



Second Session
Thirty-seventh Parliament, 2002-03

SENATE OF CANADA

*Proceedings of the Standing
Senate Committee on*

Aboriginal Peoples

Chair:

The Honourable THELMA J. CHALIFOUX

Friday, March 21, 2003

Issue No. 10

Eighteenth and nineteenth meetings on:

Examination of issues affecting urban Aboriginal youth, in particular, access, provision and delivery of services, policy and jurisdictional issues, employment and education, access to economic opportunities, youth participation and empowerment, and related matters

WITNESSES:
(See back cover)

Deuxième session de la
trente-septième législature, 2002-2003

SÉNAT DU CANADA

*Délibérations du Comité
sénatorial permanent des*

Peuples autochtones

Présidente:

L'honorable THELMA J. CHALIFOUX

Le vendredi 21 mars 2003

Fascicule n° 10

Dix-huitième et dix-neuvième réunions concernant:

L'examen des problèmes qui touchent les jeunes Autochtones des villes, plus précisément, l'accessibilité, l'éventail et la prestation des services; les problèmes liés aux politiques et aux compétences; l'emploi et l'éducation; l'accès aux débouchés économiques; la participation et l'autonomisation des jeunes; et d'autres questions connexes

TÉMOINS:
(Voir à l'endos)

THE STANDING SENATE COMMITTEE
ON ABORIGINAL PEOPLES

The Honourable Thelma J. Chalifoux, *Chair*

The Honourable Janis G. Johnson, *Deputy Chair*

and

The Honourable Senators:

Carney, P.C.	* Lynch-Staunton
* Carstairs, P.C.,	(or Kinsella)
(or Robichaud, P.C.)	Pearson
Chaput	Sibbeston
Christensen	Stratton
Gill	Tkachuk
Léger	

**Ex Officio Members*

(Quorum 4)

LE COMITÉ SÉNATORIAL PERMANENT DES
PEUPLES AUTOCHTONES

Présidente: L'honorable Thelma J. Chalifoux

Vice-présidente: L'honorable Janis G. Johnson

et

Les honorables sénateurs:

Carney, c.p.	* Lynch-Staunton
* Carstairs, c.p.	(ou Kinsella)
(ou Robichaud, c.p.)	Pearson
Chaput	Sibbeston
Christensen	Stratton
Gill	Tkachuk
Léger	

** Membres d'office*

(Quorum 4)

MINUTES OF PROCEEDINGS

EDMONTON, Friday, March 21, 2003
(20)

[*English*]

The Standing Senate Committee on Aboriginal Peoples met this day at 9:10 a.m. in the Glenora Room, Coast Edmonton Plaza Hotel, 10155 — 105th Street, Edmonton, Alberta, the Chair, the Honourable Senator Chalifoux, presiding.

Members of the committee present: The Honourable Senators Carney, P.C., Chalifoux, Pearson and Sibbeston (4).

In attendance: Tonina Simeone, Parliamentary Research Branch, Library of Parliament and Kate McCarthy from the Office of Senator Johnson.

Also present: The official reporters of the Senate.

Pursuant to the Order of Reference adopted by the Senate on Tuesday, October 29, 2002, the committee continued its examination of issues affecting urban aboriginal youth in Canada, in particular, access, provision and delivery of services, policy and jurisdictional issues, employment and education, access to economic opportunities, youth participation and empowerment, and other related matters.

WITNESSES:*From Edmonton Catholic Schools:*

Sonja Willier, Language Arts Facilitator, Aboriginal Learning Centre;

Pam Sparklingeyes, Cultural Coordinator, Aboriginal Learning Centre.

From the Ben Calf Robe School:

Sean McGuiness, Principal.

From the Northern Alberta Institute of Technology:

Eva Stang, Aboriginal Liaison Coordinator.

From the Amiskwaciy Academy:

Shirly McNeill, Assistant Vice-Principal;

Theresa Cardinal, Administrator.

From the University of Alberta:

Lewis Cardinal, Director of Native Student Services;

Brenda Jones-Smith, Coordinator.

From the Edmonton Public Schools:

Donna Leask, Supervisor, Aboriginal Education.

Ms. Stang, Ms. Sparklingeyes, Ms. Willier, and Mr. McGuiness each made introductory remarks and answered questions.

Ms. McNeil and Ms. Cardinal made a presentation and answered questions.

PROCÈS-VERBAUX

EDMONTON, le vendredi 21 mars 2003
(20)

[*Traduction*]

Le Comité sénatorial permanent des affaires autochtones se réunit aujourd'hui, à 9 h 10, dans la salle Glenora du Coast Edmonton Plaza Hotel, 10155, 105^e Rue, Edmonton (Alberta), sous la présidence de l'honorable sénateur Chalifoux (*présidente*).

Membres du comité présents: Les honorables sénateurs Carney, c.p., Chalifoux, Pearson et Sibbeston (4).

Également présentes: Tonina Simeone, Direction de la recherche parlementaire, Bibliothèque du Parlement, et Kate McCarthy, du bureau du sénateur Johnson.

Aussi présents: Les sténographes officiels du Sénat.

Conformément à l'ordre de renvoi adopté par le Sénat le mardi 29 octobre 2002, le comité poursuit l'examen des problèmes qui touchent les jeunes Autochtones des villes, plus précisément l'accessibilité, l'éventail et la prestation des services, les problèmes liés aux politiques et aux compétences, l'emploi et l'éducation, l'accès aux débouchés économiques, la participation et l'autonomisation des jeunes, et d'autres questions connexes.

TÉMOINS:*Des Écoles catholiques de la ville d'Edmonton:*

Sonja Willier, animatrice linguistique, Centre d'apprentissage autochtone,

Pam Sparklingeyes, coordonnatrice culturelle, Centre d'apprentissage autochtone.

De l'École Ben Calf Robe:

Sean McGuiness, directeur.

Du Northern Alberta Institute of Technology:

Eva Stang, coordonnatrice de la liaison avec les Autochtones, Liaison autochtone.

De l'Académie Amiskwaciy:

Shirly McNeil, directrice adjointe;

Theresa Cardinal, administratrice.

De l'Université de l'Alberta:

Lewis Cardinal, directeur des Services aux étudiants autochtones;

Brenda Jones-Smith, coordonnatrice.

Des Écoles publiques de la ville d'Edmonton:

Donna Leask, superviseure, Éducation autochtone.

Mme Stang, Mme Sparklingeyes, Mme Willier et M. McGuiness font tous une déclaration et répondent aux questions.

Mme McNeil et Mme Cardinal font une déclaration et répondent aux questions.

Ms. Leask, Mr. Cardinal, and Ms. Jones-Smith made presentations and answered questions.

At 12:05 p.m., the committee adjourned to the call of the Chair.

ATTEST:

EDMONTON, Friday, March 21, 2003
(20)

[English]

The Standing Senate Committee on Aboriginal Peoples met this day at 1:20 p.m. in the Glenora Room, Coast Edmonton Plaza Hotel, 10155 — 105th Street, Edmonton, Alberta, the Chair, the Honourable Senator Chalifoux, presiding.

Members of the committee present: The Honourable Senators Carney, P.C., Chalifoux, Pearson and Sibbeston (4).

In attendance: Tonina Simeone, Parliamentary Research Branch, Library of Parliament and Kate McCarthy from the Office of Senator Johnson.

Also present: The official reporters of the Senate.

Pursuant to the Order of Reference adopted by the Senate on Tuesday, October 29, 2002, the committee continued its examination of issues affecting urban aboriginal youth in Canada, in particular, access, provision and delivery of services, policy and jurisdictional issues, employment and education, access to economic opportunities, youth participation and empowerment, and other related matters.

WITNESSES:

From Sacred Heart Church:

Reverend James L. Holland, O.M.I.

From the Edmonton Catholic Schools:

Heather Jacobs, Social Worker, Aboriginal Learning Centre.

From the Aboriginal Justice Initiatives Unit:

Bronwyn Shoush., Director.

From the City of Edmonton:

Lewis Cardinal, Chair, Edmonton Aboriginal Urban Affairs Committee;

Debbie Coulter, Member, Edmonton Aboriginal Urban Affairs Committee;

Robb Campre, Member, Edmonton Aboriginal Urban Affairs Committee.

From the Edmonton Metis Cultural Dance Society:

Lyle Donald, Coordinator.

Rev. Holland and Ms. Jacobs made a presentation and answered questions.

Ms. Shoush made a presentation and answered questions.

Mme Leask, M. Cardinal et Mme Jones-Smith font une déclaration et répondent aux questions.

À 12 h 05, le comité suspend ses travaux jusqu'à nouvelle convocation de la présidence.

ATTESTÉ:

EDMONTON, le vendredi 21 mars 2003
(20)

[Traduction]

Le Comité sénatorial permanent des peuples autochtones se réunit aujourd'hui, à 13 h 20, dans la salle Glenora, du Coast Edmonton Plaza Hotel, 10155, 105^e Rue, Edmonton (Alberta), sous la présidence de l'honorable sénateur Chalifoux (*présidente*).

Membres du comité présents: Les honorables sénateurs Carney, c.p., Chalifoux, Pearson et Sibbeston (4).

Également présentes: Tonina Simeone, Direction de la recherche parlementaire, Bibliothèque du Parlement, et Kate McCarthy, du bureau du sénateur Johnson.

Aussi présents: Les sténographes officiels du Sénat.

Conformément à l'ordre de renvoi adopté par le Sénat le mardi 29 octobre 2002, le comité poursuit l'examen des problèmes qui touchent les jeunes Autochtones des villes, plus précisément l'accessibilité, l'éventail et la prestation des services, des problèmes liés aux politiques et aux compétences, l'emploi et l'éducation, l'accès aux débouchés économiques, la participation et l'autonomisation des jeunes, et d'autres questions connexes.

TÉMOINS:

De l'Église Sacred Heart:

Le révérend James L. Holland, O.M.I.

Des Écoles catholiques de la ville d'Edmonton:

Heather Jacobson, travailleuse sociale, Centre d'apprentissage autochtone.

De l'Aboriginal Justice Initiatives Unit:

Bronwyn Shoush, directrice.

De la Ville d'Edmonton:

Lewis Cardinal, président, Comité des affaires urbaines autochtones d'Edmonton;

Debbie Coulter, membre, Comité des affaires urbaines autochtones d'Edmonton;

Rob Campre, membre, Comité des affaires urbaines autochtones d'Edmonton.

Du Edmonton Metis Cultural Dance Society:

Lyle Donald, coordonnateur.

Le révérend Holland et Mme Jacobson font une déclaration et répondent aux questions.

Mme Shoush fait une déclaration et répond aux questions.

At 3:00 p.m., the committee suspended its sitting.

At 3:15 p.m., the committee resumed its sitting.

Mr. Cardinal, Ms. Coulter and Mr. Campre made a presentation and answered questions.

Mr. Donald made a presentation and answered questions.

At 5:00 p.m., the committee adjourned to the call of the Chair.

ATTEST:

À 15 heures, le comité suspend ses travaux.

À 15 h 15, le comité reprend ses travaux.

M. Cardinal, Mme Coulter et M. Campre font une déclaration et répondent aux questions.

M. Donald fait une déclaration et répond aux questions.

À 17 heures, le comité suspend ses travaux jusqu'à nouvelle convocation de la présidence.

ATTESTÉ:

Le greffier du comité,

Adam Thompson

Clerk of the Committee

EVIDENCE

EDMONTON, Friday, March 21, 2003

The Standing Senate Committee on Aboriginal Peoples met this day at 9:10 a.m. to study issues affecting urban Aboriginal youth in Canada and, in particular, to examine access; provision and delivery of services; policy and jurisdictional issues; employment and education; access to economic opportunities; youth participation and empowerment; and other related matters.

Senator Thelma J. Chalifoux (*Chairman*) in the Chair.

[*English*]

The Chairman: I would like to welcome each and every one of you here. This is an important study for an action plan for change on urban Aboriginal issues, focusing on youth. This committee has been charged with the responsibility of looking at not only the issues, but also the successes of Aboriginal agencies and institutions and how you are coping and dealing with the many challenges that we face within the urban communities.

We have been authorized to examine access, provision and delivery of services, policy and jurisdictional issues, employment and education, access to economic opportunities, youth participation and empowerment, and other related matters. You can see that we are looking at a broad range of challenges within an action plan for change. We are looking to organizations such as yours to come up with possible recommendations on solutions and what you are doing to address these issues.

I would like to introduce our senators. We have Senator Pat Carney. She is a Conservative from British Columbia. We also have with us Senator Landon Pearson from Ontario; Senator Nick Sibbeston, from the Northwest Territories; and myself. It is nice to be in the Senate because we are not elected, so we are not as partisan. We are able to look at issues and come together as a good, strong committee to make these reports and recommendations, and to lobby the government departments to address the issues that we describe in the reports.

Ms. Eva Stang, Aboriginal Liaison Coordinator, Northern Alberta Institute of Technology: Thank you for inviting me here today. I am the Aboriginal liaison coordinator at NAIT and I am located on the main campus, which is right across from the old municipal airport. I have been with NAIT for approximately four years and provide services specifically to our Aboriginal students. That encompasses First Nations, Metis and Inuit students. I primarily provide academic support, employment transition upon completion of their programs and personal support.

At times, when our students are preparing to write exams, it is those small support services that really make it or break it for some of them. For example, we have had single mothers whose

TÉMOIGNAGES

EDMONTON, le vendredi 21 mars 2003

Le Comité sénatorial permanent des peuples autochtones se réunit aujourd'hui à 9 h 10 pour étudier diverses questions touchant les jeunes Autochtones des villes au Canada, en particulier l'accessibilité, l'éventail et la prestation des services, les problèmes liés aux politiques et aux compétences, l'emploi et l'éducation, l'accès aux débouchés économiques, la participation et l'autonomisation des jeunes, et d'autres questions connexes.

Le sénateur Thelma J. Chalifoux (*présidente*) occupe le fauteuil.

[*Traduction*]

La présidente: Je vous souhaite la bienvenue à tous. Nous avons une étude importante à réaliser en vue de dresser un plan d'action et de changement sur les questions touchant les Autochtones en milieu urbain, en particulier les jeunes. Notre comité a été chargé d'examiner non seulement les problèmes à cet égard, mais également les réussites des organismes et des institutions autochtones, et les moyens qu'ils ont pris pour surmonter les nombreux obstacles auxquels nous devons faire face en milieu urbain.

Nous avons été autorisés à étudier l'accessibilité, l'éventail et la prestation des services, les problèmes liés aux politiques et aux compétences, l'emploi et l'éducation, l'accès aux débouchés économiques, la participation et l'autonomisation des jeunes, et d'autres questions connexes. Comme vous le voyez, nous devons nous pencher sur une vaste gamme de questions dans le cadre d'un plan d'action et de changement. Nous nous tournons donc vers les organisations comme les vôtres pour en arriver à des recommandations sur les solutions possibles et pour savoir ce que vous faites pour résoudre ces problèmes.

Je voudrais d'abord vous présenter nos sénateurs. Il y a le sénateur Pat Carney, une conservatrice de la Colombie-Britannique, et aussi le sénateur Landon Pearson, de l'Ontario, le sénateur Nick Sibbeston, des Territoires du Nord-Ouest, et moi-même. Ce qu'il y a de bien, au Sénat, c'est que nous ne sommes pas élus; nous n'avons donc aucun esprit partisan. Nous pouvons examiner les problèmes ensemble et faire front commun pour présenter nos rapports et nos recommandations, et pour faire pression sur les ministères pour qu'ils s'attaquent aux problèmes que nous décrivons dans ces rapports.

Mme Eva Stang, coordonnatrice de la liaison avec les Autochtones, Northern Alberta Institute of Technology: Merci de votre invitation. Je suis coordonnatrice de la liaison avec les Autochtones au NAIT; je travaille sur le campus principal, juste en face de l'ancien aéroport municipal. Je suis au NAIT depuis environ quatre ans, et les services que j'offre s'adressent spécifiquement à nos étudiants autochtones, qu'ils soient membres des Premières nations, Métis ou Inuits. Je leur fournis surtout des services de soutien aux études, de soutien personnel et de transition à l'emploi à la fin de leurs études.

Quand nos étudiants se préparent à passer leurs examens, ce sont parfois ces modestes services de soutien qui font qu'ils réussissent ou qu'ils échouent. Par exemple, nous avons eu des

children have become sick and could not go to daycare, and so on occasion, we have been babysitters as well. I provide support services to our students applying for scholarships and bursaries, and when I do, I highly recommend to a lot of our students to become involved with the community. I believe that is how we strengthen our community, by getting our students involved. In turn, I will make recommendations and provide letters of support for those applications.

We have a very active Aboriginal student club that has been in place for the last four years. Our students provide not only social support services to each other, but also peer support. We are trying to encourage success at NAIT in our various programs. We do that by getting our second-year students to support our first-year students, so a lot of peer tutoring is occurring right on campus.

We provide other types of workshops and seminars as well. We have study skills, time management. Sometimes it is budgeting; sometimes it is something new for our students as well. We also do presentations at high schools and junior high schools. Although I am the liaison coordinator on campus, I do a lot of recruitment within the Aboriginal First Nations and Metis communities, and I like to bring my students along.

The students have a larger impact in presenting and discussing what it is like to be a student at NAIT. They talk to the students about that transition. That is the main contact for a lot of the students at the junior high and high school level. It also serves to bring role models to our communities. When we take our students who are actually in petroleum engineering, lab and X-ray or culinary arts, they have the largest impact in the communities. Therefore we strongly recommend that our students come with us when we do presentations.

We send out an Aboriginal student newsletter in which we announce any kind of community events, for example, powwows or maybe a Metis function. We also strongly encourage our students to become participants or volunteers in numerous activities within the community. For example, a lot of our students attended an Aboriginal business mixer last night. We encourage our students to do some networking, because they are only with us for two to three years. Our centre is a safe place to be, but we also have to give them strength and provide some support so that when they leave our institution, they can fit into that community, as well as make contacts for when they are looking for employment.

mères seules dont les enfants étaient malades et ne pouvaient pas aller à la garderie; nous avons donc gardé leurs enfants. J'offre aussi des services de soutien à nos étudiants pour les aider à présenter des demandes de bourses et, dans ces cas-là, je leur recommande fortement de s'engager dans leur milieu. Je suis convaincue que c'est de cette façon-là que nous pourrions renforcer notre communauté. Et, de mon côté, je fais des recommandations et je rédige des lettres pour appuyer leurs demandes.

Nous avons un club d'étudiants autochtones qui est très actif depuis quatre ans. Nos étudiants s'échangent des services non seulement de soutien social, mais aussi d'entraide. Nous essayons de favoriser leur réussite au NAIT dans nos divers programmes. Nos étudiants de deuxième année aident leurs camarades de première année; il y a donc sur le campus beaucoup de tutorat par les pairs.

Nous offrons aussi d'autres types d'ateliers et de séminaires, par exemple sur les méthodes d'étude, la gestion du temps ou l'établissement d'un budget; c'est parfois quelque chose de tout à fait nouveau pour nos étudiants. Nous faisons également des présentations dans les écoles secondaires. Bien que je sois coordonnatrice de la liaison sur le campus, je m'occupe beaucoup du recrutement dans les communautés autochtones, tant parmi les Premières nations que chez les Métis, et j'aime bien amener mes étudiants avec moi.

Les étudiants obtiennent de meilleurs résultats que moi quand ils présentent leur vie au NAIT. Ils parlent aux élèves de la transition qu'ils ont vécue. Pour beaucoup d'élèves du secondaire, c'est leur principal contact avec notre établissement. Cela nous permet également de présenter des modèles de rôles dans nos communautés. Quand nous sommes accompagnés d'étudiants qui travaillent dans les domaines du génie pétrolier, des techniques de laboratoire, de la radiologie ou des arts culinaires, par exemple, ils ont une très grande influence dans les communautés. C'est pourquoi nous tenons beaucoup à ce que nos étudiants nous accompagnent quand nous allons faire nos présentations.

Nous distribuons en outre un bulletin des étudiants autochtones dans lequel nous annonçons toutes sortes d'activités communautaires, par exemple des pow-wow ou des rencontres métisses. Et nous encourageons fortement nos étudiants à participer, à titre bénévole ou non, à une foule d'activités dans leur milieu. Par exemple, bon nombre de nos étudiants ont participé hier soir à une rencontre entre gens d'affaires autochtones. Nous les encourageons à se créer des réseaux parce qu'ils ne sont avec nous que deux ou trois ans. Notre centre est un endroit où ils peuvent se sentir en sécurité, mais nous devons aussi leur donner la force et le soutien nécessaires pour leur permettre de s'intégrer à leur communauté quand ils quitteront notre établissement, ainsi que d'établir des contacts pour le jour où ils devront se chercher un emploi.

We also have a cultural day every year that is really important to us. We used to call it “cultural awareness,” but we have now had our fourth annual cultural day at NAIT, and so it is not “awareness” any more. People are very aware that we are there. We highlight First Nations and Metis cultures, and if we have enough Inuit students, we ask them to participate as well, either by performing or providing some traditional food.

We also have the Senator Chalifoux Award. When we first started our cultural day, we wanted to ensure that people in the community who provide support services to our students in completing their academic programs would receive appreciation from the student club, not necessarily from NAIT. Every year we give the award to an individual, corporation or organization that has supported Aboriginal education. The senator was kind enough to allow us to present this award in her name. We wanted to recognize, senator, the contributions that you have made to the Aboriginal community and give something back to them on your behalf.

For example, we gave the award to TransCanada, which has provided scholarships and awards to Aboriginal students at NAIT for the past eight years. We also this year gave recognition to the Saddle Lake First Nation Education Department. They have sent the most students to NAIT of all the First Nations in the province of Alberta. That gives you an example of how we take pride in our culture, as well as making other student bodies on campus aware that there is a high population of Aboriginal students at NAIT. Of the 7,000 students at NAIT, we have over 300 Aboriginal students in various programs.

Ms. Pam Sparklingeyes, Cultural Coordinator, Aboriginal Learning Centre, Edmonton Catholic Schools: I work at the Aboriginal Learning Centre, which is part of Edmonton Catholic Schools. Ben Calf Robe School is also part of Edmonton Catholic Schools. Our organization was recently developed to support Aboriginal students in Edmonton Catholic schools and their families. We have about 1,200 students who identified themselves as being Aboriginal enrolled in our schools. We are providing support to those students who choose to go to inclusive settings or to Ben Calf Robe.

I run a youth program funded by UMAC through Heritage Canada. That program provides interventions for youth ages 10 to 18 who are enrolled in our schools.

We are working in five key areas, the most important one being building cultural identity. The others are career development, leadership development, fine arts and recreation. Heritage Canada is currently funding those, so we are fortunate that we can run some intervention programming.

Nous organisons également chaque année une journée culturelle qui est très importante pour nous. Nous l'avions d'abord baptisée «journée de sensibilisation culturelle», mais nous en sommes rendus maintenant à notre quatrième journée culturelle annuelle au NAIT; nous ne parlons donc plus de «sensibilisation». Les gens sont très conscients de notre présence. Nous mettons en évidence les cultures des Premières nations et des Métis, et si nous avons suffisamment d'étudiants inuits, nous leur demandons de participer eux aussi à la journée, soit en présentant des spectacles, soit en fournissant des plats traditionnels.

Nous attribuons aussi le prix du sénateur Chalifoux. Quand nous avons tenu notre première journée culturelle, nous voulions faire en sorte que les membres de la communauté qui fournissent des services de soutien à nos étudiants, pour les aider à terminer leurs études, reçoivent une marque d'appréciation du club des étudiants, et pas nécessairement du NAIT. Nous remettons ce prix chaque année à une personne, à une entreprise ou à une organisation qui a contribué à favoriser l'éducation des Autochtones. Le sénateur a eu la bonté de nous permettre de décerner ce prix en son nom. Nous tenions à souligner vos contributions à la communauté autochtone, sénateur, et à lui redonner quelque chose en votre nom.

Nous avons par exemple remis ce prix à TransCanada, qui offre depuis huit ans des bourses d'études et d'autres récompenses à des étudiants autochtones du NAIT. Nous avons également souligné cette année la contribution du service d'éducation de la Première nation de Saddle Lake, puisque c'est la Première nation de l'Alberta qui a envoyé le plus d'élèves au NAIT. Cela vous montre comment nous célébrons notre culture et comment nous sensibilisons les autres groupes d'étudiants, sur le campus, à la présence d'une importante population d'étudiants autochtones au NAIT. Sur nos 7 000 étudiants, nous avons plus de 300 étudiants autochtones inscrits dans différents programmes.

Mme Pam Sparklingeyes, coordonnatrice culturelle, Centre d'apprentissage autochtone, district des écoles catholiques d'Edmonton: Je travaille au Centre d'apprentissage autochtone, qui relève du district des écoles catholiques d'Edmonton. L'école Ben Calf Robe fait également partie de ce district scolaire. Notre organisation a été mise sur pied récemment afin de soutenir les élèves autochtones des écoles catholiques d'Edmonton, ainsi que leurs familles. Nous avons dans nos écoles environ 1 200 élèves qui s'identifient comme Autochtones. Nous offrons notre appui aux élèves qui choisissent des écoles intégratrices ou l'école Ben Calf Robe.

Je suis responsable d'un programme pour les jeunes financé par Patrimoine canadien, dans le cadre de l'ICUPJA. Ce programme permet d'intervenir auprès des jeunes de 10 à 18 ans inscrits dans nos écoles.

Nous travaillons dans cinq grands secteurs, dont le plus important consiste à bâtir notre identité culturelle. Les autres sont le choix de carrière, la formation en leadership, les beaux-arts et les loisirs. Grâce au financement fourni par Patrimoine canadien, nous pouvons offrir certains programmes d'intervention.

Ms. Sonja Willier, Language Arts Facilitator, Aboriginal Learning Centre, Edmonton Catholic School District: I work alongside Ms. Sparklingeyes at the Aboriginal Learning Centre, and Ben Calf Robe is part of our program with Edmonton Catholic School District. I am part of a curriculum team of three at the centre. My specific role is language arts, but our role as a team is to provide development for teachers who include an Aboriginal perspective, so that when they are teaching Aboriginal students, they have materials that recognize those students and provide a sense of well being for them in the schools.

We provide support for teachers through resources, both current and recommended. We develop curriculum resources at the centre and test them out to provide the teachers with models of successful strategies for implementing them in the classroom.

We have been to teachers' conventions and provided a few in-services. We have been out to certain conferences in the area. We have also been invited to schools outside of the Edmonton area. We have been out to band-operated schools to provide suggestions on how to integrate an Aboriginal perspective into the classroom setting. We are looking at expanding beyond our centre to networking and providing services in other areas. We are excited about the opportunities before us.

Mr. Sean McGuinness, Principal, Ben Calf Robe School: Thank you, Ms. Sparklingeyes, and Ms. Willier, for being here today.

It is my pleasure to be here today as well, and I appreciate this opportunity. If I may say so, Edmonton Catholic Schools have shown a great devotion to Aboriginal education. Ben Calf Robe School has been around for 22 years, but the Aboriginal Learning Centre is fairly new, about three years old now. One of the exciting things about having the Aboriginal Learning Centre working in partnership with Ben Calf Robe School is we are not just educating or helping native students; we are also educating and helping non-native students. We do believe this is one of the keys to the future.

I have given you a handout and I will highlight a couple things on there for you. I am hoping that the rest of it could also serve to help us in discussions afterwards.

Ben Calf Robe was a well-respected Blackfoot native from Southern Alberta. One of his statements that come to mind is on our school letterhead: "You need wisdom, work and respect." Another statement is: "Why stay on the side of a mountain when you can be on top?" It is something that we try to live every day at Ben Calf Robe School. As you heard from Ms. Sparklingeyes, we do believe in choice of program. Ben Calf Robe School is an excellent alternative for our Aboriginal students, but it is not meant for all.

We like to get students at a very young age, if possible. Therefore, in partnership with the Ben Calf Robe Society, we do have a Head Start Program in our school for three- and four-year-

Mme Sonja Willier, animatrice linguistique, Centre d'apprentissage autochtone, district des écoles catholiques d'Edmonton: Je travaille aux côtés de Mme Sparklingeyes au Centre d'apprentissage autochtone; l'école Ben Calf Robe est associée à notre programme au district des écoles catholiques d'Edmonton. Je fais partie d'une équipe de trois personnes, au centre. Je m'occupe plus précisément de langues, mais le rôle de notre équipe consiste à offrir aux enseignants des programmes de perfectionnement reflétant une optique autochtone afin de leur donner les outils nécessaires pour reconnaître les élèves autochtones auxquels ils enseignent et pour permettre à ces élèves de se sentir bien dans nos écoles.

Nous offrons ce soutien aux enseignants en leur recommandant certaines ressources existantes et en en créant d'autres. Nous élaborons du matériel pédagogique et nous le mettons à l'essai afin de fournir aux enseignants des modèles de stratégies qu'ils pourront appliquer en classe.

Nous avons assisté à des congrès d'enseignants et nous avons fourni certains services sur place. Nous avons aussi assisté à diverses conférences dans la région, et nous avons été invités dans des écoles de l'extérieur de la région d'Edmonton. Nous sommes également rendus dans des écoles administrées par des bandes pour leur suggérer des moyens d'intégrer une optique autochtone dans leurs classes. Nous cherchons à aller au-delà de notre centre pour créer des réseaux et offrir des services dans d'autres régions. Nous sommes très enthousiastes devant les possibilités qui s'offrent à nous.

M. Sean McGuinness, directeur, École Ben Calf Robe: Merci, madame Sparklingeyes et madame Willier, d'être ici aujourd'hui.

Je suis très heureux d'être ici moi aussi, et je vous remercie de votre invitation. Permettez-moi de vous dire que le district des écoles catholiques d'Edmonton s'intéresse beaucoup à l'éducation autochtone. L'école Ben Calf Robe existe depuis 22 ans, mais le Centre d'apprentissage autochtone est relativement récent; il n'a que trois ans environ. Un des éléments intéressants, dans la collaboration entre ce centre et l'école Ben Calf Robe, c'est que nous contribuons à former et à aider non seulement les élèves autochtones, mais aussi les élèves non autochtones. Nous croyons que c'est une des clés de l'avenir.

Je vous ai distribué un document, dont je voudrais vous exposer les grandes lignes. J'espère que le reste pourra aussi nous aider pour notre discussion de tout à l'heure.

Ben Calf Robe était un Pied-Noir très respecté du sud de l'Alberta. Il a dit notamment, comme on peut le voir sur la papeterie de notre école: «Il faut de la sagesse, du travail et du respect.» Et aussi: «Pourquoi rester sur le flanc de la montagne quand on peut être au sommet?» Ce sont des choses que nous essayons de mettre en pratique tous les jours à l'école Ben Calf Robe. Comme vous l'a dit Mme Sparklingeyes, nous croyons au choix des programmes. L'école Ben Calf Robe est une excellente solution pour nos élèves autochtones, mais elle n'est pas pour tout le monde.

Nous préférons si possible que nos élèves commencent très jeunes. C'est pourquoi nous avons à l'école, en collaboration avec la société Ben Calf Robe, un programme Bon départ pour les

olds. Continuing with that thought, we have a kindergarten program called “Extended Experiences.” The students follow the curriculum in the morning, and in the afternoon are the experiences — experiences in the community that normally these students would not get with their families, and which are proving to be very valuable.

Edmonton Catholic Schools have, as I said, shown great devotion to the program. We have funding that allows us to have a student-teacher ratio of 18 to 1. It is an expensive venture, but it is paying great dividends. You can see listed on the handout that there is also a cultural program and a spiritual program. I think that is our “feather,” if you will. It is what we are best known for, and with the support of the Aboriginal Learning Centre, it is growing and developing into a better program, day by day and year by year.

There are a number of necessities to make this program successful — it has been in place for a number of years — one, of course, being the breakfast/lunch program. It has been proven that we cannot educate kids on an empty stomach. We have kids coming from all over — northeast, central Edmonton, north Edmonton — and their choice is to come to Ben Calf Robe for a number of reasons, mainly the cultural programming. However, not all can get there without transportation. Ms. Sparklingeyes mentioned the UMAC money, the Canadian Heritage grant money. This also helps us pay for the yellow buses for our students.

Ben Calf Robe was strictly a junior high for years. Now it is a K to 9. It has a larger enrolment than ever before. We reached 255 students this year, and there were 262 last year. It is becoming a choice for more and more.

There are a variety of learners in our school, and some are choosing it for the cultural program, but they are not all regular-program students. We have probably every kind of program that you can possibly run to help students in their learning — the resources, the modifications, the individual pupil plans, balanced literacy, early intervention, reading recovery, study buddies, and the list could go on. We have built a library over the years, in which Ms. Sparklingeyes was instrumental in her days at Ben Calf Robe, which is filled with Aboriginal content of which we are very proud.

We have found that the hands-on activities that students get to experience before doing the written or reading work are paying great dividends. The field trips, of course, are important to us and to the students.

If I may, I will also mention the Ben Calf Robe Society. The society was formed shortly after the school opened, and we have worked in partnership on many ventures for over 22 years. Some of the things that we do together include: the breakfast/lunch

petits de trois ou quatre ans. Dans le même ordre d'idées, nous avons aussi un programme de maternelle qui permet aux enfants de vivre de multiples expériences. Ils vont en classe le matin et vivent ces expériences l'après-midi; ce sont des expériences dans leur milieu, qu'ils ne vivraient pas normalement avec leurs familles et qui s'avèrent très précieuses.

Comme je l'ai déjà dit, le district des écoles catholiques d'Edmonton s'intéresse beaucoup à ce programme. Nous avons des fonds qui nous permettent de limiter le nombre d'élèves à 18 par enseignant. C'est une initiative qui coûte cher, mais qui rapporte d'énormes dividendes. Vous pouvez voir, dans le document que je vous ai distribué, qu'il y a aussi un volet culturel et un volet spirituel. C'est notre «signature», si vous voulez. C'est le programme pour lequel nous sommes le plus connus et, avec l'appui du Centre d'apprentissage autochtone, nous travaillons à en faire un programme meilleur et plus complet, de jour en jour et d'année en année.

Il y a un certain nombre de choses nécessaires pour assurer le succès de ce programme — qui existe depuis quelques années —, une de ces choses étant évidemment le programme de petits déjeuners et de dîners. Il est prouvé que les enfants n'apprennent pas l'estomac vide. Nous avons des enfants qui viennent de partout — du nord-est, du centre et du nord d'Edmonton — et qui choisissent de venir à Ben Calf Robe pour diverses raisons, mais surtout pour le programme culturel. Cependant, ils ne peuvent pas tous se rendre à l'école par leurs propres moyens. Mme Sparklingeyes a mentionné les fonds de l'ICUPJA et les subventions de Patrimoine canadien. Cela nous aide aussi à payer le transport de nos élèves en autobus jaunes.

Pendant des années, l'école Ben Calf Robe a accueilli uniquement des élèves du premier cycle du secondaire. Elle offre maintenant des cours de la maternelle à la neuvième année. Elle compte plus d'élèves que jamais auparavant: 255 cette année, et 262 l'an dernier. C'est l'école que choisissent de plus en plus de jeunes.

Il y a toutes sortes d'élèves dans notre école; certains l'ont choisie pour son programme culturel, mais ils ne sont pas tous inscrits au programme régulier. Nous avons une foule de programmes pour aider les élèves dans leur apprentissage; nous avons des ressources particulières, des programmes modifiés, des plans d'enseignement individuel, des programmes d'alphabétisation équilibrée, d'intervention précoce, de perfectionnement de la lecture, d'entraide pour les devoirs, et ainsi de suite. La liste est longue. Nous avons aussi monté au fil des années, en partie grâce à Mme Sparklingeyes à l'époque où elle était à l'école Ben Calf Robe, une bibliothèque remplie de matériel autochtone dont nous sommes très fiers.

Nous constatons que les activités pratiques que les élèves peuvent faire avant de commencer à lire et à écrire rapportent des dividendes très intéressants. Les visites sur le terrain sont évidemment importantes, tant pour nous que pour les élèves.

Je voudrais également mentionner, si vous me le permettez, la Ben Calf Robe Society. Cette société a été constituée peu après l'ouverture de l'école, et nous travaillons à de nombreux projets en collaboration avec elle depuis plus de 22 ans. Parmi les activités

program, which I have listed as the B/L, a casino, a youth intervention program, a powwow and a round dance. It has been a great partnership and they are very helpful. You can imagine the funds that I am talking about here. They secure funds year after year to run the breakfast/lunch program, youth intervention program or help us with our powwow. Those things would not be in place without the intervention of the Ben Calf Robe Society.

We think we do a great job of catering to our families. There are many families that move back and forth between reserves and different settings. Whenever they return, they are always welcomed back. It does not matter in terms of enrolment numbers, even though we try to stick to 18 to 1. Also, the events that we run for our families are a very beneficial aspect. Our breakfast/lunch program is a community scene, if you can imagine it. Parents are dropping the kids off and staying and chatting, having some toast with us.

I would like to highlight particularly the Christmas family craft night. It is probably one of the best nights of the year at Ben Calf Robe School. I know from being in that gymnasium on those nights. When you look around, you know it has all been worthwhile.

I do not want to, let's say, harp on the barriers, but of course, as you can imagine, there are some. We do have some challenges, but because we have a dedicated and trusted staff, we work through these barriers. We have had many successes. Some of the issues are socio-economics, poverty and financial constraints from the district. Our operating budget at the school is never what we would like it to be, because we want to provide the very best programming for our students.

There are attendance concerns, and we are still hoping for greater family support. We work on it on a daily basis. Having parent room representatives at our school council meetings has proven to be a good venture. We have a lot of staff in place — a special needs coordinator, a counsellor and a social worker — to help students who have anger management issues. These all cost a huge amount of dollars.

I would like to boldly broadcast here that we are doing great things at Ben Calf Robe School, and it has been there for 22 years, growing and recognized for a number of reasons. One of the main reasons currently is the dedication shown by Edmonton Catholic Schools and the formation of the Aboriginal Learning Centre.

I would like to thank you again for this opportunity. I look forward to the discussion, and I hope that the handout will raise other points that you would like to ponder. If I have missed some that you would like to hear about, please do not hesitate to ask.

que nous faisons ensemble, je voudrais mentionner le programme des petits déjeuners et des dîners, ainsi qu'un casino, un programme d'intervention auprès des jeunes, un pow-wow et une danse ronde. Nous avons une excellente collaboration, et la société nous aide beaucoup. Vous pouvez facilement imaginer quels sont les fonds nécessaires. La société recueille des fonds chaque année pour le programme des petits déjeuners et des dîners et pour le programme d'intervention auprès des jeunes, et elle nous aide à organiser notre pow-wow. Ces activités ne seraient pas possibles sans l'intervention de la Ben Calf Robe Society.

Nous estimons faire un excellent travail auprès de nos familles. Il y en a beaucoup qui vont et qui viennent entre les réserves et d'autres milieux. Quand elles reviennent, nous les revoyons toujours avec plaisir. Nous ne nous préoccupons pas du nombre d'inscriptions, même si nous essayons de garder un ratio de 18 élèves par enseignant. En outre, les activités que nous organisons pour nos familles sont un aspect très bénéfique de notre école. Notre programme de petits déjeuners et de dîners est une activité communautaire, en quelque sorte. Les parents viennent déposer leurs enfants et restent pour faire la conversation et pour manger des rôties avec nous.

Je voudrais aussi mentionner en particulier notre soirée d'artisanat de Noël en famille. C'est probablement une des meilleures soirées de l'année à l'école Ben Calf Robe. Je le sais parce que je suis moi-même dans le gymnase à ce moment-là. Quand on regarde autour de soi, on se rend compte que tout cela en vaut la peine.

Je préfère ne pas trop insister sur les obstacles, mais évidemment, comme vous pouvez vous l'imaginer, il y en a. Nous avons des difficultés, mais grâce à notre personnel dévoué et consciencieux, nous réussissons à les surmonter. Nous comptons de nombreuses réussites. Certains de nos problèmes se rattachent aux contraintes socio-économiques et financières et à la pauvreté des gens de notre district. Le budget de fonctionnement de l'école est loin d'être optimal, parce que nous voulons offrir ce qu'il y a de mieux à nos élèves.

Nous avons des problèmes d'absentéisme, et nous espérons toujours que les familles vont nous appuyer davantage. Nous y travaillons tous les jours. La présence de représentants des parents de chaque classe aux réunions de notre conseil d'école s'est avérée très utile. Nous avons beaucoup de personnel en place — une coordonnatrice des besoins spéciaux, une conseillère et une travailleuse sociale — pour aider les élèves qui ont des problèmes de gestion de la colère. Toutes ces choses coûtent extrêmement cher.

Je voudrais que tout le monde sache que nous faisons de grandes choses à l'école Ben Calf Robe, qui existe depuis 22 ans, qui est toujours en croissance et qui est reconnue pour un certain nombre de raisons. Une des principales raisons, à l'heure actuelle, c'est l'intérêt manifesté par le district des écoles catholiques d'Edmonton, en plus de la formation du Centre d'apprentissage autochtone.

Je vous remercie encore une fois de votre invitation. Je poursuivrai la discussion avec plaisir et j'espère que le document que nous avons distribué soulèvera d'autres questions que vous voudrez approfondir. Si j'ai oublié quelque chose dont vous aimeriez que nous parlions, n'hésitez pas à me poser des questions.

The Chairman: Thank you, each and every one of you. It is very exciting to see. I appreciate that you have put down the barriers, and also what exactly you do.

Senator Carney: It is nice to start the morning with such a cheerful presentation. It is not always the case on this committee. I do not understand the connection between the Aboriginal Learning Centre and Ben Calf Robe School. If you are doing such a great job, why do you need the Aboriginal Learning Centre?

Mr. McGuinness: If I may offer an answer, and then I think Ms. Sparklingeyes and Ms. Willier will gladly help me. Ben Calf Robe School has been in existence for 22 years, and that was always a choice for Aboriginal students. If you wanted to take the sort of programming that is strictly for Aboriginal kids, you could do that.

What Edmonton Catholic Schools have ventured into now is serving not just Aboriginal kids at Ben Calf Robe School; they are serving Aboriginal kids at any one of our schools. At our 82 schools, wherever there are Aboriginal students, the Aboriginal Learning Centre can reach out and assist these students in their learning. As well, as I mentioned earlier, the emphasis is not just on educating and assisting Aboriginal students, but also non-Aboriginal students, and we think this is a positive thing for the future.

Senator Carney: You have non-Aboriginal students through the learning centre or Ben Calf Robe?

Mr. McGuinness: The Aboriginal Learning Centre is stationed at St. Alphonsus School, but from there, they service all of the 82 schools, including, Ben Calf Robe.

Senator Carney: Maybe I am being obtuse, but do you have 82 schools in the Catholic system?

Mr. McGuinness: Right. One of them is Ben Calf Robe School, where I am the principal, and then in addition to the other 81 schools, there is the Aboriginal Learning Centre. The Aboriginal Learning Centre also has programs such as the Rainbow Spirit Program, et cetera, that help Aboriginal students in all Edmonton Catholic schools. They have ventured further in the last three years, as opposed to just saying, "This is the program."

Senator Carney: It is an outreach program?

Mr. McGuinness: Yes.

Senator Carney: I understand that. Now, how do the students get to you? How do they get to know about you? How do they get to choose you? Are they referred to you? When you say there are 1,200 Aboriginal kids identified, how do they become aware of you? Is it a referral system, or is it through outreach in the community?

La présidente: Merci à tous et chacun d'entre vous. C'était très intéressant. Je suis contente de voir que vous avez surmonté les obstacles et que vous faites tout ce que vous faites.

Le sénateur Carney: Il est agréable de commencer la journée par une présentation aussi réjouissante. Ce n'est pas toujours le cas pour notre comité. Je ne comprends pas le lien entre le Centre d'apprentissage autochtone et l'école Ben Calf Robe. Si vous faites un aussi bon travail, pourquoi avez-vous besoin de ce centre d'apprentissage?

M. McGuinness: Je peux répondre, après quoi je pense que Mme Sparklingeyes et Mme Willier pourront m'aider avec plaisir. L'école Ben Calf Robe existe depuis 22 ans et a toujours été fréquentée par des élèves autochtones. Si vous vouliez avoir le genre de programmes prévus strictement pour les jeunes Autochtones, c'était possible.

Mais le district des écoles catholiques d'Edmonton offre maintenant des services non seulement aux enfants autochtones de l'école Ben Calf Robe, mais aussi à ceux de toutes ses écoles. Dans nos 82 écoles, partout où il y a des élèves autochtones, le Centre d'apprentissage autochtone peut intervenir et aider ces élèves dans leur apprentissage. En outre, comme je l'ai dit tout à l'heure, nous cherchons non seulement à former et à aider les élèves autochtones, mais aussi les élèves non autochtones, et nous pensons que c'est positif pour l'avenir.

Le sénateur Carney: Vous servez les élèves non autochtones par l'intermédiaire du centre d'apprentissage ou de l'école Ben Calf Robe?

M. McGuinness: Le Centre d'apprentissage autochtone a ses bureaux à l'école St. Alphonsus, mais il offre ses services aux 82 écoles, dont l'école Ben Calf Robe.

Le sénateur Carney: Je suis peut-être obtuse, mais vous avez 82 écoles dans le système catholique?

M. McGuinness: En effet. L'école Ben Calf Robe, dont je suis le directeur, en est une et, en plus des 81 autres écoles, il y a aussi le Centre d'apprentissage autochtone. Ce centre offre par exemple le programme Rainbow Spirit, pour venir en aide aux élèves de toutes les écoles catholiques d'Edmonton. Il va plus loin depuis trois ans, plutôt que de se contenter d'offrir son programme, tout simplement.

Le sénateur Carney: C'est un programme d'action communautaire?

M. McGuinness: Oui.

Le sénateur Carney: Je comprends. J'aimerais savoir maintenant comment les élèves entrent en contact avec vous. Comment entendent-ils parler de vous? Comment peuvent-ils choisir votre établissement? Est-ce qu'ils vous sont envoyés? Quand vous dites qu'il y a 1 200 jeunes identifiés comme Autochtones, comment apprennent-ils votre existence? Est-ce qu'il y a un système d'aiguillage ou si c'est grâce à vos liens dans la communauté?

Mr. McGuiness: Outreach in the community, advertising, word of mouth, and for Ben Calf Robe School, one of the key items is that the Ben Calf Robe Society runs a Head Start Program. Therefore, many of those kids feed right from that program into our kindergarten.

Senator Carney: You talked about people moving on and off the reserves. Do they hear about you on the reserves too?

Mr. McGuiness: Oh, yes. We have some guests coming on Wednesday from Inuvik. We have tours of Ben Calf Robe School all the time. I think word is spreading through the tours and by word of mouth.

Senator Carney: Obviously, your students are well motivated if you have all of these programs, but what is your dropout rate, and where does it occur?

Mr. McGuiness: For years — and Ms. Sparklingeyes may agree with me on this one — the concern at Ben Calf Robe School was that we did really well with kids until grade 9. It was in the transition from the junior high to the high school that we lost a number of kids.

I know that, because of the interventions of the Aboriginal Learning Centre and the support that students receive at St. Joseph's High School, where most would go from Ben Calf Robe, our success rate is far greater now. Grade 9 is still the toughest year for our kids. We have more students in Grade 9 than any other missing school and getting involved in criminal activity and other things that distract them from their education.

Senator Carney: Ms. Stang, do NAIT students come from all over the place? They come from the Territories too and from all of Alberta, not just Edmonton?

Ms. Stang: Not just Alberta either — they come from Saskatchewan and Manitoba.

Senator Carney: Is that the 7,000 or the Aboriginal students?

Ms. Stang: Just the Aboriginal students. Many students come from Saskatchewan and Manitoba.

Senator Carney: Since Mr. McGuiness has confirmed what we hear and know, which is that grade 8 or grade 9 is the tough time for Aboriginal students, what is it, in your observation, that keeps Aboriginal kids in school? NAIT is a post-secondary institution.

Ms. Stang: We still see that same issue carrying over to the post-secondary level. I would say that at one time, the mean average of Aboriginal post-secondary students was probably about 24. Now we are seeing that mean come down to about 21. Therefore, a lot of these students have to go back and

M. McGuiness: C'est grâce à nos liens dans la communauté, à la publicité et au bouche à oreille. Dans le cas de l'école Ben Calf Robe, un des éléments clés, c'est que la Ben Calf Robe Society offre un programme Bon départ. Il y a donc beaucoup d'enfants qui passent directement de ce programme à nos classes de maternelle.

Le sénateur Carney: Vous avez parlé de gens qui passent un certain temps dans les réserves et qui en ressortent ensuite. Est-ce qu'ils entendent parler de vous dans les réserves aussi?

M. McGuiness: Oh, oui. Nous allons recevoir mercredi des invités d'Inuvik. Nous avons constamment des gens qui viennent visiter l'école Ben Calf Robe. Nous nous faisons connaître grâce à ces visites, et aussi par le bouche à oreille.

Le sénateur Carney: Vos élèves sont manifestement très motivés, puisque vous avez tous ces programmes, mais j'aimerais savoir quel est votre taux de décrochage et à quel niveau les jeunes décrochent.

M. McGuiness: Pendant des années — et Mme Sparklingeyes sera sans doute d'accord avec moi sur ce point —, le problème à l'école Ben Calf Robe, c'est que nous obtenions d'excellents résultats jusqu'à ce que les élèves arrivent en neuvième année. C'est au moment de la transition entre le premier et le deuxième cycles du secondaire que nous perdions un certain nombre de jeunes.

Je sais que, grâce aux interventions du Centre d'apprentissage autochtone et du soutien que les élèves reçoivent à l'école secondaire St. Joseph, où vont la plupart des finissants de Ben Calf Robe, notre taux de réussite est beaucoup meilleur aujourd'hui. La neuvième année est la plus difficile pour nos élèves. Il y en a plus à ce niveau-là qu'à tous les autres niveaux qui manquent l'école et qui s'adonnent à des activités criminelles ou à d'autres activités qui les distraient de leurs études.

Le sénateur Carney: Madame Stang, les étudiants du NAIT viennent-ils de partout? Ils viennent aussi des territoires et de toute l'Alberta, et pas seulement d'Edmonton?

Mme Stang: Ils ne viennent pas seulement de l'Alberta; nous en avons qui viennent de la Saskatchewan et du Manitoba.

Le sénateur Carney: Vous voulez parler de vos 7 000 étudiants, ou seulement des étudiants autochtones?

Mme Stang: Seulement des étudiants autochtones. Il y en a beaucoup qui viennent de la Saskatchewan et du Manitoba.

Le sénateur Carney: Puisque M. McGuiness nous a confirmé ce que nous avions déjà entendu dire, à savoir que la huitième et la neuvième années sont particulièrement difficiles pour les jeunes Autochtones, pouvez-vous nous dire ce qui, d'après vos observations, permet de garder ces jeunes à l'école? Le NAIT est un établissement postsecondaire.

Mme Stang: Nous constatons le même problème au niveau postsecondaire. Je dirais qu'à une certaine époque, la moyenne des étudiants autochtones de niveau postsecondaire était probablement d'environ 24. Maintenant, elle a baissé à environ 21. Il y a par conséquent bon nombre de ces étudiants qui doivent faire beaucoup

do a lot of upgrading. Since I arrived at NAIT four years ago, we have targeted not only high school students, but we have also started doing presentations at the junior high level.

If we can capture the interest of those children in grades 7, 8 and 9 and get them thinking about post-secondary education, even though it is four years away, they can start planning for when they go to the high school, to grades 10, 11 and 12.

Senator Carney: What do you find is the key motivator? I am trying to understand what, in your experience, keeps Aboriginal students in school. We know what takes them out of school — the street, poverty, other options — but what keeps them in school?

Ms. Stang: From what I have seen in the last four years, the key to motivating our students to stay in high school is to send post-secondary students out there to be role models. I do the presentations, but when they hear what it is like to be a post-secondary student and plan for the future, and talk about going from those low-paying jobs to making that decision to return to school, that has a higher impact coming from our NAIT students than it does coming from me.

On occasion, I have had our NAIT students say to me, “I need to make sure that I complete my program, because I know that somewhere down the road, either at some social gathering or a function, I will see those young children, and they will ask me if I graduated.” It is a twofold effect for a lot of our Aboriginal students.

Ms. Sparklingeyes: If I can add to that, we have just looked at our retention rates at St. Francis Xavier High School, which has 30 Aboriginal students, and St. Joseph’s High School, which has 84 Aboriginal students. Our retention rates are, at St. Francis, 84 per cent, and at St. Joseph’s, 88 per cent. I think those retention rates are where they are because of positions like Ms. Stang’s. We have liaison workers in our schools, at both those high schools. They are teacher liaisons. That is what is making a difference. They are Aboriginal staff addressing issues with students as they arise.

Through the work that they are doing and the work that a program like mine does to support our youth, we are building schools that are more inclusive and where our Aboriginal students feel they belong. We are changing that environment. We are also building their personal capacity by working on things like leadership skills, so that they are not fleeing any more. We used to see that — when it is not working, we just flee. We are building their capacity so they are not dropping out in the way they used to.

Senator Carney: That is wonderful.

de rattrapage. Depuis mon arrivée au NAIT, il y a quatre ans, nous ciblons non seulement les élèves de la fin du secondaire, mais nous avons commencé aussi à faire des présentations à ceux du premier cycle.

Si nous pouvons capter l’intérêt des enfants de septième, huitième et neuvième années et les amener à songer à faire des études postsecondaires, même si c’est seulement dans quatre ans, ils peuvent commencer à planifier pour le deuxième cycle du secondaire, c’est-à-dire la dixième, la onzième et la douzième années.

Le sénateur Carney: Quel est le principal moyen de les motiver, à votre avis? J’essaie de comprendre ce qui permet de garder les élèves autochtones à l’école, d’après ce que vous avez pu constater. Nous savons ce qui les pousse à décrocher — la rue, la pauvreté, les autres options —, mais qu’est-ce qui les garde à l’école?

Mme Stang: D’après ce que j’ai constaté depuis quatre ans, le principal moyen de motiver les élèves autochtones et de les inciter à poursuivre leurs études secondaires, c’est de leur permettre de rencontrer des étudiants du postsecondaire qui pourront leur servir de modèles. C’est moi qui fais les présentations, mais quand les élèves entendent parler de l’expérience des étudiants du niveau postsecondaire et de leurs plans d’avenir, quand ils les entendent dire qu’ils ont quitté des emplois mal payés pour retourner à l’école, cela a plus d’effet quand cela vient des étudiants du NAIT que quand c’est moi qui le dis.

J’ai déjà entendu aussi des étudiants du NAIT me dire: «Je dois absolument terminer mon cours parce que je sais qu’un jour, que ce soit au cours d’une simple rencontre ou d’une activité officielle, je vais voir des jeunes qui vont me demander si j’ai obtenu mon diplôme.» L’effet est donc double pour beaucoup de nos étudiants autochtones.

Mme Sparklingeyes: J’aimerais ajouter, si vous le permettez, que nous venons d’examiner nos taux de rétention à l’école secondaire St. Francis Xavier, qui comptait 30 élèves autochtones, et à l’école secondaire St. Joseph, où il y en avait 84. Nos taux de rétention sont de 84 p. 100 à St. Francis et de 88 p. 100 à St. Joseph. Je pense que ces taux sont ce qu’ils sont grâce aux gens comme Mme Stang. Nous avons des agents de liaison dans ces deux écoles secondaires. Ce sont des enseignants qui sont chargés de la liaison. C’est ce qui fait la différence. Ce sont des enseignants autochtones qui cherchent à résoudre les problèmes des élèves dès qu’ils se produisent.

Grâce au travail qu’ils font et au travail que les programmes comme le mien permettent d’accomplir pour aider nos jeunes, nous bâtissons des écoles plus accueillantes, où nos élèves autochtones se sentent chez eux. Nous sommes en train de changer cet environnement. Nous améliorons aussi leurs capacités personnelles en travaillant à des choses comme les aptitudes au leadership, pour les aider à ne pas se décourager. C’est ce qui se passait avant: quand les choses ne fonctionnaient pas, ils se décourageaient et s’en allaient. Nous cherchons à améliorer leurs capacités pour éviter qu’ils décrochent comme avant.

Le sénateur Carney: C’est merveilleux.

Mr. McGuiness: Did you want to hear the Ben Calf Robe stats on that?

Senator Carney: Of course.

Mr. McGuiness: Then I will jump in too. I love the stats. Our retention rate this school year is 93 per cent. We started the year with 255 students. We are sitting at 240 right now. Of course, given that we are a K-to-9 school, many of these families have just made choices. This is not a child's choice; this is a family choice. Sometimes they move back to Saskatchewan or other reserves, et cetera. We are quite proud of our 93-per-cent retention rate this school year.

Senator Carney: That is fantastic.

Ms. Stang: At NAIT, our retention rate has increased from about 50 per cent four years ago to approximately 70 per cent. We are retaining 70 per cent of our post-secondary students and they are completing their programs.

Senator Carney: We should package and market that. What they are doing is obviously working.

Ms. Stang: It is important to take into consideration, as Ms. Sparklingeyes says, that we have the Aboriginal liaison council in Edmonton, and the Aboriginal liaison coordinators in each of the post-secondary institutions work together. That also includes Edmonton Catholic and Edmonton Public. The Aboriginal staff and faculty work together as a group, because it is our future, and it is our children. It is not a competition for where the children will go when they enter post-secondary education, but rather, how can we help our students stay in school and make that transition so that they graduate with a post-secondary education. That we all know each other and work together is critical.

Senator Pearson: That leads me to my question. It is encouraging for us to see the things that you are doing, and we have been hearing this in other places. It is something we can strongly recommend and try to ensure that whatever resources come out of Ottawa can support these kinds of things. What about the public system? This is the Catholic system. What is happening in the public system?

Ms. Donna Leask, Supervisor, Aboriginal Education, Edmonton Public Schools: That would be me.

Senator Pearson: I will leave that one then, and we will talk to you later. However, I think there is something striking about the fact that this is the Catholic system, and the way in which you are presumably bringing together the spirituality of the Aboriginal community and Catholic spirituality. It makes for an interesting challenge.

M. McGuiness: Vouliez-vous savoir quelles sont les statistiques à l'école Ben Calf Robe à cet égard?

Le sénateur Carney: Bien sûr.

M. McGuiness: Alors, je vais mettre mon grain de sel dans la conversation. J'adore ces statistiques. Notre taux de rétention pour l'année scolaire en cours est de 93 p. 100. Nous avons commencé l'année avec 255 élèves et nous en avons 240 en ce moment. Bien sûr, comme nous avons des élèves de la maternelle à la neuvième année, ce sont souvent les familles qui choisissent. Ce ne sont pas les enfants qui décident, ce sont les familles. Certaines retournent en Saskatchewan, d'autres déménagent dans d'autres réserves, et ainsi de suite. Nous sommes très fiers de notre taux de rétention de 93 p. 100 pour cette année.

Le sénateur Carney: C'est fantastique.

Mme Stang: Au NAIT, notre taux de rétention est passé d'environ 50 p. 100 il y a quatre ans à environ 70 p. 100. Nous conservons 70 p. 100 de nos étudiants du niveau postsecondaire, et ils terminent leur cours.

Le sénateur Carney: Nous devrions énoncer votre formule et la commercialiser. De toute évidence, c'est efficace.

Mme Stang: Il est important de se rappeler que, comme l'a dit Mme Sparklingeyes, nous avons le conseil de liaison avec les Autochtones à Edmonton et que les coordonnateurs de la liaison avec les Autochtones dans chacun des établissements postsecondaires travaillent ensemble. Cela inclut tout autant les écoles catholiques que les écoles publiques d'Edmonton. Le personnel autochtone et le personnel enseignant travaillent ensemble, parce qu'il s'agit de notre avenir, de nos enfants. Ce n'est pas un concours pour savoir où les enfants vont aller faire leurs études postsecondaires, mais plutôt un effort pour aider nos élèves à rester à l'école et à faire la transition pour qu'ils puissent obtenir un diplôme d'études postsecondaires. Le fait que nous nous connaissons tous et que nous travaillons tous ensemble est crucial.

Le sénateur Pearson: Ce qui m'amène à la question que je voulais vous poser. Il est encourageant de voir ce que vous faites, et nous avons entendu la même chose ailleurs aussi. Ce sont des mesures que nous pouvons recommander fortement pour essayer de faire en sorte que les ressources fournies par Ottawa viennent appuyer ce genre de choses. Mais que se passe-t-il dans le système public? Vous nous avez parlé du système catholique. Mais qu'en est-il du système public?

Mme Donna Leask, superviseure de l'éducation autochtone, Écoles publiques d'Edmonton: C'est moi qui devrais répondre à cette question.

Le sénateur Pearson: Je vais donc laisser cela pour le moment, et nous vous reparlerons plus tard. Cependant, je trouve frappant que cela se passe dans le système catholique, et je trouve très intéressant que vous essayiez — du moins, j'imagine — de concilier la spiritualité de la communauté autochtone et la spiritualité catholique. C'est un défi intéressant.

I have lived in India and was always impressed with the remarkable job the Catholic Church did in the schools they were running. So many schools that were being run, and still are being run, by Canadian Jesuits up in Darjeeling, and so on, had a way of being open to what the students brought from their own background without crushing it in some way. I get the sense that this is what is happening. Can you confirm that?

Mr. McGuinness: Absolutely, I could. It has always been an intertwining of the two religions, Catholicism with native spirituality. Even though in Edmonton Catholic Schools, of course, religion class is mandatory, at Ben Calf Robe School, it has always been an intermixing of the two. It is not always Catholicism. Students smudge every morning. The ceremonies, the sweat lodges, et cetera, that students can all participate in are mentioned in this document. There is also a pipe ceremony at our powwow, with elders, so it has always been a good mix of the two.

In my document, I mentioned Sacred Heart. Of course, that is Sacred Heart Church in Edmonton, the church of First Peoples. Father Jim Holland is a regular visitor at our school. He does wonderful work with our students. Our school is blessed every year, and it is a combination of one of our elders, Michael Merrier, and Father Jim Holland. It is quite a scene, actually, to see them working together. It is something of which we have always been very proud.

Ms. Sparklingeyes: If I can just add to that, as Aboriginals, we are a four-part people. The spiritual aspect of life is very important to us, and we feel that we have to develop that in our youth in order for them to conquer some of the barriers that they face. If we can build their spirituality and strength through ceremony, our elders teach us that that is the way our people will have success.

Senator Pearson: That is an excellent point. I am a great believer in ceremony. I think that is appropriate for children and for all of us.

My next question is related to the list of some of your challenges, your barriers, and the variety of learners. There are often discussions in the popular press around FAS, FAE and so on, and I think people are always looking for positive stories about those children; otherwise it sounds so discouraging because it is a lifelong disability. Could you give me some thoughts on how you are working with a variety of learners? I am looking at your list, and I do not know what IOP and EE111 are; I know what LD is, learning disability.

Mr. McGuinness: You mentioned the fetal alcohol. IOP is Integrated Occupational Program, and that would be for students with a lower IQ than average. In a bona fide IOP program, there would be a work study component as well. When Ben Calf Robe School first opened, it was to cater to

J'ai vécu en Inde et j'ai toujours été impressionnée par le travail remarquable que faisait l'Église catholique dans les écoles qu'elle administrait. Il y avait — et il y a encore — beaucoup d'écoles dirigées par les Jésuites canadiens, à Darjeeling et ailleurs, qui avaient une façon bien particulière de se montrer ouvertes à ce que les élèves apportaient avec eux, à partir de leur propre expérience, sans écraser aucunement leur vécu. J'ai l'impression que c'est ce qui se passe dans votre cas. Pouvez-vous le confirmer?

M. McGuinness: Absolument. Nous avons toujours cherché à mêler les deux religions, le catholicisme et la spiritualité autochtone. Même si les cours de religion sont évidemment obligatoires dans les écoles catholiques d'Edmonton, nous, à l'école Ben Calf Robe, nous avons toujours mêlé les deux. Il ne s'agit pas seulement du catholicisme. Les élèves participent à une cérémonie de purification chaque matin. Les cérémonies auxquelles tous les élèves peuvent participer, par exemple la suerie, sont mentionnées dans ce document. Il y aussi une cérémonie du calumet lors de notre pow-wow, avec les Anciens. Il y a donc toujours eu un bon mélange des deux.

Dans mon document, je parle de Sacred Heart. Il s'agit bien sûr de la paroisse Sacred Heart d'Edmonton, qui est la paroisse des Autochtones. Le père Jim Holland vient régulièrement à notre école. Il fait un travail extraordinaire avec nos élèves. Notre école est bénie chaque année par un de nos Anciens, Michael Merrier, et par le père Jim Holland. C'est très particulier, en fait, de les voir travailler ensemble. C'est une chose dont nous avons toujours été très fiers.

Mme Sparklingeyes: Permettez-moi d'ajouter qu'en tant qu'Autochtones, nous attachons beaucoup d'importance aux quatre aspects de la personne. L'aspect spirituel de la vie est très important pour nous, et nous estimons qu'il faut le développer chez nos jeunes pour leur permettre de surmonter certains des obstacles auxquels ils doivent faire face. Si nous pouvons bâtir leur spiritualité et la renforcer grâce à des cérémonies, nos Anciens nous enseignent que c'est ce qui leur permettra de réussir.

Le sénateur Pearson: C'est une observation très intéressante. Je crois beaucoup aux cérémonies. Je pense qu'elles sont appropriées non seulement pour les enfants, mais pour nous tous.

Ma question suivante se rattache à votre liste de défis à relever et d'obstacles à surmonter, ainsi qu'aux divers types d'apprenants. On parle souvent dans la presse populaire du SAF, des EAF et des autres problèmes de ce genre, et je pense que les gens sont toujours à la recherche d'histoires positives au sujet des enfants touchés; autrement, c'est très décourageant parce que c'est une déficience qu'ils traînent toute leur vie. Pouvez-vous me donner une idée de ce que vous faites pour les divers types d'apprenants? Je regarde votre liste, et je ne sais pas ce que signifient les signes IOP et EE111; je sais que LD désigne les learning disabilities, les difficultés d'apprentissage.

M. McGuinness: Vous avez mentionné l'alcoolisme foetal. Le sigle IOP désigne le programme professionnel intégré, qui s'adresse aux élèves dont le quotient intellectuel est inférieur à la moyenne. Dans un programme professionnel intégré en bonne et due forme, il y a normalement aussi une composante

students from grade 7 to grade 12, and there was meant to be a work study component. I am not sure that there ever was, actually. EE111 would be students who are struggling even more. IQs would be in that 80 range. Learning disability is the last one, the LD. I included those in the paper to show that there are a variety of learners.

Families are making the choice of Ben Calf Robe School for the cultural and spiritual program, as opposed to a special education program. However, it is one of our challenges to be able to cater to such a variety of learners. Our student-teacher ratio is definitely one of the aspects that help these students get some one-on-one time.

Also, this year we are going to hire a special needs coordinator. A Code 44 student is one who suffers from the effects of fetal alcohol, and a Code 42 would be severe emotional/behavioural disorder. Last year at Ben Calf Robe School, we served 33 such students. This year our numbers are down to 16, which is making the school's culture that much better. Last year was a hectic start for us because we had maybe too great a number of coded students. We still did the best we could, but we are having a much better year this year, and that is probably one of the major reasons.

I would agree with you, Senator Pearson, that FAS is a life sentence, but we have such a giving, loving, caring staff, and that is probably what I would broadcast first about Ben Calf Robe School, is the quality of the teachers that we get there, and who do not just stay for a year.

We are very proud of the retention rate for our teachers, because it was not always that way, and we feel we are serving the students well. We would not say, "We cannot help you here," because we feel that we can.

Senator Pearson: FAS students often demand a highly structured environment; you are able to provide that?

Mr. McGuinness: Yes, and one of the points I make here is that the structure of the routine needs to be consistent. Those students especially — I would agree with you — count on that. We do have some disruptions, and I will give you one example. We had Jann Arden in our school this week, and we did disrupt the routine, but we felt it was well worth it. However, we did have some difficulties with some students who, although they would not admit it to me, count on that routine. It is very evident that they do.

Senator Sibbeston: I would like to focus on the demographics of the Aboriginal people in the city and also the motivation to provide for Aboriginal people in the school systems. I am curious to know what is driving these advancements that are occurring throughout the various schools. Is the Aboriginal population increasing?

travail-études. Quand l'école Ben Calf Robe a ouvert ses portes, elle devait accueillir des élèves de la septième à la douzième année et elle devait offrir un programme travail-études. Je ne suis pas certain qu'il y en ait déjà eu un, en fait. Le programme EE111 s'adresse aux élèves qui ont encore plus de difficultés et dont le quotient intellectuel est dans les 80. Il y a enfin les difficultés d'apprentissage. Je les ai incluses dans ce document pour montrer qu'il y a plusieurs types d'apprenants.

Les familles choisissent l'école Ben Calf Robe surtout pour son programme culturel et spirituel plutôt que pour bénéficier d'un programme d'enseignement spécial. Mais nous devons être en mesure d'accueillir des apprenants de toutes sortes. Notre ratio élèves-enseignant est certainement un des aspects qui aident ces élèves à bénéficier d'une attention individuelle.

Nous allons aussi embaucher cette année un coordonnateur chargé des élèves qui ont des besoins particuliers. Un élève souffrant des effets de l'alcoolisme foetal recevrait un code 44, tandis qu'un code 42 correspondrait à un élève ayant des troubles affectifs et comportementaux graves. L'an dernier, à l'école Ben Calf Robe, nous avions 33 élèves comme ceux-là. Cette année, nous n'en avons plus que 16, ce qui améliore beaucoup la culture de l'école. Nous avons eu un départ un peu difficile l'an dernier parce que nous avions peut-être trop d'élèves désignés. Nous avons quand même fait de notre mieux, mais les choses vont beaucoup mieux cette année, et c'est probablement une des principales raisons.

Je suis d'accord avec vous, sénateur Pearson, quand vous dites que le SAF marque les gens à vie, mais nous avons un personnel extrêmement dévoué, généreux et affectueux. C'est probablement la première chose que je voudrais faire connaître au sujet de l'école Ben Calf Robe: la qualité de nos enseignants, qui ne restent pas avec nous seulement un an.

Nous sommes très fiers du taux de maintien de nos enseignants, parce qu'il n'a pas toujours été aussi bon. Nous jugeons que nous servons bien les élèves. Nous ne refusons pas de les aider parce que nous pensons pouvoir le faire.

Le sénateur Pearson: Les élèves atteints du SAF ont souvent besoin d'un environnement très structuré; êtes-vous en mesure de le leur fournir?

M. McGuinness: Oui, et je voudrais ajouter sur ce point que la routine doit être structurée de façon constante. Ces élèves — je suis d'accord avec vous — en ont particulièrement besoin. Il y a parfois des changements dans la routine, bien sûr. Je vais vous donner un exemple. Nous avons reçu Jann Arden à l'école cette semaine, et cela a un peu bouleversé notre routine, mais nous jugions que cela en valait la peine. Nous avons eu des problèmes avec certains élèves qui comptent sur cette routine, même s'ils ne seraient pas prêts à l'admettre devant moi. C'est évident.

Le sénateur Sibbeston: J'aimerais que nous parlions des caractéristiques démographiques des Autochtones des villes et des motivations qui poussent à offrir des services aux Autochtones dans le système scolaire. Je suis curieux de savoir à quoi nous devons les nouveautés que nous constatons dans les différentes écoles. Est-ce que la population autochtone est à la hausse?

Mr. McGuinness: Yes.

Senator Sibbeston: Also, what kind of a society is Edmonton? Is it a gentle, open kind of society, or is there much resistance to the work that you are doing?

Ms. Stang: Well, it is always challenging, Senator Sibbeston, but a lot of the motivation comes from within ourselves, and the amount of work that we put out will be the amount of reward that we get back. Is it challenging and discouraging at times? Yes, it is. However, again, this is where we play a major role. When we talk about the Aboriginal population increasing, I think we also have to share that information with people in our own institutions.

At NAIT, every semester when we have a new group of instructors, I will do a presentation on cultural awareness, on how to approach students, and explain to a lot of the staff that when the students are not showing up in their classrooms, do not come and see me a week later. Come and see me the day that that student is not there, because most of the time, there are family issues or other personal things going on. We try to address some of those issues and barriers for a lot of our students. However, a lot of this is driven by the staff and as individuals.

My motivating factor is, as I said, that these individuals are the future of Canada. When we are having five children compared to the two children that everyone else is having, it is going to be a grave concern for Canadian economics.

Mr. McGuinness: Maybe, Ms. Sparklingeyes, it is fair to mention the study that Marnie Robb did of the growing Aboriginal population in Edmonton. I do not know if you know the stats, but —

Ms. Sparklingeyes: Well, the stats show that Edmonton's Aboriginal population could double within the next 10 to 15 years. We know that we will have more Aboriginal students in our schools. We also know that we will need to have interventions if those students are going to have success. The stats tell us that eventually, the Caucasian population will be the minority, and we will have other cultures represented.

Therefore, if we can learn how to teach Aboriginal students well, we can learn how to teach those other cultures well also. When we look at that data, we are trying to put forth best practices for working with Aboriginal children that hopefully will cross over to working with other cultures.

Yes, there are challenges. We are trying to change systems, and systems do not change easily. There is resistance. There is that old guard that does not want to change. Yes, we face barriers within our own system. We always face barriers because of funding. There is not enough money to do what we want to do and what we know needs to be done.

M. McGuinness: Oui.

Le sénateur Sibbeston: J'aimerais savoir aussi quel genre de société vous avez à Edmonton. Est-ce une société humaine et ouverte, ou si vous rencontrez beaucoup de résistance dans votre travail?

Mme Stang: Eh bien, c'est toujours difficile, sénateur Sibbeston, mais la motivation vient en bonne partie de nous-mêmes, et les récompenses que nous obtenons sont proportionnelles aux efforts que nous déployons. Est-ce que c'est difficile et décourageant par moments? Oui. Mais, encore une fois, c'est là que nous jouons un rôle majeur. Quand on dit que la population autochtone est à la hausse, je pense qu'il faut aussi transmettre cette information aux gens de nos propres établissements.

Au NAIT, chaque fois que nous avons un nouveau groupe d'instructeurs pour le semestre, je fais une présentation sur la sensibilisation culturelle, sur la façon d'aborder les étudiants, et je demande aux membres du personnel de ne pas attendre une semaine avant de venir me voir quand des étudiants sont absents. Je leur dis de venir le jour même parce que, la plupart du temps, ces étudiants s'absentent parce qu'il se passe quelque chose dans leur famille ou dans leur vie personnelle. Nous essayons de nous attaquer à ces questions et à ces obstacles pour nos étudiants. Mais le personnel et les étudiants eux-mêmes en font beaucoup de leur côté.

Ce qui me motive, comme je l'ai déjà dit, c'est que ces gens-là sont l'avenir du Canada. Comme nous avons cinq enfants par famille, comparativement à deux enfants pour tous les autres, c'est une préoccupation importante pour l'économie canadienne.

M. McGuinness: Il serait peut-être utile, madame Sparklingeyes, de mentionner l'étude réalisée par Marnie Robb au sujet de la croissance de la population autochtone à Edmonton. Je ne sais pas si vous connaissez les statistiques, mais...

Mme Sparklingeyes: Eh bien, les statistiques montrent que la population autochtone d'Edmonton pourrait doubler d'ici dix à quinze ans. Nous savons qu'il y aura plus d'élèves autochtones dans nos écoles. Nous savons aussi que nous devons prévoir des interventions pour aider ces élèves à réussir. Les statistiques nous disent que la population caucasienne va finir par se retrouver en minorité et que d'autres cultures seront représentées.

Par conséquent, si nous pouvons apprendre comment enseigner efficacement aux élèves autochtones, nous pourrions faire la même chose pour les jeunes de ces autres cultures. Compte tenu de ces données, nous essayons de mettre en place des pratiques efficaces pour travailler auprès des enfants autochtones, en espérant qu'elles seront utiles aussi pour ceux des autres cultures.

C'est parfois difficile, bien sûr. Nous essayons de changer les systèmes, et les systèmes ne se changent pas facilement. Il y a de la résistance. Il y a la vieille garde qui ne veut pas changer. Et il y a des obstacles dans notre propre système. Nous avons toujours des problèmes de financement. Nous n'avons pas assez d'argent pour faire ce que nous voulons faire et ce que nous jugeons nécessaire de faire.

What pushes us forward is exactly what Ms. Stang was talking about — personal experience, knowing what it was like to be the minority when we were growing up, trying to make a difference for our youth so they do not make the same mistakes that we made. Being supporters and mentors for our youth is what pushes us on.

Senator Sibbeston: I came from a little community in the Northwest Territories to university when I was young, and I was suddenly in a strange environment in the city. It was a tough transition, and I suppose that still goes on. I presume that Aboriginal people who live in the city are fairly urbanized, but people who come from the rural areas would still find being in a city quite different, and a challenge. I suspect that the further the students come, the more difficult it is, and I suppose there is a certain dropout rate because of that?

Ms. Stang: We have an individual by the name of Nona German working out of our office at NAIT. She is the Northern Student Services Advisor and she helps those students who come from the North, both from Nunavut and NWT, to make that transition. She goes so far as to pick up these students at the airport, and then when they arrive here, she helps them find housing.

I have done that on occasion as well, because we do have students who come from reserves, and the experience is very similar. We take them around the campus, introduce them to their instructors and make them welcome in our centre at NAIT, where they have a place of their own and are not feeling that they are all by themselves. They have a chance to meet other students from their communities, or maybe a nearby community, and they can make that connection. That is what keeps our students in the program. If they do not feel connected, they will not stay. We work hard to ensure that some of their personal needs are met, sometimes even prior to their arrival.

The apprenticeship board coordinators will call and say, “We will be sending seven people down and they will be arriving on March 28,” and they will give you the flight number. That way, housing is probably established long before they even arrive, and we will help them get their tickets to go home at Christmas or even at the end of the eight-week term. There is a lot of support.

Senator Carney: We are talking about the increase in Aboriginal students, but what about the increase in Aboriginal teachers? Mr. McGuinness, at your school, do all the students and the teachers have to be Catholic? In B.C., you do not have to be a Catholic necessarily to teach in a Catholic school. Do you have Aboriginal instructors at NAIT? Do you have Aboriginal teachers at your school? Obviously, you do in the learning centre, but what is happening on the teaching side?

Mr. McGuinness: We do have Aboriginal staff members. We would like to have more Aboriginal teachers than we do. We are asking the district to consider this a high-needs area. In the education field, there are some obvious high-needs areas.

Ce qui nous amène exactement à ce dont Mme Stang parlait tout à l'heure: notre expérience personnelle, le fait de savoir ce que c'était d'être minoritaire quand nous étions enfants, notre volonté de changer les choses pour nos jeunes afin d'éviter qu'ils fassent les mêmes erreurs que nous. Ce qui nous motive, c'est la volonté de soutenir et d'encadrer nos jeunes.

Le sénateur Sibbeston: Je viens d'une petite communauté des Territoires du Nord-Ouest et, quand je suis arrivé à l'université, je me suis retrouvé tout à coup dans un environnement tout à fait nouveau, en ville. La transition a été difficile, et je suppose que c'est encore le cas. Je présume que les Autochtones qui vivent en ville sont relativement urbanisés, mais ceux qui viennent des régions rurales doivent encore trouver la vie en ville très différente, et difficile. J'ai l'impression que, plus les étudiants viennent de loin, plus c'est difficile, et je suppose qu'il y a un certain taux de décrochage à cause de cela?

Mme Stang: Nous avons une employée du nom de Nona German qui travaille dans nos bureaux, au NAIT. À titre de conseillère chargée des services aux étudiants du Nord, elle aide les étudiants qui viennent du Nord, que ce soit du Nunavut ou des Territoires du Nord-Ouest, à faire cette transition. Elle va jusqu'à aller les chercher à l'aéroport et, quand ils arrivent ici, elle les aide à se loger.

Je l'ai déjà fait moi aussi parce que nous avons des étudiants qui viennent des réserves et qui vivent une expérience très similaire. Nous leur faisons visiter le campus, nous les présentons à leurs instructeurs et nous les accueillons à notre centre, au NAIT, où ils ont un endroit bien à eux et où ils ne se sentent pas seuls. Ils ont l'occasion de rencontrer d'autres étudiants de leur communauté ou d'une communauté voisine, ce qui leur permet de créer des liens. C'est ce qui les garde ici. S'ils ne se sentent pas chez eux, ils ne restent pas. Nous travaillons fort pour répondre à certains de leurs besoins personnels, parfois même avant leur arrivée.

Les coordonnateurs des stages d'apprentissage nous appellent pour nous dire, par exemple: «Nous vous envoyons sept personnes, qui vont arriver le 28 mars.» Ils nous donnent aussi leurs numéros de vol. De cette façon, les stagiaires savent où ils vont loger, souvent bien avant d'arriver, et nous les aidons à obtenir des billets pour rentrer chez eux à Noël ou même à la fin de leur séjour de huit semaines. Il y a beaucoup de soutien.

Le sénateur Carney: Vous parlez d'une augmentation du nombre d'étudiants autochtones, mais qu'en est-il des enseignants autochtones? Monsieur McGuinness, dans votre école, est-ce que tous les élèves et tous les enseignants doivent être catholiques? En Colombie-Britannique, il n'est pas nécessairement obligatoire d'être catholique pour enseigner dans une école catholique. Avez-vous des instructeurs autochtones au NAIT? Avez-vous des enseignants autochtones dans vos écoles? Évidemment, vous en avez au centre d'apprentissage, mais que se passe-t-il du côté des enseignants?

M. McGuinness: Nous avons des Autochtones parmi le personnel. Nous aimerions bien avoir plus d'enseignants autochtones. Nous demandons au district de considérer nos besoins comme prioritaires. Dans le domaine de l'éducation, il y a

Instrumental music teachers, physics teachers and secondary French immersion teachers are three that come to mind as probably the highest. We are asking our human resources department to treat the recruitment of Aboriginal teachers in the same vein, that is, as a high-needs area. Yes, teachers in Edmonton Catholic schools have to be Catholic, because they are the teachers of the faith. However, we also addressed this issue by trying to get our human resources department to look at the connectivity of native spirituality to Catholicism, hoping that we can recruit more Aboriginal teachers.

Senator Carney: Where do they come from? Does NAIT have a teaching program?

Ms. Stang: No, we do not have a teaching program. We are a technology school, mostly engineering, but we do have several people of Aboriginal descent teaching in our programs, specifically in the carpentry area. An individual from Saddle Lake teaches in that program, and we try to hire Aboriginal staff for our programs that are delivered on site on some of the First Nations reserves.

NAIT has been very supportive. Our president, Dr. Sam Shaw, is trying to hire more Aboriginal individuals in programs where we have a high number of Aboriginal students. Again, they would serve as role models, but also as instructors. This past year, we hired a cultural elder, which is a first for NAIT. That provides support services for a lot of our First Nations students who need that spiritual guidance when they are on campus. We are hoping to increase that service.

Senator Carney: If you need role models and you need teachers for this generation, it is wonderful that we have the people at the table, but I am just wondering where they will come from.

Mr. McGuiness: If I may add to that, one of the sources that we have located recently is in Saskatchewan. There are two programs there, but let's start with SUNTEP — I know that one better — Saskatchewan Urban Native Teacher Education Program. There is also ITEP, the Indian Teacher Education Program. They produce a number of graduates every year, and it is another location that we are encouraging our human resources department to tap into.

We go to Saskatchewan every year. It has been a usual jaunt to get there and interview and recruit from there. We are asking our human resources department to make sure that every time we go there, there are at least three, four or five Aboriginal teachers who could be interviewed. That is one location that they would be coming from. We hope, of course, since closer to home would be easier, that more can be graduated from the University of Alberta as well.

des priorités évidentes. Les professeurs de musique instrumentale, les professeurs de physique et les professeurs d'immersion en français langue seconde en sont trois qui me viennent à l'esprit tout particulièrement. Nous demandons à notre service des ressources humaines de considérer le recrutement d'enseignants autochtones de la même façon, c'est-à-dire comme une priorité. Et pour répondre à votre autre question, oui, les enseignants des écoles catholiques d'Edmonton doivent être catholiques, parce qu'ils doivent guider les élèves dans leur foi. Cependant, à ce sujet-là, nous avons aussi demandé à notre service des ressources humaines de tenir compte des liens entre la spiritualité autochtone et le catholicisme, en espérant pouvoir recruter plus d'enseignants autochtones.

Le sénateur Carney: D'où viennent-ils? Le NAIT a-t-il un programme de formation des enseignants?

Mme Stang: Non, nous n'avons pas de programme de formation des enseignants. Le NAIT est une école de technologie, où nous enseignons surtout le génie, mais nous avons plusieurs personnes d'origine autochtone qui enseignent chez nous, en particulier en menuiserie. C'est un enseignant de Saddle Lake qui s'occupe de ce cours, et nous essayons aussi d'embaucher du personnel autochtone pour les programmes que nous offrons sur place dans certaines réserves des Premières nations.

Le NAIT nous soutient beaucoup. Notre président, M. Sam Shaw, cherche à embaucher un plus grand nombre d'Autochtones dans les programmes où il y a beaucoup d'élèves autochtones. Encore une fois, ils seraient non seulement des instructeurs, mais des modèles. Nous avons embauché l'an dernier un Ancien autochtone, ce qui est une première pour le NAIT. Il offre des services de soutien à beaucoup de nos étudiants des Premières nations, qui ont besoin de ce guide spirituel sur le campus. Nous espérons accroître nos services de ce genre.

Le sénateur Carney: Si vous avez besoin de modèles et d'enseignants pour la génération qui s'en vient, c'est merveilleux que vous soyez là, mais je me demande seulement où vous allez les trouver.

M. McGuiness: J'aimerais ajouter que nous avons trouvé récemment des sources en Saskatchewan. Il y a deux programmes là-bas; commençons par le SUNTEP, puisque je le connais mieux. C'est un programme de formation des enseignants destiné aux Autochtones des villes de la Saskatchewan. Il y a aussi l'ITEP, le programme de formation des enseignants indiens. Ces deux programmes produisent un certain nombre de diplômés chaque année, et ce sont deux autres sources dans lesquelles nous encourageons notre service des ressources humaines à aller puiser.

Nous allons chaque année en Saskatchewan. Il nous est arrivé très souvent de nous rendre là-bas pour faire des entrevues et pour recruter des gens. Nous demandons à notre service des ressources humaines de faire en sorte qu'il y ait, à chacune de nos visites, au moins trois, quatre ou cinq enseignants autochtones à interviewer. C'est un des endroits d'où ils pourraient venir. Mais nous espérons évidemment aussi qu'il y aura un jour plus de diplômés de l'Université de l'Alberta, puisqu'il serait plus facile de recruter des gens plus près de chez nous.

Ms. Stang: Lewis Cardinal actually represents the University of Alberta. He could probably address that.

Senator Carney: I would go back to my early experiences in this field. The criticism was, kids came in, took a course, the funding ended, they went back and there were no jobs. Then somebody identified them, they were shipped out, took another course, went back, and no jobs. Has that pattern been broken? I will ask Ms. Stang.

Ms. Stang: There has been more participation by a lot of the First Nations groups in looking at what best serves their community. Yes, I agree with you, at one time, you probably could have 10 people studying heavy-duty mechanics, but there was only one job on the reserve. However, now a lot of our leaders are encouraging their children to leave the reserves to go to school in the urban centres and making them realize that they may not go home to work; that is reality.

They are being a little more conservative when it comes to training programs. They are no longer looking at a 10-week program, but at the children from their community who will graduate with a post-secondary diploma or maybe a degree, as opposed to short-term, band-aid solutions for employment on reserves.

Senator Carney: If it is not too personal a question, where did the four of you come from? How did you get to where you are?

Ms. Stang: Well, I am Metis, and my grandparents and my parents had a piece of land just outside of Kehewin Reserve, which is a First Nations reserve. We grew up speaking Cree. My father started working on the railroad, so we had to leave our community when I was five years old.

Senator Carney: Is that in Alberta?

Ms. Stang: In Alberta. It is about a three-hour drive out of Edmonton. We finally settled in Edmonton. In our household we were always encouraged to speak Cree, and we were taught lessons by my parents and grandparents that were just as important as other lessons, and we mattered just as much as everybody else, even though we happened to be of a different skin colour. There were challenges when I was in elementary and high school.

I think we have all experienced racism, but the family support that I received gave me a lot of the strength that I needed to carry on. My grandmother and my grandfather were great role models. My grandfather is Metis and so is my grandmother. My grandfather spoke French, English and Cree, and so he was able to sort of go in and out through various cultures and gain knowledge from them, and come back and give us strength to work within our own communities. We were taught to always keep our culture and our language, but to never forget where we came from, and that once we got an education, we were not any

Mme Stang: Lewis Cardinal représente l'Université de l'Alberta. Il pourrait probablement nous en parler.

Le sénateur Carney: Je me rappelle mes premières expériences dans ce domaine. Les programmes étaient critiqués parce que, souvent, une fois que les jeunes avaient suivi un cours, le financement prenait fin et ils devaient rentrer chez eux, où ils n'avaient pas d'emploi. Puis, quand quelqu'un les désignait, on les renvoyait suivre un autre cours, après quoi ils rentraient à nouveau chez eux sans emploi. Est-ce que ce cercle vicieux a été brisé? Je pose la question à Mme Stang.

Mme Stang: Il y a une participation accrue de nombreux groupes des Premières nations, qui recherchent ce qu'il y a de mieux pour leur communauté. Mais il est vrai que, comme vous le dites, il pouvait y avoir à une certaine époque une dizaine de personnes qui étudiaient la mécanique de machinerie lourde alors qu'il n'y avait qu'un seul emploi dans ce domaine dans la réserve. Mais beaucoup de nos chefs encouragent maintenant leurs enfants à quitter les réserves pour aller à l'école en ville et ils leur font comprendre qu'ils ne reviendront peut-être pas travailler chez eux; c'est cela, la réalité.

Ils sont un peu plus conservateurs dans le cas des programmes de formation. Ils ne cherchent plus des programmes de dix semaines. Ils espèrent que les jeunes de leur communauté obtiendront un diplôme postsecondaire ou même universitaire, plutôt que de chercher des solutions à court terme pour fournir de l'emploi dans les réserves.

Le sénateur Carney: Si ce n'est pas trop personnel, puis-je vous demander d'où vous venez tous les quatre? Et comment en êtes-vous arrivés où vous êtes?

Mme Stang: Eh bien, je suis métisse, et mes grands-parents et mes parents avaient une terre juste en dehors de la réserve de Kehewin, qui est une réserve des Premières nations. Quand j'étais petite, nous parlions cri. Mais mon père a commencé à travailler pour les chemins de fer, et nous avons dû partir quand j'avais cinq ans.

Le sénateur Carney: C'est en Alberta?

Mme Stang: Oui, en Alberta. C'est à environ trois heures de route d'Edmonton. Nous nous sommes finalement installés à Edmonton. À la maison, on nous encourageait toujours à parler cri, et mes parents et mes grands-parents nous ont enseigné des leçons tout aussi importantes que nos autres leçons. Ils nous ont enseigné que nous étions aussi importants que n'importe qui d'autre même si nous avions la peau de couleur différente. Mais j'ai dû surmonter des obstacles à l'école élémentaire et à l'école secondaire.

Je pense que nous avons tous connu le racisme, mais grâce au soutien de ma famille, j'ai eu la force nécessaire pour m'en sortir. Ma grand-mère et mon grand-père ont été d'excellents modèles. Mon grand-père est Métis, et ma grand-mère aussi. Mon grand-père parlait français, anglais et cri, ce qui fait qu'il était capable de se débrouiller dans diverses cultures et d'en tirer des connaissances, et de nous donner ensuite la force nécessaire pour travailler dans notre propre communauté. On nous a toujours enseigné à garder notre langue et notre culture, à ne jamais oublier d'où nous venions, et on nous a toujours dit qu'une

better or any more important than anybody else. You have to always remember the shoes you walked in when you came to this earth.

Ms. Sparklingeyes: I grew up on Goodfish Lake Reserve, which is part of Saddle Lake. It is 230 kilometres northeast of Edmonton. I spent all my childhood there and then came to Edmonton when I was 18. I thought I was going to be a journalist. I thought I was going to be sitting over there reporting about things like this, but after graduating from journalism school at Grant MacEwan, I fell away from that and decided that I just wanted to do something to help my people.

I got involved in the education scene, and I have been there for 10 years. I started at Ben Calf Robe in 1993 and worked there for nine years before moving over to the Aboriginal Learning Centre. What motivates me and keeps me working in the community are the relationships that I am able to build with our youth. The stories that I could tell you about the children whom I work with are heart-warming and keep me going every day.

Senator Carney: Clearly, you are making a difference. It is always very satisfying to do a job in which you know you are making a difference.

Ms. Willier: I am from Northern Alberta, from a reserve called Sucker Creek Cree First Nation, and I am lucky enough to bring that Northern perspective to the city where I work. I have been working with Edmonton Catholic Schools for 14 years, although only the last two with the Aboriginal Learning Centre.

When I was working in the classrooms, teaching mostly elementary students, I always thought my role was to bring my background, the community and the culture to the students. Little did I know, but this was an integrated approach. All this time, I was setting the foundation for what I am doing today. My background and upbringing was very much education-oriented. My father was an RCMP member, one of the first in Alberta, for almost 20 years. Education was pushed in my family. My sisters are also educators. When my journey brought me to Edmonton, I was able to celebrate my country life, so to speak, and my upbringing, and bring that perspective and that almost “social studies live textbook” feel into the classroom. Hands-on is always the best way, to me, of connecting with the kids — making things, bringing culture right into the classroom, and celebrating it first, of course, with my background, but then being open to all cultural celebrations.

I work specifically in language arts now, but I am also a social studies teacher at heart and have been working on the new draft social studies program with Alberta Learning. I would like to keep my hands in a few baskets to try to bring that cultural

fois que nous aurions fait des études, nous ne serions ni meilleurs ni plus importants que les autres. Il faut toujours se rappeler dans quelles chaussures on marchait en arrivant sur cette Terre.

Mme Sparklingeyes: J’ai grandi dans la réserve de Goodfish Lake, qui fait partie de Saddle Lake. C’est à 230 kilomètres au nord-est d’Edmonton. J’ai passé toute mon enfance là-bas et je suis arrivée à Edmonton à l’âge de 18 ans. Je pensais devenir journaliste. Je m’imaginai que je ferais des reportages sur des choses comme celles qui se passent ici, mais après avoir obtenu mon diplôme en journalisme au collège Grant MacEwan, j’ai pris mes distances et j’ai décidé que je voulais simplement faire quelque chose pour aider mon peuple.

C’est alors que j’ai commencé à m’intéresser à l’éducation, et c’est ce que je fais depuis dix ans. Je suis entrée à l’école Ben Calf Robe en 1993 et j’y ai travaillé neuf ans avant de passer au Centre d’apprentissage autochtone. Ce qui me motive et m’incite à continuer à travailler dans ma communauté, ce sont les liens que j’ai réussi à établir avec nos jeunes. Les histoires que je pourrais vous raconter sur les enfants avec qui je travaille vous feraient chaud au cœur; c’est ce qui me motive à tous les jours.

Le sénateur Carney: Il est clair que vous contribuez à faire avancer les choses. C’est toujours très satisfaisant de faire un travail dans lequel on se sent utile.

Mme Willier: Je viens du nord de l’Alberta, dans la réserve de la Première nation crie de Sucker Creek, et j’ai eu la chance d’apporter mon optique nordique avec moi dans la ville où je travaille. Je travaille pour les écoles catholiques d’Edmonton depuis 14 ans, mais je suis au Centre d’apprentissage autochtone depuis deux ans seulement.

Quand j’étais enseignante, surtout au niveau élémentaire, j’ai toujours cru que mon rôle consistait à faire profiter mes élèves de mon expérience, de mon identité et de ma culture. Je ne le savais pas, mais c’était une approche intégrée. Pendant tout ce temps-là, je jetais les bases de ce que je fais aujourd’hui. Mes antécédents et la façon dont j’ai été élevée étaient nettement orientés vers l’éducation. Mon père a travaillé pour la GRC — c’était un des premiers en Alberta — pendant près de 20 ans. Dans ma famille, on insistait beaucoup sur l’éducation. Mes soeurs sont aussi dans l’enseignement. Quand mon périple m’a amenée à Edmonton, j’ai pu célébrer ma vie à la campagne, si je puis dire, et l’éducation que j’avais reçue, et faire profiter ma classe de cette optique, de cette approche qui ressemblait presque à une application pratique d’un manuel de sciences sociales. Les activités pratiques demeurent à mon avis le meilleur moyen d’établir des liens avec les enfants; il faut leur faire des choses, apporter la culture directement dans la classe et la célébrer, compte tenu de mes origines, évidemment, mais tout en étant ouverte à toutes les célébrations culturelles.

Je travaille maintenant plus précisément dans le domaine des langues, mais je suis aussi professeure de sciences sociales dans l’âme et j’ai participé à l’élaboration du nouvel avant-projet de programme de sciences sociales avec Alberta Learning. J’aimerais

identity awareness and, especially for our Aboriginal students, that sense of belonging, that sense of trust, that sense of a safe place in the schools.

That has been more or less my journey, to keep going with our Aboriginal students and make sure that when they leave the school, they are proud of who they are and where they come from.

Mr. McGuinness: I am non-Aboriginal, but I am thinking of converting. I have been with Edmonton Catholic Schools for 22 years now, and it was in the mid-'90s when I was first asked about going to Ben Calf Robe as assistant principal. There were a number of wonderful experiences that I can reflect on from that time.

One, if I may share it with you, was the first meet-the-teacher night. We serve buffalo burgers, and it is a really quite a night, with a huge turnout. I felt like a minority person. They were not too many non-Aboriginal people in the group that night, and it gave me a perspective on what many Aboriginal people would feel like living here in Edmonton. It motivated me. In returning to Ben Calf Robe School now as principal, I feel blessed, because in the mid-'90s there were many more struggles than we have now.

Even though we are a bigger school than ever before, we have so many more success stories and less negativity. The police do not visit us. It just does not happen any more. That is why I feel so blessed to come back now and see the gains because of the people with whom we work, the accomplishments, and be able to compare the mid-'90s to now. It has been a great experience.

Senator Carney: My last question is, are you able to track your students? I know that that is almost impossible in faculties and institutions, but because there is the transition into the school and then into community, is there any way that you can keep track of what happens to them?

Mr. McGuinness: We are able to track the kids that move from our grade 9 into high schools, mainly because of the work that Ms. Sparklingeyes does; she can let me know. Earlier this year she told me how many of our students from last year, our grade 9s, are enrolled in grade 10, and of course, at one point she reported to me that it was 100 per cent. It was something to celebrate.

Ms. Sparklingeyes: We are very aware that we typically lose students in grades 9 and 10, so we built in some programs to help our students make that transition, programs that I do with them when they are in grade 9 that help them to get to grade 10. Then I track them from grade 10, and this is relatively new, because this is a new program, but the students that I have been able to track who have had the extra supports are doing very well. They are in grades 10 and 11 right now.

continuer de toucher un peu à tout pour essayer de faire profiter tout le monde de ma conscience de notre identité culturelle et d'apporter, surtout à nos élèves autochtones, un sentiment d'appartenance, un sentiment de confiance, le sentiment d'être en sécurité dans nos écoles.

C'est à peu près ce que j'ai fait jusqu'ici. Je poursuis ma route avec nos élèves autochtones et j'essaie de faire en sorte qu'ils soient fiers de ce qu'ils sont et de leurs origines quand ils quitteront l'école.

M. McGuinness: Je ne suis pas Autochtone, mais je pense à changer. Voilà maintenant 22 ans que je travaille pour les Écoles catholiques d'Edmonton, et c'est au milieu des années 90 que l'on m'a demandé pour la première fois d'aller travailler à Ben Calf Robe comme directeur adjoint. Il y a eu à l'époque beaucoup de moments merveilleux auxquels je repense souvent.

Tout d'abord, il y a eu la première soirée de rencontre avec les professeurs. Nous avons servi des hamburgers de bison, et c'était vraiment une soirée incroyable, beaucoup de gens étaient venus. Je me suis senti minoritaire. Il n'y avait pas beaucoup de non-Autochtones dans le groupe ce soir-là, et j'ai pu me rendre compte de ce que beaucoup d'Autochtones éprouvent en vivant ici à Edmonton. Cela m'a motivé. Lorsque je suis revenu comme directeur à l'École Ben Calf Robe, je me trouvais chanceux, parce qu'au milieu des années 90, il y avait beaucoup plus de luttes que maintenant.

Même si notre école est plus grande que jamais, il y a beaucoup plus de cas de réussite et moins de négativité. Nous n'avons plus de visites de la police. Cela ne se produit plus. C'est pour cela que je trouve que j'ai beaucoup de chance de revenir maintenant et de voir tout ce qui a été gagné grâce aux gens avec qui nous travaillons, toutes les réalisations, et de pouvoir comparer avec le milieu des années 90. Cela a été une expérience fantastique.

Le sénateur Carney: Ma dernière question va être celle-ci: Pouvez-vous savoir ce que deviennent vos étudiants? Je sais que c'est presque impossible dans les universités et les établissements d'enseignement, mais comme il y a la transition vers l'école et ensuite vers la communauté, vous est-il possible de les suivre et de savoir ce qu'il advient d'eux?

M. McGuinness: Nous pouvons suivre les jeunes qui passent de notre 9^e année à l'école secondaire, surtout grâce au travail de Mme Sparklingeyes; elle me tient au courant. Au début de l'année, elle m'a dit combien de nos étudiants de l'année dernière, de 9^e année, étaient inscrits en 10^e année, et bien sûr, à un moment, elle m'a dit que c'était 100 p. 100. Il fallait vraiment fêter ça.

Mme Sparklingeyes: Nous savons très bien que c'est généralement en 9^e année et en 10^e année que nous perdons des étudiants, et donc nous ajoutons des programmes pour les aider à faire la transition, des programmes que je fais avec eux en 9^e année et qui les aident à arriver en 10^e année. Ensuite, je les suis après la 10^e année, et c'est relativement nouveau, parce que c'est un nouveau programme, mais les étudiants que j'ai pu suivre et qui avaient eu le soutien supplémentaire se débrouillent très bien. Ils sont maintenant en 10^e et en 11^e année.

We do have success stories about the students that I have been able to keep track of who are now at the University of Alberta and other post-secondary institutions, and that is about relationship building. I want to emphasize that the reason we have success, and I think Ms. Stang would probably agree, is that we are able to build relationships with our students as Aboriginal people. We share our stories with our students, and building those relationships gives them that extra support.

Ms. Stang: You have to keep in mind that even though there are many of us Aboriginal people, our communities are very small, because somebody who knows somebody knows somebody else who knows you. You could be at a powwow, you could be at a Metis function, and someone will say, "I have not seen you in a couple of years. How are you doing?" You do end up bumping into one another somewhere down the road, and that helps us to keep track of our students.

Senator Carney: We do that all the time, Senator Chalifoux. I used to live in the Territories, and together we can track people we did not know each other even knew. It does give you a sense of place, so I understand that. It is a good point. Thank you.

The Chairman: Ms. Sparklingeyes, what kind of programs do you use to make sure that the students are given all the encouragement possible to make the transition from grade 9 to grade 10?

Ms. Sparklingeyes: We do practical things. We bring our students to NAIT, and things like that encourage our students to stay in school. We will take our grade 9 students on tours of the high schools that they may choose to go to. It is practical things like introducing them to the supports that are in place, introducing them to the liaison workers, the Aboriginal counsellors, the Aboriginal staff, and the other staff who work in those schools.

We also build what we call "tribal councils," but which are really peer support groups. We meet weekly with the Aboriginal students once they get to grade 10 and do things like team building and leadership development. It is done so that they will feel welcome and that they belong when they arrive on that first day in September. When I first started doing this and looked at our dropout rates between grades 9 and 10, we had students who would only show up in high school for an hour, and then they felt so overwhelmed, they would leave.

However, if you can introduce them to that high school in a safe way, by giving them a tour with Aboriginal staff, and Aboriginal students who are already having success in that high school, it is all very practical. These are all things that are very easy to do, but they make a difference. We had a 100 per cent success rate with our last transition program in September.

Ms. Stang: I think it does make a big difference. During registration at NAIT, I make sure that I have a booth set up, so that when our Aboriginal students are going through that registration line, they see one face that they know and someone they can make contact with, because it is really important for our

Nous avons très bien réussi avec les étudiants que j'ai pu suivre et qui sont maintenant à l'Université de l'Alberta et dans d'autres établissements postsecondaires, et il s'agit surtout des relations qui ont été établies. Je tiens à souligner que si nous réussissons, et je pense que Mme Stang sera d'accord, c'est parce que nous pouvons tisser des liens avec des étudiants en tant qu'Autochtones. Nous leur racontons notre histoire, et le fait d'établir ces liens privilégiés leur donne un soutien supplémentaire.

Mme Stang: Il ne faut pas oublier que même s'il y a beaucoup d'Autochtones, nos communautés sont très petites, parce que quelqu'un qui connaît quelqu'un connaît quelqu'un d'autre qui vous connaît. On peut être à un pow-wow, on peut être à une rencontre métisse, et quelqu'un va dire: «Je ne t'ai pas vu depuis deux ou trois ans. Comment vas-tu?» On finit par se rencontrer par hasard quelque part, et cela nous aide à suivre nos étudiants.

Le sénateur Carney: Cela arrive tout le temps, sénateur Chalifoux. J'ai vécu dans les Territoires, et ensemble, nous pouvons retrouver la trace de gens que l'autre connaît sans même qu'on le sache. Cela vous donne un sentiment d'appartenance, je comprends. C'est une bonne remarque. Je vous remercie.

La présidente: Madame Sparklingeyes, quel genre de programmes utilisez-vous pour veiller à ce que les étudiants reçoivent tous les encouragements possibles pour les aider à faire la transition de la 9^e année à la 10^e année?

Mme Sparklingeyes: Ce sont des choses pratiques. Nous amenons nos étudiants au NAIT, et ce genre de choses les encouragent à rester à l'école. Nous emmenons nos étudiants de 9^e année visiter les écoles secondaires où ils pourraient aller. Ce sont des choses pratiques, comme de leur montrer les mesures de soutien qui sont en place, les présenter aux responsables de la liaison, aux conseillers autochtones, au personnel autochtone, et aux autres membres du personnel qui travaillent dans ces écoles.

Nous établissons aussi ce que nous appelons «des conseils tribaux», mais qui sont en réalité des groupes d'entraide entre pairs. Nous rencontrons chaque semaine les étudiants autochtones à partir de la 10^e année pour développer des choses comme l'esprit de corps et les qualités de chef. Nous le faisons pour qu'ils se sentent bien accueillis et intégrés quand ils arrivent le premier jour de septembre. Quand j'ai commencé en regardant le taux de décrochage en 9^e année et 10^e année, il y avait des élèves qui ne se présentaient à l'école que pendant une heure et se sentaient tellement dépassés qu'ils partaient.

Toutefois, quand on leur présente l'école de manière rassurante en la leur faisant visiter avec du personnel autochtone et des élèves autochtones qui réussissent déjà dans cette école, cela fonctionne très bien. Ce sont des choses très faciles à faire mais qui font toute la différence. Nous avons eu un taux de succès de 100 p. 100 pour notre dernier programme de transition en septembre.

Mme Stang: Je crois que cela fait une grosse différence. Au moment des inscriptions au NAIT, je m'assure que nous avons toujours un stand pour que, quand nos élèves autochtones sont dans la file pour s'inscrire, ils puissent voir un visage qu'ils connaissent et quelqu'un avec qui ils peuvent échanger un regard,

Aboriginal students to feel that there is a connection. We do everything in our power to ensure that they feel this is where they belong by making ourselves very visible.

The Chairman: I want to thank all of you very much. You make me feel that that as Aboriginal people, professional people, you are doing everything in your power to assist our children to attain their goals and to bring out the many talents of our people. Your presentations are very well taken. They are being recorded, and we will make sure that they will be part of the action plan for change for Aboriginal youth.

I would like to ask Shirley McNeill and Theresa Cardinal from the Amiskwaciy Academy to present next.

Welcome to this very important hearing especially focused on our children coming into the cities, and the children who have lived here for many years and have lost their culture and their identities. I want to thank you both for attending these hearings. Everything that you say is being recorded, so that our staff can take into consideration your issues, your success, and your possible solutions in making sure that all governments are aware of what is happening.

Ms. Shirley McNeill, Assistant Vice-Principal, Amiskwaciy Academy: I would like to first say that I talked with Phyllis this morning. She has been on extended medical leave and thought she would be able to come today, but just is not well enough yet. She is with me as I talk, and certainly with me every day as we work together.

I spoke a little last night about Amiskwaciy Academy and its presence within Edmonton Public School District. We offer students the opportunity to choose an education from an Aboriginal perspective. We have non-Aboriginal students making that choice, but for the most part, they are Aboriginal.

It is important that they receive a sound academic education as well as an equally strong cultural component. The very essence of what we do, and I hear Phyllis speak about it often, is that we treat education as ceremony, so when our students enter the door of our school, they are in a place of reverence. It is part and parcel of the way they behave toward the people in the building and toward what they are learning. It is very much a spiritual place.

As a member of the staff for the last two years and surrounded by the culture, I work hardest at trying to learn about the spirit.

Phyllis has helped a great deal with that, because she speaks about the fact that we are all spiritual. I am not sure that I understood that well until I started working at Amiskwaciy, but I do now, and I am always very conscious of that part of the work.

Every minute of every day that I am part of that school, I learn so much about what is important and about the great gift that Aboriginal people can give to society. I was thinking last night, Senator Chalifoux, when you were asking, "What is your dream," "Please ask me," but you did not, so you will hear it today. It is

car c'est très important pour nos élèves autochtones de sentir un contact. Nous faisons tout notre possible pour qu'ils aient l'impression qu'ils sont bien à leur place en nous rendant très visibles.

La présidente: Je vous remercie tous beaucoup. Je constate qu'en tant qu'Autochtones, en tant que professionnels, vous faites tout ce que vous pouvez pour aider nos enfants à atteindre leurs objectifs et pour permettre à leurs multiples talents de s'exprimer. Vos exposés sont très judicieux. Ils sont enregistrés et nous veillerons à ce qu'ils soient intégrés au plan d'action pour la jeunesse autochtone.

Je vais maintenant demander à Shirley McNeill et à Theresa Cardinal, de l'Académie Amiskwaciy, de prendre place.

Bienvenue à cette très importante audience axée spécifiquement sur les enfants qui viennent dans les villes et les enfants qui vivent ici depuis des années et ont perdu leur culture et leur identité. Je vous remercie toutes deux d'être venues à ces audiences. Tous vos propos sont enregistrés pour permettre à notre personnel de tenir compte des questions que vous soulevez, de vos réussites et des solutions que vous nous présentez éventuellement pour que tous les gouvernements soient bien au courant de ce qui se passe.

Mme Shirley McNeill, assistante de la directrice adjointe, Académie Amiskwaciy: Je voudrais tout d'abord dire que j'ai parlé à Phyllis ce matin. Elle est en congé médical de longue durée et elle pensait pouvoir venir aujourd'hui, mais elle n'est pas encore en état de le faire. Elle est avec moi au moment où je vous parle et elle m'accompagne quotidiennement dans notre travail.

J'ai parlé un peu hier soir de l'académie Amiskwaciy et de sa présence dans l'enseignement public d'Edmonton. Nous donnons aux élèves l'occasion de choisir un enseignement dans une perspective autochtone. Certains étudiants non autochtones font ce choix, mais la plupart du temps ce sont des Autochtones.

Il est important qu'ils reçoivent un solide enseignement scolaire renforcé par une composante culturelle également solide. En substance, ce que nous faisons, et j'entends souvent Phyllis en parler, c'est que nous traitons l'éducation comme une cérémonie, de sorte que quand les élèves franchissent la porte de notre école, ils se trouvent dans un lieu vénérable. Ce principe est au coeur de leur comportement à l'égard des autres personnes dans ce lieu et à l'égard de l'enseignement qu'ils reçoivent. C'est vraiment un lieu spirituel.

En tant que membre du personnel depuis deux ans imprégnée de cette culture, je fais les plus grands efforts pour m'initier à l'esprit.

Phyllis m'a beaucoup aidé dans cette entreprise, car elle dit que nous sommes tous des êtres spirituels. Je ne suis pas certaine que cela comprenait bien avant de commencer à travailler à Amiskwaciy, mais maintenant je la comprends et je suis toujours très consciente de cet aspect du travail.

Chaque minute de chaque jour que je passe au sein de cette école, je ne cesse de découvrir l'importance des choses et le cadeau immense que les Autochtones peuvent faire à la société. Hier soir, sénateur Chalifoux, quand vous demandiez «Quel est votre rêve», je pensais intérieurement «Demandez-le moi», mais vous ne l'avez

that the rest of society has the opportunity to experience what I experience on a daily basis, working with Aboriginal people, with young people and their great gift.

I experience it 300-fold because of the number of people in the building, and it is something that will enrich our society as the opportunities ever increase for young people as they move into various careers and neighbourhoods and into the community, working in extracurricular activities. It is something that we are sorely missing as a society. At our school, we are giving students the opportunity to find out who they are as young people, and also as Aboriginal people, and have that become a permanent aspect that they take with them. I think that speaks to why I am there.

As you work in a school, and I have worked in high schools my whole life, you tend to develop a vision of what you want, and certainly your vision is part of the bigger vision. Phyllis and I were talking one day about the visions that we each had.

For example, Angus McBeath, our superintendent, wanted to be sure that as a district, we were doing right by our Aboriginal students, and that was his vision for the school. Phyllis's vision is that the young people who pass through our school will go back to their communities and the communities will be better for having them. Mine is that the young people in our school have the experiences that are part of high school, so that it is an Aboriginal person who is the graduating class president; it is an Aboriginal group of students who are on the basketball team; and it is an Aboriginal who makes the presentation in the classroom; and that by supporting their peers, they are all experiencing what high school is about.

A year and a half ago, in September, John Ralston Saul came to speak to our students, and I remember that one of the things he said was that we must give our students a strong sense of who they are that stays with them when they are ready to leave, so that it cannot be swayed or get lost and not be there for them to carry into their future, into their post-secondary education and into the career they choose.

I hope that you are getting a sense of what it is like for me to be there — and it is a great honour. I was thinking, as Mr. McGuinness spoke about applying to become an Aboriginal, about a comment from years ago that I always liked: You are either Irish or you want to be. For me now, you are either Aboriginal or you want to be. It has been such a rich experience for me, and in turn, I think, for our students, to have Phyllis Cardinal, Theresa Cardinal and I working so closely together, because it is a reflection of how things should be, in that representatives of cultures can work together closely and all can bring their contributions.

As Phyllis and I have said often, we are one soul in two bodies. It is an interesting experience for us to work together because of where we have come from. However, we are so attuned now to

pas fait et je vais donc vous le dire aujourd'hui. C'est que le reste de la société ait l'occasion de ressentir ce que je ressens quotidiennement, en travaillant avec des Autochtones, avec des jeunes et le grand don qu'ils possèdent.

C'est un sentiment que j'éprouve 300 fois étant donné le nombre de personnes qu'il y a dans cet édifice, et c'est quelque chose qui va enrichir notre société au fur et à mesure que nos jeunes vont progresser vers diverses carrières et dans divers secteurs de la communauté, et entreprendre des activités parascolaires. C'est quelque chose qui manque tragiquement à notre société. Dans notre école, nous donnons aux élèves l'occasion de découvrir qui ils sont en tant que jeunes gens, en tant qu'Autochtones, et nous faisons de cette découverte quelque chose de permanent qu'ils vont garder en eux. Je pense que cela vous explique pourquoi je suis ici.

Quand on travaille dans une école, et j'ai travaillé dans des écoles secondaires toute ma vie, on acquiert progressivement une vision de ce que l'on veut réaliser, et cette vision fait partie de la grande vision. Phyllis et moi parlions un jour des visions que nous avions toutes les deux.

Par exemple, Angus McBeath, notre directeur, voulait s'assurer que nos élèves autochtones étaient bien traités dans notre arrondissement, et c'était sa vision pour l'école. La vision de Phyllis, c'est que les jeunes qui passent dans notre école vont revenir dans leur communauté et les enrichir. La mienne, c'est que les jeunes de notre école reçoivent les expériences de l'école secondaire et que ce soit un Autochtone qui soit président de sa promotion; qui est un groupe d'Autochtones dans l'équipe de basket-ball; et que ce soit un Autochtone qui fasse l'exposé dans la classe; et que grâce à l'appui de leurs pairs, ils fassent tous l'expérience du secondaire.

Il y a un an et demi, en septembre, John Ralston Saul est venu s'adresser à nos étudiants, et je me souviens qu'il a notamment dit que nous devons donner à nos élèves un sens profond de leur identité qui reste ancrée en eux lorsqu'ils s'apprentent à partir, et qu'ils ne perdront pas à l'avenir qui les animera durant toute leur éducation postsecondaire et la carrière qu'ils choisiront.

J'espère que vous comprenez ce que cela représente pour moi d'être ici — et c'est un grand honneur. En entendant M. McGuinness parler de présenter une demande pour devenir Autochtone, je repensais à une remarque que j'ai entendue il y a des années et que j'ai toujours adorée: Ou on est Irlandais, ou on veut l'être. Pour moi, ou on est Autochtone ou on veut l'être. Cela a été une expérience tellement enrichissante pour moi, et aussi, je pense, pour nos étudiants, d'avoir cette collaboration étroite de Phyllis Cardinal, Theresa Cardinal et moi-même, car cela montre comment des représentants de culture peuvent s'unir étroitement pour apporter une contribution.

Comme Phyllis et moi-même le disons souvent, nous sommes une seule âme dans deux corps. Compte tenu de notre provenance respective, cette expérience du travail ensemble est très

what we are doing, what is important and, I think, where we want to go for our young people. Thank you.

Ms. Theresa Cardinal, Administrator, Amiskwaciy Academy: There are two things that I want to tell you about that are key components of Amiskwaciy. Number one is that spirituality is a strong component of our school program. As you walk into our school every morning, you will see that there is a smudge at the door. Students can participate in the smudge if they want, but they are not forced to. That greets them as they come in.

The other part is our group of singers. A young man who was with us for four or five months taught our students, and they — fast learners, of course — love singing, so every morning we have a song before we start classes. This morning, for example, two students who are fairly new in the circle took it on. Some forgot some of the Cree words, but they still gave it their best shot, and that is all that we ask of them.

The other part of spirituality is that we have a sweat lodge. We were fortunate enough to be able to build one — the students helped — behind the Poundmaker-Nechi Centre in St. Albert. We are also lucky to have a sweat lodge within our school. If you decide to visit, you will see a sign saying “sweat lodge,” and it is very nice. It is a sauna, but it was built in the form of a sweat lodge. That is also becoming a spiritual learning and teaching centre, not just for our students, but also for parents and any other interested community members who would like to learn about the protocols, to learn more about the teachings of our people.

That is, I believe, one of the keys and that is what brings me joy — to allow the students to reclaim their spirit, because that is what we as a people are doing at this time, reclaiming many things that we have lost in the past 100 years. We are trying to reclaim that for our students in some form or fashion, and they are also doing that for themselves.

Dr. Cardinal has spoken many times about the other important part of our school life: no blame. That means that as soon as a student walks through the door and begins to tell me, or a teacher, that, “My parents were drinking; my parents were at bingo,” that is another reality. Maybe they do not even have somewhere that they can call home. As soon as you come through that door, you are ours. If you are hungry, we will feed you. If you have a concern or a problem, we will help you. We have AADAC and Nechi services here. We will help you as much as we can. Your only responsibility, as soon as you walk through the door, is to sit at the desk and learn. That is all we ask of you.

They really seem to buy into that. Sometimes teachers will bring students to me to talk to because they are behaving in a negative way. That is what we do, and we hear many stories, but in the final analysis, you cannot use that as an excuse to prevent you from getting the education that Amiskwaciy Academy can provide. All we ask is that you assume that responsibility of being a student within our school. I have alluded to some of the issues that our students face, and of course, one is finances. Most bands in the province, and across Canada probably, do not have the

intéressante. Mais nous sommes maintenant pleinement imprégnées de ce que nous faisons, de ce qui est important et de ce que nous voulons faire pour nos jeunes. Merci.

Mme Theresa Cardinal, administratrice, Services aux étudiants, Académie Amiskwaciy: J’aimerais vous parler de deux composantes clés d’Amiskwaciy. Tout d’abord, la spiritualité est une composante essentielle de notre programme scolaire. Quand on arrive à l’école le matin, il y a une cérémonie de purification à l’entrée. Les étudiants peuvent y participer, mais ils ne sont pas obligés. C’est comme cela qu’ils sont accueillis.

Il y a par ailleurs notre groupe de chanteurs. Un jeune homme qui a été chez nous pendant quatre ou cinq mois a appris à chanter à nos élèves, qui apprennent vite, évidemment, et qui adorent chanter, donc tous les matins nous chantons avant de commencer les classes. Ce matin, par exemple, deux étudiants relativement nouveaux se sont intégrés au cercle. Il y en a qui oublient les paroles en cri, mais ils font quand même de leur mieux, et c’est tout ce que nous leur demandons.

L’autre aspect de l’élément spirituel, c’est la suerie. Nous avons eu la chance de pouvoir en construire une, avec l’aide des élèves, derrière le Centre Poundmaker-Nechi à Saint-Albert. Nous avons aussi la chance d’avoir une suerie dans notre école. Si vous venez la visiter, vous verrez un panneau indiquant «Sweat Lodge». C’est très bien, c’est un sauna mais il a été transformé en suerie. C’est aussi en train de devenir un centre d’apprentissage et d’enseignement spirituel non seulement pour nos étudiants, mais aussi pour les parents et les autres membres de la communauté que cela intéresse d’apprendre les protocoles et d’en savoir plus sur les enseignements de notre peuple.

C’est à mon avis quelque chose d’essentiel et qui me réjouit beaucoup — nous permettons aux étudiants de retrouver leur esprit, car c’est ce que nous faisons maintenant, nous retrouvons bien des choses que nous avons perdues dans les 100 dernières années. Nous essayons de ramener cela à nos étudiants, sous une forme ou une autre, et ils le font aussi pour eux-mêmes.

Le Dr Cardinal a parlé bien des fois de l’autre aspect de notre vie scolaire: pas d’accusations. Cela veut dire que dès qu’un élève passe la porte et me dit ou dit à un enseignant que ses parents ont bu ou sont allés au bingo, c’est une autre réalité. Dans certains cas, ils n’ont même pas de foyer. Mais dès que vous franchissez cette porte, vous faites partie de nous. Si vous avez faim, nous vous nourrissons. Si vous avez un problème, nous vous aidons. Nous avons des services à AADAC et Nechi. Nous vous apportons toute l’aide possible. Notre seule responsabilité dès que vous entrez ici est de vous asseoir à un pupitre et d’étudier. C’est tout ce que nous demandons.

Les élèves ont vraiment l’air d’accrocher. Parfois, des enseignants m’amènent des étudiants pour que je discute avec eux parce qu’ils ont une attitude négative. C’est ce que nous faisons et nous entendons toutes sortes d’histoires, mais en fin de compte, ils ne peuvent pas s’en servir comme excuse pour ne pas recevoir l’éducation que l’académie Amiskwaciy peut leur offrir. Tout ce que nous demandons aux élèves, c’est d’assurer leur responsabilité d’élèves de notre école. J’ai parlé des problèmes que connaissent ces étudiants, et il y a naturellement le problème

financial resources to help their students buy bus passes or pay student fees, and some of them do not have places to live. They just go from friend to friend, home to home, wherever they can. Those are some of the real issues that face our students at Amiskwacy Academy, and probably most Aboriginal students in the city of Edmonton.

Because I am an educator from a First Nation community, from Saddle Lake, I see the differences in the systems of education in the First Nation community and the community here in Edmonton. One of the most important things I have noticed is that there are no politics involved in the school in which I work today, and that is one of the major reasons that I love my job. I still love going to that school every day, and I still advocate for my students who enter that door every day. I see that difference as being very important, because we have a principal, Dr. Cardinal, who is Aboriginal and knows what needs to happen to make the school successful. On that note, I will open it for questions.

Senator Sibbeston: Ms. Cardinal, when you say, and tell the students, that their only responsibility is to learn, I believe you, and I appreciate that it is part of an approach that says, "You are here to learn primarily." You are not saying, though, to the child, "Disregard all of your problems, we will help you." It is like Bush saying after 9/11, "Get on with your life." It is not that easy. A certain amount of mourning and healing has to go on.

I believe that in one respect, it is a positive attitude, saying, "It is a beautiful set-up. It is wonderful. Everything is here for you. It is in your favour, and all you have to do is just be here and learn, and do not worry about anything else." However, the reality is that in some cases, there are all sorts of problems that a person goes through. Are saying, "At least while you are here, have a good time"?

Ms. Cardinal: Yes, exactly. It is all about relationship building, and you see that in our classrooms. It is not just administration or the front-office staff. It is teachers building that relationship, and more often than not, they are the ones at the grassroots level, helping in the process of making that day as joyful as possible for the student.

Senator Sibbeston: You say that you see differences in education systems and that you appreciate that there is no politics in your school. Do you see situations in other schools, in the remoter areas or on reserves, where the school system is run by Aboriginal people, that are not as good as what you have here at your school? I get the impression that it is a fairly ideal situation, where you have a lot of commitment and good, high-quality staff, and you are providing an excellent opportunity for kids to learn. However, as we know, things are not always that way. Do you want to comment on that and what makes the difference?

financier. La plupart des bandes de la province et probablement de l'ensemble du Canada n'ont pas les ressources financières nécessaires pour payer les laissez-passer d'autobus et les frais de scolarité des étudiants, et certains d'entre eux n'ont même pas d'endroit pour vivre. Ils dérivent d'un ami à l'autre, d'un domicile à l'autre. Ce sont des problèmes très réels auxquels sont confrontés les étudiants de l'académie Amiskwacy, et probablement aussi la majorité des étudiants autochtones d'Edmonton.

Comme je suis éducatrice d'une communauté de Première nation, de Saddle Lake, je connais bien les différences entre le système scolaire de la communauté des Premières nations et celui de la communauté d'Edmonton. L'une des choses les plus importantes que j'ai remarquées, c'est qu'il n'y a pas de politique dans l'école où je travaille actuellement, et c'est une des principales raisons pour lesquelles j'adore ce travail. J'adore aller à cette école tous les jours et je persiste à prendre la défense de mes étudiants qui franchissent cette porte chaque jour. Cette différence est très importante, car nous avons une directrice, Mme Cardinal, qui est autochtone et sait ce qu'il faut faire pour assurer la réussite de l'école. Et maintenant, je suis prête à répondre à vos questions.

Le sénateur Sibbeston: Madame Cardinal, quand vous dites aux étudiants que leur seule responsabilité est d'étudier, je vous crois et je comprends que cela fait partie d'une démarche consistant à dire: «Vous êtes là essentiellement pour apprendre». Mais vous ne dites pas à l'enfant: «Oublie tous tes problèmes, nous allons t'aider». C'est comme Bush disant après le 11 septembre: «La vie continue». Ce n'est pas si facile. Il y a un travail de deuil et de guérison à accomplir.

Je pense que d'un côté, c'est tout à fait positif de dire «Vous avec un cadre splendide, c'est merveilleux. Tout est là pour vous. Tout est en votre faveur, et tout ce que vous avez à faire, c'est étudier sans vous soucier de tout le reste». Mais dans la réalité, ces élèves continuent quand même à avoir toutes sortes de problèmes. Est-ce que ce que vous leur dites, c'est: «Au moins, tant que vous êtes ici, profitez de la vie»?

Mme Cardinal: Exactement. Il s'agit fondamentalement de construire des liens, et on le voit dans nos classes. Il ne s'agit pas simplement d'administration ou du personnel du bureau. Ce sont les enseignants qui construisent cette relation et bien souvent, ce sont eux qui contribuent à la base à faire en sorte que l'étudiant s'épanouisse le plus possible au cours de la journée.

Le sénateur Sibbeston: Vous dites que les deux systèmes scolaires sont différents et que vous vous félicitez de ne pas avoir de politique dans votre école. Pensez-vous que dans les autres écoles dirigées par des Autochtones dans des régions reculées ou dans des réserves, la situation n'est pas aussi bonne que chez vous? J'ai l'impression que vous avez un contexte assez idéal, parce que vous avez un engagement profond et un excellent personnel de qualité et que vous faites tout pour faciliter l'apprentissage des enfants. Mais nous savons bien que ce n'est pas toujours comme cela. Pourriez-vous nous parler de cela et de cette différence?

Ms. Cardinal: I see so much potential for these First Nation community or any other community schools to bring in programs, to always keep in mind that the student is the reason that we are there. The First Nation community schools are, technically, private schools, because they are under federal jurisdiction, but there is so much they could do to change the education system. My view is that it could possibly start there. However, they are small communities in which politics play a big part, and the politics involves a leadership of families that would like to see things happen a certain way, and so they will do what they think is good for the community. That is not bad, but it is not always to the benefit of the community as a whole.

Senator Pearson: Both presentations are fascinating, because you are both showing, I think, a best-practices model. I found your comment about education being a ceremony very exciting. It is certainly not something I see necessarily in the schools that some of my grandchildren attend. However, it is something I have seen in other countries, and I think it is an element that we should reinforce.

We are learning from you on this trip. If you have learned from your experience, we are learning from you, and thank you for sharing it.

It seems to me that you are describing spirituality as a form of values rather than ideology; is that correct?

Ms Cardinal: Yes. You are right on that.

Senator Pearson: That is why it is easier to combine it with a Catholic system or another system. When it is combined you reinforce that aspect of human beings without imposing your own beliefs on them.

I see emerging a sense of identity that is more tied to that ceremonial or spiritual system than the identity coming from the reserve or the band. Could you comment please?

That is a sociological question, but I feel it is very important to ask. I think it is a very important component of what you are doing.

Ms McNeill: If I understand you correctly, you are saying that when we enter the door, we are one, whether we are coming from this reserve or that reserve. That is very much the way it is; it is a non-issue for our students.

Senator Pearson: I think it is something that we could learn from, and the kinds of schools that welcome children in that way really do have more success. That attitude speaks to the whole atmosphere of the school, and I have always felt that a good atmosphere makes learning successful. No matter how good individual teachers are you will have difficulty retaining students and reaching them if you cannot create that atmosphere.

Ms McNeill: We have visitors in the school all the time. Our last visitors were from England and New Zealand, and they commented on the atmosphere and the feeling that is in the school.

Mme Cardinal: Je crois que les programmes des écoles des Premières nations ou de toutes les autres écoles communautaires devraient toujours être l'occasion de nous souvenir que c'est pour les étudiants que nous sommes ici. Les écoles communautaires des Premières nations sont techniquement des écoles privées puisqu'elles relèvent de la compétence fédérale, mais elles peuvent énormément contribuer à changer le système scolaire. Je pense qu'on pourrait partir d'ici. Toutefois, il y a de petites communautés où la politique joue un grand rôle, et où il y a des familles de dirigeants qui souhaitent orienter les choses d'une certaine façon en faisant ce qui leur semble bon pour la communauté. Ce n'est pas forcément mauvais, mais ce n'est pas toujours à l'avantage de l'ensemble de la communauté.

Le sénateur Pearson: Les deux exposés sont fascinants, car vous nous présentez toutes deux un modèle de pratiques exemplaires. J'ai été fascinée de vous entendre dire que l'éducation était une cérémonie. Ce n'est pas forcément le genre de situation à laquelle on assiste dans les écoles où vont mes petits-enfants. Toutefois, j'ai vu cela dans d'autres pays, et je crois que c'est un élément qu'il faudrait renforcer.

Vous apportez un enseignement à l'occasion de ce voyage. Votre expérience vous a enseigné quelque chose et vous nous enseignez quelque chose, et nous vous en sommes reconnaissants.

J'ai l'impression que vous décrivez la spiritualité comme un ensemble de valeurs plutôt qu'une idéologie, n'est-ce pas?

Mme Cardinal: Vous avez raison.

Le sénateur Pearson: C'est pour cela qu'il est plus facile de combiner votre système avec un système catholique ou un autre. Vous renforcez cet aspect des êtres humains sans leur imposer vos propres croyances.

J'ai l'impression de voir émerger un sens de l'identité plus lié à ce dispositif cérémonial ou spirituel qu'à l'identité provenant de la réserve ou de la bande. Pourriez-vous me dire quelques mots à ce sujet?

C'est une question sociologique, mais qui me semble très importante. Je crois que c'est un aspect très important de votre action.

Mme McNeill: Si je vous comprends bien, vous dites que quand nous franchissons la porte, nous sommes tous un, que nous venons de telle ou telle réserve. C'est vraiment ce qui se passe; le problème ne se pose pas pour nos étudiants.

Le sénateur Pearson: Je pense que c'est un enseignement dont nous pourrions tirer profit, car les écoles qui accueillent les enfants de cette façon réussissent mieux. Cette attitude est révélatrice de l'ambiance générale de l'école et j'ai toujours été convaincue qu'une bonne ambiance était la clé du succès de l'éducation. On a beau avoir les meilleurs enseignants, on a toujours du mal à garder les étudiants et à établir le contact avec eux si ce climat n'existe pas.

Mme McNeill: Nous accueillons constamment des visiteurs dans l'école. Les derniers venaient d'Angleterre et de la Nouvelle-Zélande et ils ont souligné l'ambiance de cette école.

Senator Pearson: My second question really relates to the flexibility of the Alberta system. Is the system flexible enough? I mean, you have standards to keep, but is it flexible enough for you to organize in ways that are more child-centred?

I have observed that different provinces make it quite difficult for this kind of atmosphere to be created. Some provinces have these credits and so on, and the kids do not get a sense of identity as they used to when I was a child, because they move from class to class, and they do not spend their time with the same kids all the time.

Ms McNeil: We offer the curriculum that will get our students to the post-secondary school of their of choice. The academic courses are as they would be at any high school, and the options that we choose are the ones that reflect the nature of our students. The language that we offer is Cree. The student may choose to study Aboriginal studies. We are looking at offering a course called "culture through the arts," so the students will be given the opportunity to learn various art mediums and learn their culture and history. We offer CTS programming that is reflective of the students' interests. We offer cosmetology, construction, computers, foods, and fashion courses that are offered at other high schools. We are within the Alberta curriculum to do what we see works best for our students.

Senator Pearson: Are your superintendents supportive of this school?

Ms McNeill: Yes.

Senator Pearson: It is important to spend time building trusting relationships. Many children have not learned to trust at home and it is indeed a valuable lesson to be learned.

Congratulations, and good continuation. I hope nobody ever cuts you off.

Senator Carney: I share Senator Pearson's comments about the role that the academics can play. However, I do not know what "Amiskwacyi" means. I am the out-of-towner. What does it mean, and how did the school begin?

Ms Cardinal: When Dr. Cardinal was hired to plan this school, her first task was to gather a group of elders who would help her in her work. They would be the foundation upon which the school's mission and values would be built. When the time came to choose the name of the school she left the decision to the elders.

Amiskwacyi Waskican, beaver hills house was the original name of the area where our people came to trade and so survive. The elders felt that because education is a form of survival the name Amiskwacyi Waskican would be appropriate for the school. Amiskwacyi means beaver hills and so it is called Beaver Hills Academy. That is a literal translation, but there is meaning behind the name, and it is historically connected to all Aboriginal peoples, because there were all different tribes that came to this area for trade and survival.

Le sénateur Pearson: Ma deuxième question porte sur la souplesse du régime en Alberta. Est-il suffisamment souple? Vous avez des normes à respecter, alors est-ce que vous avez la souplesse voulue pour vous organiser de façon à donner une place plus centrale à l'enfant?

Je sais que dans d'autres provinces, il est très difficile de créer ce climat. Certaines ont des crédits, et cetera, et les enfants n'ont pas le même sens de l'identité que quand j'étais enfant, parce qu'ils passent d'une place à l'autre et ne restent pas tout le temps avec les mêmes camarades.

Mme McNeil: Nous proposons le programme qui permettra à nos élèves d'accéder à l'école postsecondaire de leur choix. Nous avons les mêmes cours que n'importe quelle école secondaire, et les options correspondent à la nature de nos étudiants. Nous proposons la langue crie. L'étudiant peut choisir les études autochtones. Nous envisageons de proposer un cours intitulé «La culture par les arts» qui donnera aux étudiants l'occasion d'apprendre divers médias artistiques et de découvrir leur culture et leur histoire. Nous offrons des cours CTS correspondant aux intérêts des élèves. Nous avons des cours d'esthétique, de construction, d'informatique, d'alimentation et de mode qu'on propose dans les autres écoles secondaires. Nous choisissons ce qu'il y a de mieux dans le programme de l'Alberta pour nos étudiants.

Le sénateur Pearson: Vos directeurs appuient-ils cette école?

Mme McNeill: Oui.

Le sénateur Pearson: Il est important de prendre le temps d'établir des relations de confiance. Beaucoup d'enfants n'apprennent pas la confiance chez eux et c'est une leçon très importante.

Félicitations, et bonne continuation. J'espère que personne ne vous interrompra jamais.

Le sénateur Carney: Je partage les commentaires du sénateur Pearson sur le rôle que peuvent jouer les écoles secondaires privées, mais je ne sais pas ce que signifie «Amiskwacyi». Je suis l'étrangère. Qu'est-ce que cela veut dire et comment cette école a-t-elle débuté?

Mme Cardinal: Quand on a demandé à Mme Cardinal de planifier cette école, sa première tâche a consisté à réunir un groupe d'Aînés pour l'aider. C'était eux qui devaient établir les fondements et les valeurs sur lesquels s'appuierait cette école. Lorsque le temps est venu de choisir le nom de l'école, elle a laissé cette décision aux Aînés.

Amiskwacyi Waskican, la maison des collines du castor, était le nom de la région où les gens de notre peuple commerçaient pour survivre. Les Aînés ont pensé que, comme l'éducation est une forme de survie, le nom Amiskwacyi Waskican serait approprié pour l'école. Amiskwacyi signifie colline des castors, d'où le nom Beaver Hills Academy. Je vous donne une traduction littérale, mais il y a un sens derrière ce nom, et un lien historique avec tous les peuples autochtones, car ce sont toutes sortes de tribus différentes qui venaient ici pour commercer et assurer leur survie.

Senator Carney: To take it from a conception point like to that and to deliver the kind of programs you are obviously doing would take exceptional teachers. When did this all start, and where did you get your teachers?

Ms McNeill: This is our third year.

Senator Carney: So you are relatively new?

Ms McNeill: Yes, we are very new.

We spent eight or nine months planning the school. It was like a baby that was nurtured through the process. We opened the doors in September 2000. The teachers were recruited in the normal way, but Dr. Cardinal insisted that we hire only the best teachers, whether they were Aboriginal or not.

Senator Carney: It seems to me that what you describe is a role model for all kinds of schools in Canada. That school is a ceremony and there is reverence connected with teaching. There is a relationship between teachers and students. I wish my kids could go to a school like that. They are mostly Irish.

Based on this experience of the three years, what are the best practices that you can identify for all schools? This academy obviously has things to teach the broader Canadian society. Would you like to identify some of those best practices for us?

Ms Cardinal: Well, one of them relates to what you just talked about, teachers and relationship building. Dr. Cardinal, decided that it would be very effective if we took all the teachers, all the staff, custodians included, to a retreat in a place called Taratema, where there is no TV and only one pay phone. So a lot of that work, that building collaboratively happens in August every year for us, and that is one of the most important things that happens, because we build the team there, and it is not just paperwork sitting at the desk. We sit together in a sweat lodge, and that is also part of the teamwork, part of the whole process of everybody buying into making sure that student gets a holistic education.

Senator Carney: How many teachers and how many students do you have? How many people can you get into this sweat lodge? I am trained in economics. I want the optimum number.

Ms Cardinal: I have seen sweat lodges that can handle from a dozen to about 30 people.

Senator Carney: How many staff do you have at the academy?

Ms Cardinal: The sweat lodge in the academy?

Senator Carney: How many do you have at the school?

Ms McNeill: We have 30 staff, including the support custodians.

Senator Carney: How many students do you have?

Ms McNeill: We started the year with 360 students.

Senator Carney: That is very good.

Le sénateur Carney: Offrir le genre de programmes que vous offrez en partant d'une telle base implique des enseignants exceptionnels. Quand avez-vous commencé tout cela, et où avez-vous trouvé les enseignants?

Mme McNeill: Nous en sommes à notre troisième année.

Le sénateur Carney: Donc c'est relativement nouveau?

Mme McNeill: Oui, c'est une entreprise récente.

Nous avons passé huit ou neuf mois à planifier l'école. C'est un peu comme la gestation d'un bébé. Nous avons ouvert nos portes en septembre 2000. Les enseignants ont été recrutés normalement, mais Mme Cardinal a exigé qu'on recrute les meilleurs enseignants, autochtones ou non.

Le sénateur Carney: J'ai l'impression que vous nous décrivez un modèle pour toutes sortes d'écoles au Canada. L'école est un lieu de cérémonie et l'enseignement est associé à la notion de respect. Il y a un lien entre les enseignants et les élèves. J'aimerais bien que mes enfants aillent dans une école comme celle-là. Ils sont surtout Irlandais.

D'après cette expérience depuis trois ans, quelles sont les pratiques exemplaires que vous proposeriez pour toutes les écoles? Votre école a manifestement des choses à enseigner à l'ensemble de la société canadienne. Pourriez-vous nous mentionner quelques-unes de ces pratiques exemplaires?

Mme Cardinal: Il y en a une que vous venez de mentionner, l'établissement de liens avec les enseignants. Mme Cardinal a estimé que ce serait très utile d'emmener tous les enseignants, tout le personnel, y compris les gardiens, faire une retraite dans un endroit appelé Taratema, où il n'y a pas de télévision et seulement un téléphone payant. Nous faisons donc ce travail de construction en collaboration en août chaque année, et c'est une des choses les plus importantes car c'est là que nous cimentons notre équipe, et pas simplement en faisant du travail de bureau. Nous nous réunissons dans une suerie, et cela aussi fait partie du travail d'équipe, du processus de mobilisation de tout le monde pour offrir une éducation holistique aux étudiants.

Le sénateur Carney: Combien d'enseignants et d'étudiants avez-vous? Combien de personnes peuvent entrer dans cette suerie? J'ai une formation d'économiste. Je veux avoir les meilleurs chiffres.

Mme Cardinal: J'ai vu des sueries qui pouvaient accueillir d'une douzaine à une trentaine de personnes.

Le sénateur Carney: Vous avez un personnel de combien de personnes?

Mme Cardinal: À la suerie?

Le sénateur Carney: Combien de personnes avez-vous à l'école?

Mme McNeill: Nous avons 30 employés, y compris les gardiens.

Le sénateur Carney: Et vous avez combien d'étudiants?

Mme McNeill: Nous avons commencé l'année avec 360 élèves.

Le sénateur Carney: C'est excellent.

Ms McNeill: I would like to add to what Theresa was said about how we are and how we shape ourselves.

We are in year three, and we are very much doing year three work. In the first year you really just do things to get yourself up and running and get some of the systems in place that are going to get you through as a school. We moved in January of the second year, so we had a little bit of year one again as far as moving into our space that we are going to be in forever.

This year we are doing a lot of work on an instructional focus, which is done throughout the district; each school chooses where they want to put their energies. We made reading our major focus. Throughout this year we have concentrated ourselves in addressing this issue, and we are seeing an improvement. Our October and February testing has shown that our efforts are making a difference.

We realize that if students are coming into high school with reading levels below grade 9, they will be unlikely to get through high school. We look at the whole child and realize that education is only one aspect of that child.

One of the questions I asked last night was what role does education have in each of the young people's lives? I can see from the answer that it is either part of the problem or part of the solution.

It is very important for me, as an educator, that the education that I am a part of is part of that solution. Our staff is young and many are first-year teachers. We also have second-career teachers, but they are new to teaching. We are working hard to get a better sense of the composite picture of education. We have come to realize that the composite picture is threefold.

We realize that we have to address the healing aspect of our children. We have to address "programming." We have to meet the needs of our kids. Are we attuned to how our young people learn? We are working in that area.

Then we are taking a look at a whole third area that has to do with structure. Are we set up to best meet the needs of the student?

So getting back to your original question: What are we doing? I think that we are very much aware that each year you is a different year that makes different demands on you and you address the demands differently. So you do not do year one stuff in year three. This is year three for us. I would say that that we are where we should be in year three and probably a little beyond.

Senator Carney: I have identified your best practices as being: a sense of belonging, trust, a safe place, respect for learning, holistic approach, structure, flexibility, and pride through relationship building.

Ms McNeill: Yes.

Mme McNeill: J'aimerais ajouter quelques mots à ce que Theresa a dit à propos de la façon dont nous nous organisons.

Nous en sommes à la troisième année et nous sommes plongés dans le travail de la troisième année. La première année, on essaie simplement de démarrer les choses et de mettre en place les systèmes qui vont permettre à l'école de fonctionner. Nous avons déménagé en janvier la deuxième année, donc nous avons un peu repris la première année lorsque nous nous sommes installés dans nos locaux définitifs.

Cette année, nous nous concentrons beaucoup sur le programme pédagogique, comme dans tout l'arrondissement; chaque école choisit le domaine sur lequel elle veut concentrer son énergie. Nous avons choisi la lecture. Toute l'année, nous nous sommes concentrés sur ce sujet et nous constatons un progrès. Les tests d'octobre et de février montrent que nos efforts portent fruit.

Nous savons bien que si les élèves arrivent au secondaire avec un niveau de lecture inférieur à celui d'une 9^e année, ils ont peu de chance de terminer leur secondaire. Nous considérons donc l'enfant comme une entité globale en sachant bien que l'éducation n'est qu'un aspect de sa vie.

L'une des questions que j'ai posées hier soir a été de savoir quel était le rôle de l'éducation dans la vie des jeunes. D'après la réponse, je constate qu'elle fait soit partie du problème, soit partie de la solution.

Pour moi en tant qu'éducatrice, il est essentiel que l'éducation fasse partie de la solution. Nous avons du personnel jeune et plusieurs enseignants débutants. Nous avons des enseignants qui ont entamé une deuxième carrière avec l'enseignement. Nous faisons de gros efforts pour bien saisir l'aspect composite de l'éducation. Nous nous sommes rendu compte que cette image composite comportait trois aspects.

Nous devons nous préoccuper de la guérison des enfants. Nous devons nous occuper du «programme». Nous devons répondre aux besoins des enfants. Sommes-nous en prise sur le mode d'apprentissage de nos jeunes? Nous travaillons là-dessus.

Ensuite, nous examinons un troisième domaine qui concerne la structure. Sommes-nous organisés de façon à répondre au mieux aux besoins des élèves?

J'en reviens donc à votre question initiale: Que faisons-nous? Nous savons très bien que chaque année est différente et comporte des exigences différentes auxquelles il faut répondre de manière différente. On ne fait pas en troisième année ce qu'on faisait en première année. Nous en sommes à la troisième année. Nous en sommes au stade de la troisième année et probablement même un peu plus loin.

Le sénateur Carney: Vos pratiques exemplaires telles que je les ai comprises sont le sens de l'appartenance, la confiance, la sécurité de l'environnement, le respect de l'enseignement, la démarche holistique, la structure, la souplesse et la fierté par l'établissement de liens.

Mme McNeill: Oui.

Senator Carney: Is there anything to add to that list? When will you graduate your first students?

Ms McNeill: I would add to the list the high standard that we hold our students to. Dr. Cardinal often speaks to the students, and she has very few messages; I think that is a model that I could and would use.

We strive for 80 per cent, and nothing less is acceptable. We teach our young men and women to be proud of their race.

Senator Carney: Is 80 per cent first of the class?

Ms McNeill: Yes, but that is what we strive for. We have that expectation of accountability of our staff. We expect our staff the put things in place so that all the students can reach that grade.

In our first year of operation we had children that had come into our school in the higher grades. As a result, we had graduates in our first year. This year will be the first year of graduation for children that began their studies with us.

Senator Carney: I am very impressed with this model, and I wish you good luck.

Senator Pearson: I have one quick concerning “bullying.” I expect that you have managed to deal with that problem, but when encounter it what do you do about it? I imagine that you do not practice zero tolerance.

Please comment.

Ms McNeill: We do not encounter many behavioural issues. Occasionally we do, but I believe that our model is very successful. When we encounter a problem we address it immediately. We follow the model that Edmonton Public Schools has set up to deal with the issue of bullying. If the situation requires a suspension we speak to the student when he or she returns. That meeting includes the student, a counsellor, an administrator and an elder. We punished the child with a suspension but after that we assure them that we will make the future better. We ask the student how we can help the situation. We try to get to the bottom of the problem.

We have very few second offences, and there is very little concern about classroom management, misbehaviours in class, or misbehaviour in the hallways. I think it comes back to that whole idea about ceremony and the respect that we have for each other and what is happening in the school.

Senator Pearson: I think “respect” is one of the key words. It is mutual.

Senator Sibbeston: Is this model going to be incorporated into the Edmonton school system? What was the motivation for this Aboriginal school?

The Chairman: Maybe I can answer that, because I was involved right at the very beginning. I was involved with Dr. Cardinal’s vision and her dream.

It started not three years ago, but about six years ago. When she started, she had so many doors slammed in her face that I do not know how she ever continued.

Le sénateur Carney: Y a-t-il autres choses à ajouter à cette liste? Quand vos premiers étudiants vont-ils obtenir leur diplôme?

Mme McNeill: J’ajouterais à cette liste la norme élevée que nous proposons à nos étudiants. Mme Cardinal leur parle souvent et elle a très peu de messages; je crois que c’est un modèle que je suis prête à suivre.

Nous tenons à atteindre 80 p. 100. Nous enseignons à nos jeunes à être fiers de leur race.

Le sénateur Carney: Quatre-vingt pour cent, c’est pour le premier de la classe?

Mme McNeill: Oui, mais c’est ce que nous visons. Nous nous attendons à ce que le personnel nous rende des comptes. Nous voulons qu’il fasse en sorte que tous les étudiants puissent atteindre ce niveau.

La première année, nous avons accueilli des élèves de niveau supérieur et nous avons donc eu des diplômés la première année. Cette année sera l’année du diplôme pour les élèves qui ont commencé avec nous.

Le sénateur Carney: Je suis très impressionnée par ce modèle et je vous souhaite bonne chance.

Le sénateur Pearson: J’ai une petite question sur la violence à l’école. J’imagine que vous avez réglé le problème, mais quand vous le rencontrez, que faites-vous? J’imagine que vous ne pratiquez pas la tolérance zéro.

Expliquez-moi.

Mme McNeill: Nous rencontrons peu de problèmes de comportement. Cela arrive quelques fois, mais je crois que notre modèle fonctionne très bien. Dès qu’il y a un problème, nous nous en occupons. Nous suivons le modèle élaboré par l’école publique d’Edmonton en cas de brutalité. S’il faut suspendre un élève, nous avons une conversation avec lui à son retour. Il y a l’élève, un conseiller, un administrateur et un Aîné. Nous lui disons que nous l’avons avec la suspension mais que nous voulons que les choses aillent mieux à l’avenir. Nous lui demandons comment nous pouvons l’aider. Nous essayons d’aller au fond du problème.

Il y a très peu de récidive, et nous avons très peu de problèmes de gestion des classes, de mauvais comportements en classe ou dans les couloirs. Je crois que tout cela est lié à cette notion de cérémonie et de respect que nous avons les uns pour les autres dans l’école.

Le sénateur Pearson: Je crois que le «respect» est un des mots clés. Il est mutuel.

Le sénateur Sibbeston: Ce modèle va-t-il être intégré au système scolaire d’Edmonton? Qu’est-ce qui a motivé cette école autochtone?

La présidente: Peut-être pourrais-je répondre à cette question car je m’en suis occupée du début. J’ai participé à la vision et au rêve de Mme Cardinal.

Tout cela remonte à six ans environ, et pas seulement trois ans. Quand elle a commencé, on lui a fermé tellement de portes au nez que je ne comprends pas comment elle a pu continuer.

When she came to Ottawa and she met with me, we tried to open doors, and nobody would listen to us. Nobody saw the vision, and yet she never gave up.

The school they had was just not suitable. When they moved to the municipal airport amid all kinds of concerns, the community was up in arms, the airlines were up in arms, and the hotel was up in arms. But thank goodness that she and — what was the gentleman's name?

Ms McNeill: Angus McBeath.

The Chairman: Dr. Cardinal and Mr. McBeath never ever gave up, and they just kept pushing. They finally got the old municipal airport building, but it was not without a lot of stereotyping, and a lot of discrimination. Thanks to their tenacity it finally happened.

I can give you one example that happened not that long ago. We have our little task force on gangs. What had happened just before then was that a group of Aboriginal kids had gotten into a fight with some non-Aboriginal kids on the train. It was gangs; it was everything. Then everyone was after the Aboriginal kids.

I got a report saying that it was the students from Amiskwaciy that were beating everyone up. I phoned Dr. Cardinal right away and told her about what was being said and what was in the papers. I knew better than to believe the rumours. She immediately took charge. She had people go out with cameras and take pictures of everything that was going on at the bus stops, at the Kingsway Garden Mall, on the buses, and low and behold, it was not Amiskwaciy students. She took full control of the situation.

Dr. Cardinal has struggled for many years to realize her dream. In spite of all the roadblocks, in spite of all the discrimination and the racial slurs that were going around, this is what has happened. She deserves a medal.

Senator Sibbeston: Are other school districts and other jurisdictions interested in this school model?

Ms McNeill: Oh, yes. We have visitors almost weekly from various school districts, whether it is Alberta, the Northwest Territories, or British Columbia. We had visitors from England and New Zealand. There is a lot of interest in our school.

Senator Sibbeston: The Aboriginal people have taken control of their schools themselves in Fort Ray. There is also a Roman Catholic school, Grandin College, in Fort Smith, that has produced a lot of leaders.

It seems that when someone has a novel idea there is at first a societal resistance, but once it comes about, it is eventually hailed as the best thing that has ever happened.

This school operates on common sense. The people that can see the vision understand the benefits, while others who cannot see the vision view it as a threat. It is just common sense that this model will work.

Quand elle est venue me rencontrer à Ottawa, nous avons essayé d'ouvrir des portes mais personne ne nous écoutait. Personne ne comprenait sa vision, mais elle n'a jamais renoncé.

L'école qu'ils avaient ne convenait pas. Quand ils se sont installés dans l'aéroport municipal, ils ont créé toutes sortes d'inquiétudes dans la communauté, chez les compagnies aériennes et à l'hôtel. Mais heureusement, avec — comment s'appelait ce monsieur?

Mme McNeill: Angus McBeath.

La présidente: Mme Cardinal et M. McBeath n'ont jamais renoncé et ont poursuivi leurs efforts. Ils ont fini par obtenir l'édifice de l'ancien aéroport municipal, mais pas avant d'avoir surmonté toutes sortes de stéréotypes et de discrimination. C'est grâce à leur ténacité que tout cela finit par se concrétiser.

Je peux vous donner un exemple assez récent. Nous avons notre petit groupe de travail sur les bandes. Récemment, un groupe de jeunes Autochtones s'est bagarré avec des non-Autochtones dans le train. C'était des bandes. Tout le monde s'en est pris aux enfants autochtones.

J'ai reçu un rapport disant que c'était les élèves d'Amiskwaciy qui battaient les autres. J'ai immédiatement téléphoné à Mme Cardinal pour lui dire ce qu'on racontait dans les journaux. Je savais très bien à quoi m'en tenir sur les rumeurs. Elle a immédiatement pris les choses en main. Elle a envoyé des gens avec des appareils photos prendre des photos aux arrêts d'autobus, au Kingsway Garden Mall, dans les autobus et ô surprise, ce n'était pas des élèves d'Amiskwaciy. Elle a parfaitement maîtrisé la situation.

Mme Cardinal s'est battue pendant des années pour réaliser son rêve. Malgré tous les obstacles, toute la discrimination et tout le mépris racial ambiant, voilà ce qu'elle a réussi à faire. Elle mérite une médaille.

Le sénateur Sibbeston: Ce modèle intéresse-t-il les autres arrondissements scolaires et autres secteurs?

Mme McNeill: Oh oui. Nous accueillons presque chaque semaine des visiteurs de divers arrondissements scolaires, que ce soit de l'Alberta, des Territoires du Nord-Ouest ou de la Colombie-Britannique. Nous en avons eu qui venaient d'Angleterre et de Nouvelle-Zélande. Notre école suscite beaucoup d'intérêt.

Le sénateur Sibbeston: Les Autochtones ont pris contrôle de leurs écoles eux-mêmes à Fort Ray. Il y a aussi une école catholique romaine, Grandin College, à Fort Smith, d'où sont sortis de nombreux dirigeants.

On dirait que quand quelqu'un a une idée novatrice, il y a au départ une résistance de la société, mais quand elle finit par se concrétiser, tout le monde l'acclame.

Cette école est fondée sur le bon sens. Les gens qui voient la vision en comprennent l'utilité, mais ceux qui ne la voient pas l'aperçoivent comme une menace. Mais ce modèle va marcher, c'est le bon sens même.

The Chairman: I know that First Nations students are supposed to have funding available to them from the reserves, but it never seems to happen that they get the funds.

I would like you to discuss the funding difficulties. Do you have a general concept of culture, or do you recognize the separate cultures and respect each other's culture and heritage?

Ms Cardinal: I believe that we do respect every culture that comes into our school. We do not draw lines between what Cree, Blackfoot, and Metis do. We just respect what they do in terms of the different ways that they approach customs and events. As we have stated before, we have had all the different cultures in our school.

In our first-year graduating class, we had some people from the south and even to this day we have a variety of cultures in our school. We have general ceremonies that every culture can participate in. We embrace all of the different cultures.

Ms McNeill: There are difficulties concerning funding. At the high school level there are associated fees for supplies for courses such as: construction, food studies, and fashion. Our students, for the most part, are not able to pay those fees. They have trouble sometimes paying the book resource fee, which is \$51. Some of them have trouble buying a \$20 bus pass every month. We front those costs, because it is more important for them to be in school and to have the opportunity in the class. That becomes costly for the school.

I think the other concern that we have about fees is that the money that comes into the school is to provide the education for the student, to pay for the building and to pay for the staff.

What we see with our students are their needs, and often we do not have the money to give them. Often we see a family that needs help and we are powerless to help them.

The arts through culture program can only be offered if we get funding beyond the funding that we have per student. And yet I know, and I know everyone in the school would say that it is a key piece of what we are trying to do.

So it is a challenge; without a doubt, it is a challenge. It is also a challenge because we are a small school, and we are trying to offer what I believe these young people need. We are trying to offer programming that they would get in a large school, and we make choices accordingly.

The Chairman: I would like to thank you both very much.

This action plan for change shows exactly what Aboriginal people are doing in addressing the issues facing our youth in the urban centres.

The next presenters are Lewis Cardinal, and Donna Leask.

Senator Carney: I get the feeling that Alberta is more on top of these Aboriginal education issues than B.C. Is that your experience Madam Chair?

La présidente: Je sais que les étudiants des Premières nations sont censés recevoir un financement des réserves, mais on dirait qu'ils ne réussissent jamais à l'obtenir.

J'aimerais que vous nous parliez des problèmes de financement. Avez-vous une notion générale de la culture, ou reconnaissez-vous et respectez-vous la culture et le patrimoine distinct des autres?

Mme Cardinal: Nous respectons toutes les cultures représentées dans notre école. Nous ne faisons pas de distinction entre Cris, Pieds-Noirs et Métis. Nous respectons leurs coutumes et leurs manifestations. Encore une fois, toutes ces cultures sont accueillies dans notre école.

Parmi les élèves qui ont eu leur diplôme lors de notre première année, il y en avait qui venaient du sud et aujourd'hui encore des cultures diverses sont représentées dans notre école. Nous avons des cérémonies générales auxquels peuvent participer les chefs de toutes les cultures. Nous accueillons toutes les cultures.

Mme McNeill: Il y a des problèmes de financement. Au niveau secondaire, il y a des frais pour les fournitures de cours dans des domaines comme la construction, l'alimentation et la mode. Or, la plupart du temps, nos élèves n'ont pas les moyens de payer les frais supplémentaires. Ils ont même parfois du mal à payer les frais de participation aux livres de 51 \$. Certains ont de la difficulté à s'acheter un laissez-passer d'autobus de 20 \$ chaque mois. Nous assumons ces coûts car il est plus important qu'ils puissent rester à l'école. Mais cela coûte cher à l'école.

L'autre problème au sujet des frais, c'est que l'argent que nous recevons doit servir à payer l'éducation des élèves, les frais locaux et le personnel.

Or, nous voyons que nos élèves ont des besoins et souvent nous n'avons pas l'argent à leur donner. Souvent, nous voyons une famille dans le besoin et nous sommes incapables de l'aider.

Nous ne pouvons proposer le programme des arts par la culture que si nous avons un financement supplémentaire. Pourtant je sais, comme tout le monde à cette école, que c'est essentiel dans ce que nous essayons de faire.

C'est donc un défi, c'est certain. C'est aussi un défi parce que nous sommes une petite école et que nous essayons de répondre aux besoins de ces jeunes. Nous essayons de leur offrir des cours qu'ils auraient dans une grande école, et nous faisons des choix en conséquence.

La présidente: Merci beaucoup à toutes les deux.

Le plan d'action pour le changement montre très bien ce que font les Autochtones pour régler les problèmes que connaissent les jeunes en milieu urbain.

Les témoins suivants sont Lewis Cardinal et Donna Leask.

Le sénateur Carney: J'ai l'impression que l'Alberta a une longueur d'avance sur la Colombie-Britannique pour ces questions d'éducation autochtone. C'est aussi ce que vous pensez, madame la présidente?

The Chairman: Yes. I think we can ask Mr. Cardinal and Donna that very question.

Senator Sibbeston: Saskatchewan is way ahead as well with respect to teacher training, law schools, and other educational issues.

Senator Carney: I only know my own province, so I wanted to establish that.

The Chairman: Welcome to these hearings. This is the last of our western trip. We have heard some really interesting things that are happening out in our communities, but we are also hearing about the barriers that exist. We have heard how Aboriginal people are addressing these and other issues and working in our communities to face the challenges that lie ahead. We have heard about successes and failures, and what the Aboriginal people are doing in spite of inadequate funding.

Ms Donna Leask, Supervisor, Aboriginal Education, Edmonton Public Schools: It is terrific to be able to be here this morning and share some information with you and perhaps some insights from an Edmonton Public Schools perspective. I am not sure you are aware how large our district is. Our district has 208 schools. We also have a very large Aboriginal student population.

Since 1995, when Edmonton public began to include the opportunity for Aboriginal kids and families to self-identify, our Aboriginal population has grown incrementally each year, so that as of September 30, 2002, we had almost 6,000 self-identified Aboriginal kids in our schools.

I estimate that we probably have about 2,000 other Aboriginal kids in our schools who, for whatever reason, have chosen not to self-identify. So generally speaking, it is my supposition that we have about a 10 per cent Aboriginal population in Edmonton public schools.

To date, Edmonton public has established four Aboriginal-specific programs: Prince Charles Awasis, which is an elementary school that has been in existence for almost 28 years; Sherbrooke Awasis Elementary/Junior High, which has been in existence for three and a half years; the Rites of Passage program, which is a junior high program for Aboriginal junior and high school age children at risk of not completing school; and now, of course, we have Amiskwaciy Academy, our high school.

In addition to that, as of September 30, 2002, 69 school locations in Edmonton public, including the above-noted programs, had self-identified Aboriginal populations of 10 per cent or higher, and in quite a few of them, the Aboriginal student population is between 20 per cent and 40 per cent. The Rites of Passage is a partnership program between Edmonton Public Schools and an Aboriginal agency, the Bent Arrow Traditional Healing Society.

La présidente: Oui. Je pense que nous pourrions poser cette question à M. Cardinal et à Donna.

Le sénateur Sibbeston: La Saskatchewan est aussi très avancée dans la formation des enseignants, les écoles de droit et les autres questions pédagogiques.

Le sénateur Carney: Je ne connais que ma province, et je voulais donc m'assurer de cela.

La présidente: Bienvenue à ces audiences. Nous sommes au terme de notre voyage dans l'Ouest. Nous avons entendu raconter des choses très intéressantes sur ce qui se passe dans nos communautés, mais nous entendons aussi parler des obstacles. On nous a expliqué comment les Autochtones s'attaquaient à ces obstacles et à d'autres problèmes et aux défis qui attendent nos communautés à l'avenir. On nous a parlé des réussites et des échecs et de ce que font les Autochtones malgré un financement insuffisant.

Mme Donna Leask, superviseure, Aboriginal Education, Edmonton Public Schools: C'est fantastique de pouvoir avoir cet échange d'information avec vous ce matin et vous présenter un peu la perspective des Écoles publiques d'Edmonton. Je ne sais pas si vous connaissez la taille de notre arrondissement. Nous avons 208 écoles, et nous avons aussi un très fort contingent d'étudiants autochtones.

Depuis 1995, date à laquelle le système d'enseignement public d'Edmonton a commencé à donner aux enfants et aux familles autochtones l'occasion de s'identifier, notre population autochtone n'a cessé de progresser et au 30 septembre 2002, nous avons presque 6 000 enfants autochtones déclarés dans nos écoles.

Je pense qu'il y en a à peu près 2 000 autres qui, pour une raison quelconque, préfèrent ne pas s'identifier comme Autochtones. Donc, je pense qu'en gros les Autochtones représentent à peu près 10 p. 100 de la population des écoles publiques d'Edmonton.

Jusqu'ici, le système public d'Edmonton public a quatre programmes spécifiquement axés sur les Autochtones: Prince Charles Awasis, une école élémentaire qui existe depuis près de 28 ans; Sherbrooke Awasis Elementary/Junior High, qui existe depuis trois ans et demi; le programme Rites of Passage, un programme de premier cycle du secondaire pour les élèves autochtones du premier et du deuxième cycles du secondaire qui risquent de ne pas terminer leurs études; et maintenant, naturellement, nous avons L'Académie Amiskwaciy, notre école secondaire.

De plus, au 30 septembre 2002, 69 écoles du système public d'Edmonton, y compris les programmes ci-dessus, avaient une population autochtone s'étant spontanément déclarée de 10 p. 100 ou plus, et dans d'assez nombreux cas, les étudiants autochtones représentaient entre 20 et 40 p. 100 de la population étudiante totale. Les Rites of Passage est un programme de partenariat entre les Écoles publiques d'Edmonton et un organisme autochtone, la Bent Arrow Traditional Healing Society.

Since 1983, many Aboriginal and non-Aboriginal people in the district and outside the district have been working in a variety of ways to try to improve our success rate at working with Aboriginal kids. Our Aboriginal kids have made some important gains at the elementary level on the provincial achievement tests. These gains, however, have not always been sustained through junior high and into high school.

Since 1997, when self-identified Aboriginal student rates began to be reported, it has become clear that, on average, only about 20 per cent of those Aboriginal kids entering grade 12 in September leave the following June with a high school diploma.

We have begun to make some important gains at the junior high level. We have also begun to make some important gains at the high school level, but our graduation rate continues to be somewhat disappointingly low.

What are the issues or the factors that have been identified as barriers to our Aboriginal success? In part it could be the continued negative impacts of the residential school on either Aboriginal parents or grandparents or caregivers in terms of their attitudes or trust towards education and towards schools. Parents and grandparents experienced the limited inclusion in provincial curricula of Aboriginal history from an Aboriginal perspective and of current Aboriginal issues, although this certainly has been eased somewhat by the introduction of Aboriginal Studies 10, 20, 30, which is now provincial curriculum in Alberta.

Another barrier has been the continued lack of knowledge of many educators about Aboriginal peoples, and of course, we are doing things to address each one of these issues. We have a continued need for schools to access more recent, current and culturally appropriate Aboriginal resources.

We deal with the barrier of racism and continued marginalization of many Aboriginal children, youth and families through loss of education, language and sometimes disconnection from their own culture.

The broad impact of poverty is another barrier to Aboriginal success in our schools. It is involved in and around issues of homelessness and unstable housing and, therefore, the ability of Aboriginal kids to be in school on a regular basis.

In Edmonton public, we do have a number of initiatives to address these and other issues. We have trustee commitment to our priorities to strengthen Aboriginal programming. The significance of that is that any statement on our priority page in Edmonton public means it is policy. Aboriginal education has a very high profile in our district right from the trustees on down.

Depuis 1983, beaucoup de personnes autochtones et non autochtones dans le district et en dehors ont essayé par différents moyens d'améliorer notre taux de réussite dans les activités concernant les jeunes Autochtones. Nos enfants autochtones ont gagné beaucoup de terrain au niveau élémentaire dans les examens provinciaux. Cependant, ces gains ne se maintiennent pas toujours aux niveaux intermédiaire et secondaire.

Depuis 1997, lorsqu'on a commencé à avoir les nombres d'étudiants autochtones s'identifiant comme tels, il est devenu évident qu'en moyenne, environ 20 p. 100 seulement des jeunes Autochtones entrant en 12^e année en septembre quittent l'école en juin suivant avec un diplôme d'études secondaires.

Nous avons commencé à faire des gains importants au niveau intermédiaire. Nous avons aussi commencé à faire des gains importants au niveau secondaire supérieur, mais nos taux de graduation restent bas et décevants.

Et quels sont les problèmes ou les facteurs pouvant constituer des obstacles qui empêchent les étudiants autochtones de mieux réussir? Ce pourrait être encore en partie les répercussions négatives des écoles résidentielles sur les parents ou grands-parents ou tuteurs autochtones pour ce qui est de leur attitude ou de leur manque de confiance vis-à-vis de l'éducation et de l'école. Les parents et les grands-parents ont connu la période où l'on ne parlait pour ainsi dire pas de l'histoire autochtone d'un point de vue autochtone et des problèmes autochtones actuels dans les programmes d'études provinciaux, bien que cette situation se soit quelque peu améliorée après l'introduction des Études autochtones 10, 20, et 30, qui font maintenant partie du programme provincial en Alberta.

Autre obstacle: la mauvaise connaissance des Autochtones chez de nombreux éducateurs et, naturellement, nous essayons de répondre à chacun de ces problèmes. Il faut toujours que les écoles aient accès à des ressources autochtones plus récentes, plus actuelles, et appropriées en termes culturels.

Il y a aussi l'obstacle du racisme et la marginalisation persistante de nombreux enfants, jeunes et familles autochtones, à la suite d'un manque d'instruction, de la perte de la langue et parfois d'une coupure d'avec leur propre culture.

La pauvreté a aussi un impact considérable et constitue également un obstacle à la réussite des jeunes Autochtones dans nos écoles. Elle est souvent à l'origine de problèmes de logement et d'instabilité familiale, et peut donc empêcher les jeunes Autochtones de fréquenter régulièrement l'école.

Dans les écoles publiques d'Edmonton, nous avons mis en place plusieurs initiatives pour répondre à ces problèmes. Nous avons l'engagement des conseillers scolaires en ce qui concerne nos priorités relatives au renforcement des programmes autochtones. Ceci signifie que toute déclaration figurant sur notre page de priorités dans le système public d'Edmonton équivaut à une politique. L'éducation autochtone est hautement prioritaire dans notre district, depuis les conseillers jusqu'en bas de l'échelle.

My role is to provide a leadership role within Edmonton public. I am a supervisor for Aboriginal education, so that means that I work with the superintendent, trustees, administration, principals, and teachers. I supervise Aboriginal liaisons that go out to schools and provide various supports and services as requested by the schools. In the last year, my staff and I have made almost 1,000 home visits, 400 class presentations connected to curriculum, over 300 student support visits, and well over 900 teacher consultations.

I facilitate the ongoing provision of Aboriginal awareness training for teachers and administrators so that we can create a broad base of knowledge and awareness of Aboriginal history, attitudes, values, and approaches to learning.

I also work with a group of Aboriginal and non-Aboriginal teachers and liaisons and internal and external library resource consultants to continue to develop what we call our "Aboriginal resource collection." We feel it is very important to have the very best Aboriginal resources in our schools. The work that we do in creating the resource collection is meant to provide direct support to teachers in order to encourage them to include more Aboriginal resources in their curriculum.

I also facilitate a district Aboriginal education advisory committee, which includes community members, elders, and Aboriginal youth. The community members are sometimes parents or grandparents who have children in the school. We have plans in the upcoming year to invite even more Aboriginal parents to participate in this advisory committee.

Another of our initiatives is to continue to support and lead the development of resources, to support the new kindergarten to grade 12 Cree language and culture curriculum framework, which we developed in Edmonton public on a contract for Alberta Learning Information Service.

ALIS is a very important project to me and to Edmonton public generally, because we know that one of the issues for many Aboriginal people has been the loss of their language and the lack of access to their language within public education. Through the development of the curriculum in the first place, and now in the work to develop the resources to support the curriculum, we are providing increased opportunity and access for Cree to be offered in many of our schools.

I work to continue to support the Rites of Passage program. I am the liaison between the Aboriginal agency and the school district. Partnerships are sometimes very difficult and messy, and sometimes there are a lot of intricacies that just have to be worked through.

Quant à moi, je dois jouer un rôle de leadership au sein des écoles publiques d'Edmonton. Je suis surveillante de l'éducation autochtone, ce qui veut dire que je travaille avec le surintendant, les conseillers scolaires, l'administration, les directeurs et les enseignants et enseignantes. Je supervise les agents de liaison autochtones qui vont dans les écoles fournir les différentes mesures de soutien et les services demandés à celles-ci. Au cours de l'année écoulée, mes collaborateurs et moi-même avons effectué près de 1 000 visites à domicile, 400 exposés en classe portant sur le programme scolaire, plus de 300 visites de soutien aux étudiants, et bien plus de 900 consultations avec les enseignants.

Je m'assure que l'on offre régulièrement une formation de sensibilisation aux personnes autochtones pour les enseignants et administrateurs afin de créer une vaste base de connaissances et d'information pour ce qui touche le monde autochtone: l'histoire, les attitudes, les valeurs et les approches de l'apprentissage.

Je travaille aussi avec un groupe de personnes autochtones et non autochtones: enseignants, agents de liaison, et consultants internes et externes en ressources bibliothécaires, pour continuer à élaborer ce que nous appelons notre «collection de ressources autochtones». Nous pensons qu'il est très important de disposer des meilleures ressources autochtones dans nos écoles. En créant notre collection de ressources, nous voulons donner un appui direct aux enseignants et enseignantes afin de les encourager à intégrer davantage de ressources autochtones dans leur programme de travail.

J'anime aussi un comité consultatif d'éducation autochtone, qui comprend des membres de la communauté, des Aînés et des jeunes Autochtones. Les membres de la communauté sont parfois des parents ou des grands-parents qui ont des enfants à l'école. Nous voulons l'année prochaine inviter plus de parents autochtones à participer à ce comité consultatif.

Dans le cadre d'une autre initiative, nous continuons à soutenir et à diriger l'élaboration de ressources, pour le nouveau cadre d'études de la culture et de la langue crie de la maternelle à la 12^e année, cadre que nous avons élaboré au conseil public d'Edmonton suite à un contrat pour Alberta Learning Information Service.

Ce projet ALIS est très important pour moi et pour le conseil public d'Edmonton en général, parce que nous savons que la perte de leur langue et le manque d'accès à cette langue dans le système d'éducation public a été un grave problème pour de nombreux Autochtones. Avec l'élaboration du programme d'études au départ, et maintenant les activités entreprises pour mettre au point les ressources nécessaires au programme, nous facilitons l'accès à l'apprentissage du cri dans de nombreuses écoles.

Je continue à soutenir le programme Rites of Passage. J'assure la liaison entre l'organisme autochtone et l'arrondissement scolaire. Les partenariats sont parfois difficiles et tumultueux, et il faut arriver à démêler toutes les complexités.

I also do my liaison work with the City Centre Education Project, providing a variety of services and supports, including kindergarten home visits, a Cree language option for junior high, activities that are Aboriginal based during their summer programming, and proposal development.

I also continue to chair a district principal committee on Aboriginal issues and planning. I know I am running out of time, and I will abridge the last of my comments.

I am working with a group of district staff, my Aboriginal education advisory committee and my principal committee to develop a 20-year Aboriginal achievement strategy framework. We are exploring and examining effective programs and strategies to improve and support Aboriginal achievement, and we are continuing the work to pilot, monitor, and adapt strategies shown to be effective in working with Aboriginal kids. We are investigating and collecting best practices both internally and externally.

I have passed out two brochures. One brochure describes the services provided by my Aboriginal education unit and, more specifically, the work of the Aboriginal liaisons that are under my supervision. I also provide training to principals and other senior administration people. I provide training, Aboriginal awareness training to new teachers, and to principals in training.

I also continue to work in the area of FAS. I have been a presenter around that issue in a whole host of communities throughout Alberta for the last several years, and, in fact, have just received two invitations from communities around Edmonton to do a presentation on FAS in the Aboriginal community.

We must continue to have high expectations. I think for too long it was too easy for a lot of people not to have high expectations of Aboriginal school kids.

I promise, what I call "principles for action": build on a foundation of trust, honour our histories, observe our cultural protocols, develop healthy relationships, develop healthy partnerships, promote champions, invest for the long-term, and sustain commitment.

Thank you very much for the opportunity to speak today.

Mr. Lewis Cardinal, Director and Coordinator of Native Student Services, University of Alberta: I would like to acknowledge the elders that are in the room today and thank them for coming here to listen to us educators and share with you some of our ideas.

To my left is Brenda Jones-Smith. She is the coordinator of the flagship program of the Office of Native Student Services. I am from the Sucker Creek Cree First Nation. I prefer to call myself a Woodland Cree rather than Bush Cree, considering the Middle East situation right now.

Je fais aussi mon travail de liaison avec le City Centre Education Project, en assurant divers services et mesures de soutien, dont des visites à domicile pour les maternelles, une option crie pour l'école intermédiaire, des activités à base autochtone pendant les programmes d'été, et l'élaboration de propositions.

Je continue aussi à présider un comité de directeurs de district sur les questions autochtones et la planification. Je sais que mon temps est presque épuisé et je vais abrégé la fin de mes observations.

Je travaille avec un groupe de personnel du district, mon Comité consultatif sur l'éducation autochtone et mon comité de directeurs pour mettre au point un cadre stratégique de réussite autochtone sur 20 ans. Nous analysons et nous examinons les programmes et les stratégies qui permettraient d'améliorer et d'encourager la réussite des jeunes Autochtones, et nous continuons le travail pour mettre à l'essai, surveiller et adapter les stratégies qui ont fait leurs preuves avec les enfants autochtones. Nous étudions et nous regroupons les pratiques exemplaires aussi bien à l'interne qu'à l'extérieur.

J'ai distribué deux brochures. L'une décrit les services assurés par mon unité d'éducation autochtone et, plus précisément, le travail des agents de liaison autochtones qui relèvent de moi. J'offre aussi une formation aux directeurs et aux autres cadres supérieurs de l'administration. J'assure la formation et la sensibilisation au fait autochtone pour les nouveaux enseignants et pour les futurs directeurs.

Je continue aussi à travailler dans le domaine du SAF. J'ai fait des exposés sur ce sujet dans de nombreuses communautés dans toute l'Alberta pendant les dernières années, et en fait, je viens de recevoir deux invitations de communautés à proximité d'Edmonton pour faire un exposé sur le SAF dans le monde autochtone.

Nous devons continuer à avoir de grandes attentes. Je pense que pendant trop longtemps, ça été trop facile pour beaucoup de gens de ne pas avoir de grandes attentes pour les enfants autochtones à l'école.

Je promets, ce que j'appelle «des principes pour l'action»: construite sur des fondations de confiance, honorer notre histoire, observer nos protocoles culturels, établir des liens sains, créer des partenariats sains, promouvoir les champions, investir pour le long terme, et maintenir l'engagement.

Merci beaucoup de m'avoir permis de prendre la parole aujourd'hui.

M. Lewis Cardinal, directeur et coordinateur des Services aux étudiants autochtones, Université de l'Alberta: Je voudrais rendre hommage aux Aînés qui se trouvent dans la salle aujourd'hui et les remercier d'être venus nous écouter, nous éducateurs, et partager certaines idées avec vous.

À ma gauche se trouve Brenda Jones-Smith. Elle est coordonnatrice du programme vedette du bureau des Services aux étudiants autochtones. J'appartiens à la Première nation crie Sucker Creek. Je préfère dire que je suis un Cri Woodland, c'est-à-dire des bois, plutôt qu'un Cri des prés ou Cri Bush, étant donné la situation au Moyen-Orient actuellement.

I have grown up in Edmonton for most of my life, since I was ten years old. Education has been a very large part of my life since I can remember.

Being, perhaps, one of the few students in the Catholic school system at the time, I guess I was brought into the University of Alberta as young as ten to have my brain picked over about my experiences in education. The poetic justice is that now I am working in the university and working on a Ph.D. in education.

I am the director and coordinator of the Office of Native Student Services. The University of Alberta has just over 1,000 Aboriginal students. In 1975 there were 17 identified Aboriginal students at the university. Our leaders at the time, Senator Chalifoux being one of them, had requested from the university a place and a way in which Aboriginal people could become successful learners and students. We have been around for 28 years now.

I do bring a message of promise, and also a sincere message of cooperation. The Office of Native Student Services has a vision statement, and it reads thus:

NSS honours the Indigenous worldview of education as a continuous ceremony of learning by respecting and supporting the voices and spirit of our community at the University of Alberta.

The mission statement reads:

To help the University of Alberta provide an environment that encourages full access, participation, and success for Aboriginal students as outlined in the university's 1991 Aboriginal student policy.

The University of Alberta was one of the first universities in Canada to develop a broad Aboriginal student policy. That student policy is the mandate of the Office of Native Student Services.

My office has the responsibility of working to support the Aboriginal communities on and off campus. At native student services, we see education as a ceremony, and the previous speakers had identified that concept. We know that education is something that is very special and sacred to our people.

Some of our elders have referred to education as our buffalo of today. Our buffalo, when we utilized it as the mainstay of our existence, was more than just sustenance; it was spiritual, emotional, and intellectual.

Native student services is based on this concept of education as a ceremony and the workers within the Office of Native Student Services as ceremony helpers. We are based on the foundation of an indigenous governance structure. The "circle," or the tradition of the clan and council system, and the "four elements of the being," or the holistic foundation, is how we develop programs and services for our Aboriginal community at the university.

J'ai passé la majeure partie de ma vie à Edmonton puisque j'y suis depuis l'âge de 10 ans. L'éducation a toujours fait partie de ma vie, aussi loin que je me souviens.

Comme j'étais peut-être l'un des rares étudiants dans le système scolaire catholique à l'époque, on m'a amené à l'Université de l'Alberta dès l'âge de 10 ans pour me poser toutes sortes de questions sur ce que j'avais vécu dans le domaine de l'éducation. Il y a une certaine justice politique en ce sens que je travaille maintenant à l'université sur un doctorat en éducation.

Je suis le directeur et le coordonnateur du Office of Native Student Services, ou Bureau des services aux étudiants autochtones. L'Université de l'Alberta a un peu plus de 1 000 étudiants autochtones. En 1975, il y avait 17 étudiants autochtones s'étant identifiés à l'université. Nos dirigeants à l'époque, dont le sénateur Chalifoux, avaient demandé à l'université un endroit et une méthode pour permettre aux personnes autochtones de réussir dans leur apprentissage et dans leurs études. Nous sommes là depuis 28 ans maintenant.

J'apporte un message de promesse, et aussi un sincère message de coopération. Le Bureau des services aux étudiants autochtones a un énoncé de vision qui se lit comme suit:

Le NSS honore la vision autochtone de l'éducation d'une cérémonie continue d'apprentissage en respectant et en soutenant les voix et l'esprit de notre communauté à l'Université de l'Alberta.

L'énoncé de mission dit ceci:

Aider l'Université de l'Alberta à fournir un environnement qui encourage le plein accès, la participation et le succès des étudiants autochtones conformément à la politique universitaire de 1991 sur les étudiants autochtones.

L'Université de l'Alberta a été l'une des premières universités du Canada à élaborer une large politique concernant les étudiants autochtones. C'est cette politique qui constitue le mandat du Bureau des services aux étudiants autochtones.

Mon bureau est responsable du soutien des communautés autochtones sur le campus et à l'extérieur. Dans les services aux étudiants autochtones, nous voyons l'éducation comme une cérémonie, et les orateurs qui m'ont précédé ont expliqué ce concept. Nous savons que l'éducation est quelque chose de très spécial et tout à fait sacré pour notre peuple.

Certains de nos Anciens ont appelé l'éducation le bison d'aujourd'hui. Notre bison, lorsque c'était la base de notre existence, était plus qu'une simple source de subsistance, c'était aussi une dimension spirituelle, affective et intellectuelle.

Les services aux étudiants autochtones sont basés sur cette idée de l'éducation vue comme une cérémonie et les travailleurs du Bureau sont les officiants de la cérémonie. Nous nous appuyons sur la base d'une structure de gouvernance autochtone. Le «cercle», ou la tradition du système de clan et de conseil et les «quatre éléments de l'être», ou la fondation holistique, c'est ainsi que nous élaborons les programmes et les services pour la communauté autochtone à l'université.

We firmly believe that the process is the product itself. We strive to create an environment that is reflective of indigenous traditions, culture, and languages within the environment of cultural reflectivity. We feel that by doing these things our students will become more successful.

We have identified four specific areas within our responsibilities: retention, services, and strategies; community relations and recruitment; administration support; and our transition year program.

What do we do with the students while they are at the University of Alberta in order to create that sense of community and belonging?

The number one reason why university students drop out is because they feel they do not belong; there is no cultural reflectivity. That is a very important component of our retention services and strategies. We still are not meeting the target of our graduation rates, our retention rates, or our enrolment rates for the University of Alberta.

We provide an Aboriginal student-housing program that is a unique program in Canada. We have our own units, one of which is immediately off campus. It is called "Metis House." It houses seven Aboriginal students.

We have a resident Aboriginal coordinator who represents our office. The Metis House also utilizes a circle governance structure to work together to build consensus on the way the house is run and how new students are factored in.

We have "Northern House" that is a four-bedroom home for northern students from the Yukon, Northwest Territories, and Nunavut.

We also provide orientation and graduation ceremonies to our students every year. We have a round dance. It is called "flying moon round dance." This dance is very symbolic and is performed at the time of year when the birds leave their nest. The dance is performed when are students leave their communities and begin their journey at the university.

We support a number of cultural access programs and events. Last year we celebrated National Aboriginal Day at the quad with a display of the many different aspects of our music and culture, and it was well attended by our community.

A lot of our services are not only for the university community, and we have an obligation and a commitment to the communities off campus and in the surrounding area.

We have an on-line newsletter that is called the *Moose Call* that goes out to several thousand people. That publication updates academic deadlines, scholarships, opportunities at the university, as well as other items of interest. It is really a very in-depth newsletter.

Nous sommes fermement convaincus que le processus est le produit lui-même. Nous visons à créer un environnement qui reflète les traditions, la culture et les langues autochtones au sein d'un climat de réflexion culturelle. Nous pensons qu'ainsi, nos étudiants réussiront mieux.

Nous avons divisé nos responsabilités en quatre domaines particuliers: rétention, services et stratégies; relations communautaires et recrutement; soutien administratif; et notre programme d'année de transition.

Que faisons-nous avec les étudiants pendant leur séjour à l'Université de l'Alberta pour créer ce sentiment de communauté et d'appartenance?

Si les étudiants abandonnent leurs études universitaires, c'est avant tout parce qu'ils n'ont pas de sentiment d'appartenance; c'est une culture étrangère. C'est un élément essentiel de nos services et de nos stratégies de rétention. Nous n'atteignons pas encore l'objectif visé pour les taux de graduation, les taux de rétention ou les taux d'inscription pour l'Université de l'Alberta.

Nous proposons un programme de logement pour les étudiants autochtones qui est unique en son genre au Canada. Nous avons nos propres logements, dont l'un est presque à côté du campus. Il s'appelle «Metis House». Il accueille sept étudiants autochtones.

Nous avons un coordonnateur autochtone en résidence qui représente notre bureau. La Metis House utilise aussi une structure de gouvernance axée sur le cercle pour s'entendre et parvenir à un consensus sur la façon dont la maison est organisée et dont les nouveaux étudiants sont intégrés.

Nous avons la «Maison du Nord» qui est une maison à quatre chambres pour les étudiants du Nord, du Yukon, des Territoires du Nord-Ouest et du Nunavut.

Nous faisons aussi des cérémonies d'orientation et de graduation pour nos étudiants tous les ans. Nous avons une danse en rond qui s'appelle «flying moon round dance». C'est une danse très symbolique, qui se fait à la saison où les oiseaux quittent leur nid. La danse a lieu au moment où les étudiants quittent leur communauté pour commencer leur voyage à l'université.

Nous encourageons de nombreux programmes et manifestations culturels. L'année dernière, nous avons fêté la Journée nationale autochtone dans la maison à quatre chambres en présentant les différents aspects de notre musique et de notre culture, et il y a eu beaucoup de participants de notre communauté.

Beaucoup de nos services ne sont pas réservés à la communauté universitaire, et nous avons une obligation envers les communautés se trouvant en dehors du campus et dans les environs.

Nous avons un bulletin en direct qui s'intitule le *Moose Call* qui est envoyé à plusieurs milliers de personnes. Cette publication propose une mise à jour sur les échéances académiques, les bourses, les possibilités existant à l'université, ainsi que d'autres questions intéressantes. C'est un bulletin très approfondi.

We coordinate and collect Aboriginal accessible scholarships and bursaries and awards. Then we published the handbook that you have. Unfortunately, we do not receive funding for the handbook, so we have to sell advertisement space in order for that to happen. We produce over a thousand of those every year and hand them out for free to the students.

We also do counselling and agency referrals. We do a lot of Aboriginal awareness training, not only for faculties and individuals, but also off campus as well. There is a great need and a yearning to understand the subtleties and complexities of the Aboriginal condition today.

Our community relations and recruitment program has two unique programs that we are really proud of; both are funded by Canadian Heritage and UMACY dollars. One of our programs is called "Student Ambassadors Guiding Education," SAGE. "SAGERS" are the individuals that are ambassadors. That program represents our external recruitment drive. We train Aboriginal students from the university to go out into areas where the university usually does not recruit; they do presentations in First Nations schools and Metis settlements. We go to powwows, and Aboriginal gatherings, and we talk with students and non-Aboriginal people as well to let them know what opportunities are available for them and that they can be successful.

We just finished a big push in the north, and we calculated that we have had interactions with over 5,000 Aboriginal students. It is a successful program. It is a program that provides an opportunity for our students to do something to give back to their communities.

The other program is called "Wahpahtihew," which in Cree means: "they show something to them." It is a unique program. We have Aboriginal students that we select from the university and we also invite other post-secondary institutions to provide tutoring to the Edmonton Public Schools and the Catholic school system as well. We are plugged into both those school systems where our students work as assistants to teachers and as tutors to the students. In essence the work they do becomes a role model for the students. You know that our Aboriginal community is short on role models. Our students act as role models and give the children the opportunity to access education. They encourage the children to continue their education, and act as recruiters as well. They encourage the students to go to post-secondary school and realize a dream. That is our constant message.

We also do personalized campus tours for Aboriginal groups that come from out of province. They stop at our office, and our SAGERS will take them out. If they are interested in medicine, they will take them out to medicine, introduce them to doctors and Ph.D.s and other students to let them have a hands-on experience while they are here.

Nous coordonnons et recevons les bourses d'études et d'entretien accessibles aux Autochtones et les récompenses. Ensuite nous publions le guide que vous avez. Malheureusement, nous n'avons pas de fonds pour ce guide et nous devons donc vendre des espaces publicitaires pour pouvoir le réaliser. Nous en produisons plus de 1 000 chaque année et nous les donnons gratuitement aux étudiants.

Nous faisons aussi du counseling et de l'orientation vers les organismes. Nous faisons beaucoup d'activités de sensibilisation aux Autochtones, non seulement pour les enseignants et les particuliers, mais aussi en dehors du campus. Beaucoup de gens ont un grand besoin et un grand désir de comprendre les subtilités et les complexités de la condition autochtone aujourd'hui.

Notre programme de relations communautaire et de recrutement comporte deux volets dont nous sommes vraiment très fiers; tous deux sont financés par des fonds de Patrimoine Canada et de UMACY. L'un de nos programmes s'appelle «Student Ambassadors Guiding Education» soit SAGE. Les membres du programme que l'on appelle SAGERS sont les ambassadeurs. Ce programme représente notre campagne de recrutement extérieur. Nous donnons une formation aux étudiants autochtones de l'université pour qu'ils aillent dans des zones où l'université ne recrute pas normalement; ils font des exposés dans les écoles des Premières nations et dans des collectivités métisses. Nous allons à des pow-wows, et à des rassemblements autochtones, et nous parlons avec des étudiants et aussi avec des personnes non autochtones pour leur dire quelles sont les possibilités qui s'offrent à eux et comment ils pourraient réussir.

Nous venons de finir une grande offensive dans le Nord, et nous avons compté que nous avons eu des interactions avec plus de 5 000 étudiants autochtones. C'est un programme qui réussit bien, qui donne à nos étudiants l'occasion de donner quelque chose en retour à leur communauté.

L'autre programme s'intitule «Wahpahtihew», ce qui en cri veut dire: «ils leur montrent quelque chose». C'est un programme unique. Nous avons des étudiants autochtones que nous choisissons à l'université et nous invitons aussi d'autres enseignements postsecondaires à faire du tutorat dans les écoles publiques et les écoles catholiques d'Edmonton. Nous travaillons avec les deux systèmes scolaires et nos étudiants travaillent comme assistants des professeurs et comme tuteurs pour les étudiants. En fait, ils deviennent surtout un modèle d'inspiration pour les étudiants. Vous savez qu'il n'y a pas beaucoup de modèles dans notre communauté autochtone. Nos étudiants deviennent donc des modèles et donnent aux enfants la possibilité d'accéder à l'éducation. Ils encouragent les enfants à poursuivre leurs études, et font aussi du recrutement. Ils encouragent les étudiants à faire des études postsecondaires et à réaliser un rêve. C'est notre message constant.

Nous faisons aussi des visites personnalisées du campus pour des groupes autochtones venant d'autres provinces. Ils s'arrêtent à notre bureau, et les participants au programme les emmènent. S'ils s'intéressent à la médecine, on va les emmener à la Faculté de médecine, leur présenter des médecins et les détenteurs de doctorat et d'autres étudiants pour qu'ils puissent avoir une expérience pratique pendant qu'ils sont là.

We also host a number of international and indigenous groups, Maoris, Mapuche and native Hawaiians. We provide a resource out into the wider Aboriginal community for these groups to come and have a cultural exchange with our people and also facilitate that exchange back to their communities.

For administration supports, we include fax and telephone and meeting spaces for Aboriginal students and community members. We have student group mentorship. We help to develop their capacity at leadership at the university. We have a computer lab that we have cobbled together with eight computers. We have a ceremonial room so Aboriginal students can enter, and there is sage, sweet grass, and other things, even Hawaiian sea salt and earth for some of our Hawaiian students. We have a small reference library and a study space.

Now I would like to ask Brenda to talk a bit about the transition year program, please.

Ms Brenda Jones-Smith, Coordinator, Native Student Services, University of Alberta: I am from Serpent River First Nation in Ontario. I am the coordinator of the transition year program. The transition year program has grown from when Mr. Cardinal started it; there were five students in the original program. Our intake for September 2004 is planned to be 100 students. The applications that come through our program, unfortunately, are larger than that; we receive anywhere from 200 to 250 applications each year. What we found with the transition year program is that we still have Aboriginal students not getting the courses that they require to come to the university.

This year we are starting a brand-new initiative, the Centre for Aboriginal Student Access, or CASA for short. We are talking a big leap, and we are starting an upgrading program for students that do not have the required 30-level matriculated subjects to enter university. We will put them into an upgrading program that will get them ready for university within one year.

The transition year program acts as an access program for eight to nine faculties. There are approximately 25 routes they can take to get into university. What makes us different from other programs is that our students are not required to have all the five matriculated subjects, but I also have to stress that we have also made changes to the program.

Our program is not a remedial program, and it is not a back door to the university. We set the bar very high for the students. It just means that they are deficient in one or two courses. The majority of our students enter into the arts and native studies routes, and if they are deficient in their language, their language 30, or if they are going into the sciences, they are deficient in their math route, the math 30s. So what we do is we offer them that alternative to come into our program, and then we find a program that suits them, a route, and then they take three undergraduate courses, plus a course that we have designed called university 101, 102, which is offered out of the agriculture and forestry faculty for two credits. It is a university life skills course,

Nous accueillons aussi divers groupes internationaux et autochtones, des Maoris, Mapuche et Hawaïens. Nous organisons des visites de ces groupes au sein de la communauté autochtone pour qu'ils puissent avoir un échange culturel avec nos compatriotes et pour faciliter l'échange avec leurs propres communautés.

Sur le plan administratif, nous mettons des télécopieurs, des téléphones et des salles de réunion à la disposition des étudiants autochtones et des membres de la communauté. Nous avons du mentorat de groupe. Nous aidons les étudiants à développer leurs capacités de dirigeants à l'université. Nous avons un laboratoire d'informatique que nous avons improvisé avec huit ordinateurs. Nous avons une salle de cérémonie où les étudiants autochtones peuvent venir, et il y a de la sauge, de l'acore odorant, et d'autres choses, et même du sel de mer hawaïen et de la terre pour nos étudiants hawaïens. Nous avons une petite bibliothèque de référence et un espace d'étude.

J'aimerais maintenant que Brenda vous parle un peu du programme de l'année de transition.

Mme Brenda Jones-Smith, coordinatrice, Services aux étudiants autochtones, Université de l'Alberta: Je viens de la Première nation Serpent River en Ontario. Je suis coordonnatrice du programme de l'année de transition. Ce programme a évolué depuis sa mise en place par M. Cardinal; il y avait cinq étudiants à l'origine. Pour septembre 2004, nous envisageons d'en accueillir 100. Malheureusement, nous avons plus de demandes que cela; nous en recevons chaque année 200 à 250. Nous avons constaté avec le programme de l'année de transition que nous avons toujours des étudiants autochtones qui n'ont pas les cours nécessaires pour aller à l'université.

Cette année, nous lançons une initiative totalement nouvelle, le Centre for Aboriginal Student Access, ou CASA. Nous faisons un grand bond et nous lançons un programme de perfectionnement pour les étudiants qui n'ont pas le niveau de crédits officiels requis pour entrer à l'université. Nous allons leur offrir un programme de perfectionnement qui leur permettra d'être prêts pour l'université en un an.

Le programme de l'année de transition est un programme d'accès à huit ou neuf facultés. Les étudiants peuvent suivre environ 25 filières pour arriver à l'université. Notre programme est différent des autres en ce sens que nos étudiants ne sont pas obligés d'avoir tous les cinq sujets d'immatriculation, mais je dois aussi souligner que nous avons modifié le programme.

Il ne s'agit pas d'un programme de remédiation, et ce n'est pas un moyen d'entrer à l'université à la sauvette. Nous plaçons la barre très haut. Cela signifie simplement qu'ils ont des lacunes dans un ou deux cours. La majorité de nos étudiants suivent des études en arts et monde autochtone, et s'ils ont des lacunes en langue, dans leur cours de Langue 30, ou s'ils optent pour les sciences, s'ils ont des lacunes en Math 30, nous leur offrons cette possibilité de suivre notre programme, et nous trouvons quelque chose d'adapter pour eux, ils suivent trois cours de premier cycle universitaire plus un cours que nous avons conçu et qui s'intitule Université 101, 102, qui est dispensé à la Faculté d'agriculture et de foresterie et donne deux crédits. C'est un cours d'autonomie

and it is based on how a university student survives at the university level. The course includes everything from writing skills, reading skills, time management, and budgets.

In the second term we do a lot of program planning, so that when the students leave our program in April they will have the next four or five years of their lives mapped out. Our goal is to bring the students into the university and to keep them in the university as well.

We also are working now with two other organizations in the city on a project called the "Carrington House," and that is where our upgrading program will be. We also work with the Boys and Girls Club and other societies. We also have a housing program developed out of there with over 40 units for our students to come and stay, including seven units for single moms with children.

We have developed an instructor's assistance program. All of our students are required to take tutorials with their courses, and they have an instructor's assistant that goes to the class with them and then has a one-hour recitation after the class, and then they also have walk-in times as well. We have quite an extensive tutoring program within our program.

Mr. Cardinal: The university does not fund our service program. We are given around \$25,000 to operate everything that we have. We have funded four positions, the rest of the three positions we have leveraged from endowments and other self-funding dollars. We are largely a self-funded organization.

This year the University of Alberta is reducing its budget by 2.2 per cent, so there will be amalgamations of programs and amalgamations of services. We, however, are not falling under that, because we have nothing to amalgamate and nothing to cut. We have been working with the various agencies out in the communities, and that is where we have developed our funds.

There is a fee of \$1,000 for the transition year program. That is something we do not agree with, but it is a necessity for survival. It is either that or we do not have the program. It is from those fees that we hire an administration assistant to support Brenda, and to keep the IA program afloat. We have to go hunting every year to secure funds for the following year. We do not have a continued hard funding base to deliver from, whereas the School of Native Studies has its fee-recovery system through tuitions; we do not have that luxury.

We have done a lot in response to the community in terms of meeting their needs. While there is a large push for education there seems to be a political will there. However, we need support in transition and student supports in a big way.

According to our own studies we have found that the more financial support we give to support services like tutorials and instructors, the higher the success rate. However, when it comes to survival those support services are often the first services to go. Then the numbers go back down.

fonctionnelle à l'université, dans lequel les étudiants apprennent à se débrouiller à l'université. C'est un cours qui inclut toutes sortes de choses, l'écriture, la lecture, la gestion du temps et les budgets.

Au deuxième trimestre, nous faisons beaucoup de planification de programmes, de sorte que quand les étudiants nous quittent en avril, leurs quatre ou cinq années suivantes sont déjà planifiées. Notre objectif est d'amener ces étudiants à l'université et de faire en sorte qu'ils y restent.

Nous travaillons aussi avec deux autres organisations de la ville à un projet intitulé le «Carrington House», et c'est là que notre programme de perfectionnement sera dispensé. Nous travaillons aussi avec le Club garçons et filles et d'autres organisations. Nous avons organisé un programme de logement avec 40 habitations où nos étudiants peuvent séjourner, y compris sept logements pour des mères célibataires avec enfants.

Nous avons élaboré un programme d'aide aux instructeurs. Tous nos étudiants doivent suivre des séances de tutorat en même temps que leurs cours, et ils sont accompagnés en classe par un assistant avec lequel ils ont une heure de recitation après la classe, et ils ont aussi des périodes de rencontre sans rendez-vous. Nous avons un programme très complet de tutorat.

M. Cardinal: L'université ne finance pas notre programme de services. Nous recevons environ 25 000 \$ pour organiser tout ce que nous avons. Nous avons financé quatre postes, et pour les autres nous nous sommes servis de nos fonds de dotation et d'autres formes d'autofinancement. Notre organisation est en grande partie autofinancée.

Cette année, l'Université de l'Alberta réduit son budget de 2,2 p. 100, donc on va regrouper des programmes et des services. Toutefois, nous ne sommes pas visés parce que nous n'avons rien à fusionner et rien à réduire. Nous travaillons avec divers organismes de la communauté, et c'est de là que nous tirons nos fonds.

Il y a des frais de 1 000 \$ pour le programme de l'année de transition. Nous ne sommes pas d'accord avec cela, mais c'est nécessaire pour survivre. Ou c'est cela, ou il n'y a pas de programme. C'est grâce à cet argent que nous recrutons un adjoint administratif pour aider Brenda et que nous préservons le programme IA. Chaque année, nous devons partir à la recherche de financement pour l'année suivante. Nous n'avons pas de base permanente de financement, alors que l'École d'études autochtones a un système de frais de scolarité pour couvrir ses frais; nous n'avons pas ce luxe.

Nous avons fait beaucoup de travail pour répondre aux besoins de la communauté. Il y a un vaste mouvement en faveur de l'éducation et il semble qu'il y ait une volonté politique, mais nous avons besoin d'aide pour la transition et d'aide pour les étudiants.

Nos études ont montré que, plus nous donnons d'aide financière aux services de soutien comme les services de tutorat et les instructeurs, plus le niveau de réussite est élevé. Toutefois, quand la situation est critique, ce sont souvent ces services de soutien qui disparaissent les premières. À ce moment-là, le taux de réussite redescend.

We have generated a number of records over the last three years. Last year, we had an increase of enrolment or applications to 550; of that figure, 225 were accepted. That was the largest incoming class ever. Last year we graduated 152 Aboriginal students, which is our largest graduation number. So we see the rise in the need is there. We need to be able to work together with our partners.

A communication strategy and protocol in the form of talking circles should be created with all levels of governments, aboriginal communities, and educational institutions. We do not need to develop policies; we already have policies in place. We have that type of political will already sitting there, but it is not reaching the people who need it, who can use it, and the youth who will benefit from it. I think a coordination to work towards that common ground through protocol will be something that will be beneficial for everyone.

Senator Carney: I see that generally the programs that are the most successful are the ones that are not funded.

All of the witness has related the mismatch between funding and success. We should really adjust that problem.

Why is there so much money being spent while people are running successful programs with very little or no funding?

We have heard example after example of successful programs, one even being run at lunch hours, as we heard in Vancouver. I do not understand. Obviously, there is some relation between lack of money and success, and I think we better take a look at that.

Do you have students on your education advisory councils?

Ms Leask: Yes, we have two from two high schools, one of which is Amiskwaciy.

Senator Carney: Is the transition year the first year of university?

Ms Jones-Smith: Yes, it is.

Senator Carney: Can you tell me a little bit more about it? Who pays the \$1,000 fees?

Ms Jones-Smith: The students pay the fee through their band funding, or the student finance board.

Senator Carney: Why are you not funded? There are all sorts of student services that are funded. So why, Mr. Cardinal, is your work not funded, since you are producing students?

Mr. Cardinal: That is a good question. That is a question I pose to our superiors every year. I believe that there are misconceptions at university level as to why they should support a specific Aboriginal-based program. I think that has a lot to do with Aboriginal awareness training.

Nous avons enregistré plusieurs records ces trois dernières années. L'an dernier, le nombre de demandes ou d'inscriptions est passé à 550, dont 225 ont été acceptées. C'était notre plus gros effectif de nouveaux étudiants. L'an dernier, nous avons mené au diplôme 152 étudiants autochtones, et c'était là aussi notre chiffre le plus élevé. Nous constatons donc que les besoins augmentent et nous avons besoin de pouvoir travailler en collaboration avec nos partenaires.

Il faudrait mettre sur pied une stratégie et un protocole de communication sous forme de cercles de discussion avec tous les paliers de gouvernement, les communautés autochtones et les établissements d'enseignement. Nous n'avons pas besoin d'élaborer des politiques, elles existent déjà. La volonté politique est là, mais elle ne parvient pas jusqu'aux gens qui en ont besoin, qui peuvent s'en servir et jusqu'aux jeunes qui pourraient en profiter. Je crois qu'une bonne coordination du travail dans cette direction par le biais d'un protocole sera utile à tous.

Le sénateur Carney: Je constate que dans l'ensemble, les programmes qui réussissent le mieux sont ceux qui ne sont pas financés.

Tous les témoins ont parlé de l'absence de corrélation entre le financement et le succès. Il faudrait vraiment rectifier ce problème.

Pourquoi dépense-t-on autant d'argent alors que les gens organisent des programmes qui donnent d'excellents résultats avec très peu ou pas de financement du tout?

On nous a cité toutes sortes de programmes qui fonctionnent parfaitement, dont un dispensé pendant l'heure du repas, dont on nous a parlé à Vancouver. Je ne comprends pas. Manifestement, il y a un rapport quelconque entre le manque d'argent et la réussite, et j'ai l'impression que nous devrions regarder ça de plus près.

Avez-vous des étudiants à vos conseils consultatifs en éducation?

Mme Leask: Oui, nous en avons deux de deux écoles secondaires, l'une étant Amiskwaciy.

Le sénateur Carney: L'année de transition, c'est la première année d'université?

Mme Jones-Smith: Oui.

Le sénateur Carney: Pourriez-vous m'en parler un peu plus? Qui paie les frais de 1 000 \$?

Mme Jones-Smith: C'est l'étudiant, avec l'argent de la bande ou du conseil de financement des étudiants.

Le sénateur Carney: Pourquoi ne vous finance-t-on pas? Il y a toutes sortes de services aux étudiants qui sont financés. Alors, monsieur Cardinal, pourquoi ne finance-t-on pas votre travail puisque vous produisez des étudiants?

M. Cardinal: C'est une bonne question que je pose chaque année à nos supérieurs. Je pense qu'il y a des préjugés au niveau de l'université sur le financement de programmes à vocation autochtone. Je pense que c'est en grande partie une question de sensibilisation aux Autochtones.

I do not know why. I really cannot answer that for you. I think the president and vice-president academic of the University of Alberta could perhaps answer that question.

Senator Carney: If you are graduating 152 Aboriginal students this year, there must be some connection between that figure and the native support services. I would like to know the answer even if we have to write to them.

Ms Jones-Smith, I do not understand the information you gave us concerning students not meeting the matriculation levels. Do they never catch up, or is it a separately designed program? Is it a back door?

Ms Jones-Smith: To go into the arts faculty, you are required to have five matriculated subjects: english 30, social 30, math or french 30, and then biology and another science 30. In most of our communities, the students are not getting the math 30. They are getting the english 30, some of them. They are not getting the language 30. If they do, they get Cree 30, but Alberta Learning does not recognize it as a 30 level course. So they are coming to us with basically english and social.

Senator Carney: Why is the system producing english and social students?

Ms Jones-Smith: That is another good question. Sometimes I feel like I am their last hope, so I bring them in and I sit them down, and we find the best possible route for them.

I am graduating my seventh group this year. I have seen many of them come in with the deficiencies. There is some streamlining going on in the school system at an early level. It happened to myself in grade 7. I was doing very well in math, and then when I go to junior high, suddenly I was in the remedial math class.

Senator Carney: So there is pre-streaming before the university?

Mr. Cardinal: Yes. We had an issue with some of the northern schools that feed our university, and we have had this debate with the student advisors in those areas.

Senator Carney: Is that because they feel that no Aboriginal student goes on to a post-secondary education?

Ms Jones-Smith: They go to NAIT or somewhere else. When they show up on our doorstep I have to find another route for them. That means they must make up their grades to get into university.

Senator Carney: How do you do that? How do you do another year?

Ms Jones-Smith: Well, this year, we are going to bring them through our upgrading program, but previously, I would put them through to Concordia, NorQuest, or any of the upgrading metro community colleges.

Je ne sais pas. Je n'ai vraiment pas la réponse. Je pense que le président et le vice-président de l'Université de l'Alberta pourraient peut-être vous répondre.

Le sénateur Carney: Si vous amenez 152 étudiants autochtones au diplôme cette année, il doit bien y avoir un rapport entre cela et les services de soutien aux Autochtones. J'aimerais vraiment avoir la réponse même s'il faut leur écrire pour cela.

Madame Jones-Smith, je ne comprends pas l'information que vous avez donnée au sujet des étudiants qui n'ont pas le niveau d'immatriculation. Ils ne rattrapent jamais ce niveau, ou est-ce que c'est un programme spécialement conçu? C'est une formule de rattrapage?

Mme Jones-Smith: Pour être admis en Faculté des arts, il faut avoir cinq cours d'immatriculation. Anglais 30, Études sociales 30, Math ou Français 30 et ensuite Biologie et une autre science 30. Dans la plupart de nos communautés, les étudiants n'obtiennent leur Math 30. Certains obtiennent l'Anglais 30. Ils n'obtiennent pas le cours de Langue 30, ou alors c'est Cri 30, mais Alberta Learning ne reconnaît pas ce cours comme un cours de niveau 30. Donc ils arrivent chez nous avec essentiellement anglais et sciences sociales.

Le sénateur Carney: Pourquoi le système produit-il des étudiants en anglais et en sciences sociales?

Mme Jones-Smith: C'est une autre bonne question. Parfois, j'ai l'impression d'être leur dernier espoir, alors je les convoque et nous trouvons la meilleure voie possible pour eux.

J'en suis à ma septième promotion de diplômés cette année. J'en ai vu beaucoup arriver avec des lacunes. Il y a une rationalisation qui s'effectue très tôt dans le système scolaire. Cela m'est arrivé en 7^e année. J'avais de très bons résultats en math, et puis je suis arrivée au premier cycle du secondaire et tout d'un coup je me suis trouvée en classe de math de rattrapage.

Le sénateur Carney: Il y a donc une présélection avant l'université?

M. Cardinal: Oui. Nous avons eu un problème avec certaines des écoles septentrionales qui alimentent notre université, et nous avons discuté de cette question avec les conseillers aux étudiants.

Le sénateur Carney: Est-ce que parce qu'ils pensent que les étudiants autochtones ne poursuivent pas d'études postsecondaires?

Mme Jones-Smith: Ils vont à l'Institut de technologie du nord de l'Alberta ou ailleurs. Quand ils arrivent chez nous, il faut que je leur trouve une autre voie. Cela veut dire qu'ils doivent combler leurs lacunes pour arriver à l'université.

Le sénateur Carney: Comment faites-vous? Comment leur donnez-vous une année supplémentaire?

Mme Jones-Smith: Eh bien, cette année, nous leur faisons suivre notre programme de perfectionnement, mais avant, je les faisais passer par Concordia, NorQuest ou un autre collège communautaire de perfectionnement.

Last year I had a student with seven 31-level courses. He was out by 2 per cent of the average to get in. He had 74 per cent and the requirement was 76 per cent. This year the new average is 80 per cent.

Senator Carney: That is the entry level?

Ms Jones-Smith: In our community, if you send them away and do not let them in, they are not going to come back. So what we did, we brought him through our program. He did not need our program.

Senator Carney: You are going too fast. You said: "In our community, if you send them away, they will not come back."

Ms Jones-Smith: I will take them in my program. A 74 per cent average in sciences, and seven 30-level subjects, and I brought him in. He does not need our program. He has got all 8s and 9s. He is ready to go into engineering. He is set. However, he was the type of student that would not have tried a second time to get into university and probably would have taken pre-technical or the pre-engineering at NAIT.

Senator Carney: So you really are a channel in for them to get the upgrading that they need to get to the matriculation levels. It is not that you are going to graduate dentists who are deficient?

Ms Jones-Smith: No. They will not go into a faculty unless they have the required subjects set out by contract by the faculty.

Senator Carney: You are upgrading the students to the faculty entry requirements?

Ms Jones-Smith: Yes.

Senator Carney: I wanted to make that clear.

Ms Jones-Smith: We would not do that. It would not be fair to the university or to the students themselves.

Senator Carney: Are students responding well to that?

Ms Jones-Smith: Yes, they are.

Senator Carney: Is there a direct relationship between the increase in graduates and your increased intakes?

Ms Jones-Smith: I would say about two-thirds of the graduates from last term were from the TYP program.

Senator Carney: That is wonderful.

Senator Pearson: Ms Leask I am very encouraged by the broadness of the approach that is being taken. Are you bringing in students from other cultures?

Ms Leask: Yes.

Senator Pearson: We have been thinking that the best practices that your programs are producing can be shared with others.

Do you have a lot of Chinese students? Are there issues there?

L'an dernier, j'ai eu un étudiant qui avait sept cours de niveau 31. Il était à deux points en dessous de la moyenne pour être admis. Il avait 74 p. 100 et il fallait 76 p. 100. Cette année, la nouvelle moyenne est de 80 p. 100.

Le sénateur Carney: C'est le niveau d'admission?

Mme Jones-Smith: Chez nous, si on les renvoie et qu'on ne les laisse pas entrer, ils ne reviendront jamais. Alors, nous lui avons fait suivre notre programme, alors qu'il n'en avait pas besoin.

Le sénateur Carney: Vous allez trop vite. Vous avez dit: «Chez nous, si on les renvoie, ils ne reviendront jamais».

Mme Jones-Smith: Je les admetts dans mon programme. Il avait une moyenne de 74 p. 100 en sciences et sept sujets de niveau 30, et je l'ai admis. Il n'avait pas besoin de suivre notre programme. Il a des 8 et des 9 partout. Il est prêt à entrer en génie. Il est parfaitement prêt, mais c'était le genre d'étudiant qui n'aurait pas essayé une deuxième fois d'entrer à l'université et qui aurait probablement suivi un cours préparatoire aux études techniques ou aux études en génie au NAIT.

Le sénateur Carney: Autrement dit, vous êtes un canal qui leur permet de se perfectionner pour arriver au niveau d'immatriculation. Est-ce que vous n'avez pas donné un diplôme à des dentistes non qualifiés?

Mme Jones-Smith: Non. Ils n'entreront pas en faculté tant qu'ils n'auront pas les sujets exigés par contrat par la faculté.

Le sénateur Carney: Vous donnez aux étudiants le perfectionnement nécessaire pour qu'ils aient le niveau d'entrée en faculté?

Mme Jones-Smith: Oui.

Le sénateur Carney: C'est ce que je voulais bien préciser.

Mme Jones-Smith: Nous ne ferions pas cela. Ce ne serait pas juste pour l'université ou pour les étudiants eux-mêmes.

Le sénateur Carney: Est-ce que les étudiants réagissent bien?

Mme Jones-Smith: Oui.

Le sénateur Carney: Y a-t-il un rapport direct entre l'augmentation du nombre des étudiants et l'augmentation du nombre d'admissions dans votre établissement?

Mme Jones-Smith: Disons qu'environ les deux tiers des diplômés de l'an dernier venant du programme de l'année de transition.

Le sénateur Carney: C'est merveilleux.

Le sénateur Pearson: Madame Leask, j'admire l'ouverture de votre démarche. Vous accueillez des étudiants d'autres cultures?

Mme Leask: Oui.

Le sénateur Pearson: Nous pensons que vous pourriez partager avec d'autres vos pratiques exemplaires.

Avez-vous beaucoup d'étudiants chinois? Est-ce qu'il y a des problèmes?

I am not sure quite how to pose the question. Is there a problem when there are certain efforts being made that are totally necessary, and are there other communities that are showing some distress at the fact that they do not have the same kind of special school for them, or is that not a problem here?

Ms Leask: Edmonton is a very culturally diverse community. Part of the work that I do when I am working with teachers or with other district people is to repeatedly tell them that Aboriginal peoples are not to be counted as an ethnic minority. Ethnic minorities are a wonderful addition to our community, but they chose Canada as their new home. We are the First Peoples, and this has always been our home, so we are not an ethnic minority.

I have not detected any resentment by any other cultural group about the emphasis in Edmonton public about Aboriginal education. When I joined the district in 1998, and previous to that was in adult education for 21 years, I think there was some early concern in the district that other groups might be upset. The district has held fast to their decision.

Senator Pearson: That is good news. That is helpful. Some of these questions that we ask you are partly because we want certain items to be on the record, and it is not because we did not think that might be the way things were. So that is really why we ask the question.

I agree that the Aboriginal peoples are not an ethnic or cultural minority.

Do you have a francophone board here, or how does that work in Edmonton? I know you have some French-language schools.

Ms Leask: We have bilingual programs in about 11 different languages. We have them in French, Ukrainian, Mandarin, Arabic, Hebrew, Spanish, German, and I know I am forgetting a few of them, but we really do offer quite a few bilingual programs in other languages.

Senator Pearson: I am not thinking of the bilingual programs. I am thinking of the French-language program.

Ms Leask: I wish our director of curriculum were here this morning, because he could answer this question far better than I can. He has worked very hard to secure a lot of federal government assistance in improving the French-language program within the Edmonton public schools.

Senator Pearson: Are any of your Aboriginal students French-language students.

Ms Leask: That is quite possible, yes.

Senator Pearson: How are the programs working for them?

Ms Leask: I really could not answer that at this time, not with any definite, specific data, but I would guess that there are Aboriginal kids in French-immersion programs.

Je ne sais pas trop comment vous poser cette question. Est-ce qu'il y a un problème quand on accomplit certains efforts qui sont parfaitement superflus et qu'il y a d'autres communautés qui ont des difficultés et qui n'ont pas le même genre d'écoles spéciales, ou est-ce que cela ne pose pas de problème?

Mme Leask: À Edmonton, nous avons une très grande diversité culturelle. Quand je travaille avec des enseignants ou d'autres gens de l'arrondissement, je leur répète sans cesse qu'il ne faut pas considérer les Autochtones comme une minorité ethnique. Les minorités ethniques sont un complément merveilleux pour notre communauté, mais ce sont des gens qui ont choisi de venir s'installer au Canada. Nous sommes des Premières nations, ce pays a toujours été notre pays, et nous ne sommes donc pas une minorité ethnique.

Je n'ai pas constaté de mécontentement chez d'autres groupes culturels à cause de l'insistance qu'on met sur l'éducation autochtone dans l'enseignement public à Edmonton. Quand je suis arrivée dans cet arrondissement en 1998, et avant cela j'avais fait de l'enseignement aux adultes pendant 21 ans, je pense qu'il y a eu au départ une certaine crainte que d'autres groupes soient mécontents. Mais l'arrondissement a tenu bon.

Le sénateur Pearson: C'est une excellente nouvelle. C'est utile. Nous vous posons certaines de ces questions parce que nous tenons à ce que certaines choses soient bien consignées officiellement, et non parce que nous ne pensions pas que les choses se passaient ainsi. C'est la véritable raison pour laquelle nous vous posons la question.

Je suis bien d'accord, les peuples autochtones ne sont pas une minorité ethnique ou culturelle.

Avez-vous un conseil francophone ici, ou comment les choses fonctionnent-elles à Edmonton? Je sais que vous avez des écoles françaises.

Mme Leask: Nous avons des programmes bilingues en 11 langues environ. Il y en a en français, en ukrainien, en mandarin, en arabe, en hébreux, en espagnol, en allemand, et je sais que j'en oublie quelques autres, mais nous avons pas mal de programmes bilingues.

Le sénateur Pearson: Je ne pensais pas aux programmes bilingues. Je vous parlais de programmes en français.

Mme Leask: Si notre directeur des programmes était là ce matin, il pourrait vous répondre beaucoup mieux que moi. Il s'est battu pour obtenir une aide fédérale pour améliorer le programme en français dans les écoles publiques d'Edmonton.

Le sénateur Pearson: Y a-t-il des Francophones parmi vos étudiants autochtones?

Mme Leask: Cela se pourrait.

Le sénateur Pearson: Comment se passe l'enseignement pour eux?

Mme Leask: Je ne peux pas vous donner de réponse précise à cette question, mais je pense qu'il y a des enfants autochtones en programmes d'immersion en français.

Senator Pearson: I am not talking about immersion. I am talking about the French, the constitutionally required French-language schools. I think it is important that we recognize their needs as well, and I would be interested if there is some outreach to support those students.

We have about 208 schools in our district, and my liaisons regularly provide assistance to about 70 schools, and other schools on just an as-required basis. So they are in contact with many thousands of kids every year. Of course, when they do class presentations, they are not only reaching the Aboriginal kids in the classroom. They are also reaching the non-Aboriginal kids and perhaps the non-Aboriginal teacher as well.

Senator Pearson: You were saying that somebody else could have perhaps have answered that question, the question about how many Aboriginal children are in French language.

Ms Leask: Yes, our director of curriculum.

Senator Pearson: Perhaps we can follow that up as a request, because I think it is an important question, and there is a French component in Alberta.

Ms Leask: More and more what we are hearing in our district is a request by Aboriginal parents to have Cree more accessible to their kids. In fact, I had a call from an Aboriginal parent this year, and this is the first call of this nature that I had. We have a program in Edmonton public for very bright children called "Academic Challenge." An Aboriginal parent called and wanted to know why we did not offer Cree at Academic Challenge. I did a silent hurrah when I got that parental question. Aboriginal parents are requesting more and more that Cree be accessible in our schools, and we are trying to expand Cree in the district.

Senator Pearson: Are you aware, Mr. Cardinal, of any Aboriginal students who come from a French-language background?

Mr. Cardinal: Well, actually, I will turn that question over to Brenda. Just very generally, yes. We have responded to that need.

Ms Jones-Smith: I think it is 21 Aboriginal students that are studying at Faculté Saint-Jean. The TYP program offers routes for students if they want to study in the French language, so they can do the TYP transition year at Faculté Saint-Jean as well.

Senator Pearson: That is good news. Hopefully, maybe some of this new funding that was announced a couple of weeks ago might be something you can tap into when you are looking for more money.

Mr. Cardinal: One of the problems that we have with the funding issue for student support services is that we are not an academic unit, and so we have difficulties in applying for these funds. Oftentimes faculties and other departments associated with the faculties make the application, but they do so without consultation or the involvement of the Aboriginal community. That is why we have always called for a dialogue, because we can help, we can augment, and we can legitimate their request for that type of funding.

Senator Pearson: That is interesting. Thank you.

Le sénateur Pearson: Je ne vous parle pas d'immersion. Je vous parle du français, des écoles en français imposées par la Constitution. Je crois qu'il est important de reconnaître leurs besoins aussi, et j'aimerais savoir si l'on tend la main à ces étudiants.

Nous avons environ 208 écoles dans notre arrondissement, et mes services de liaison aident régulièrement environ 70 de ces écoles en fonction des besoins. Donc, ils sont en contact avec des milliers d'enfants chaque année. Évidemment, quand ils font un exposé dans une classe, ils ne s'adressent pas simplement aux enfants autochtones, ils touchent aussi les non-Autochtones et éventuellement aussi l'enseignant non autochtone.

Le sénateur Pearson: Vous disiez que quelqu'un d'autre aurait peut-être pu dire combien de Francophones il y avait chez les Autochtones.

Mme Leask: Oui, notre directeur des programmes.

Le sénateur Pearson: Peut-être pourrions-nous envoyer une demande de suivi, car je crois que c'est une question importante puisqu'il y a une composante française en Alberta.

Mme Leask: Nous avons de plus en plus des parents autochtones qui demandent que leurs enfants puissent plus facilement avoir un enseignement en cri. En fait, un parent autochtone m'a téléphoné cette année, et c'était le premier appel de cette nature que j'ai reçu. Nous avons un programme dans l'enseignement public à Edmonton pour les enfants très brillants qui s'intitule «Academic Challenge». Un parent autochtone m'a téléphoné pour savoir pourquoi le cri ne figurait pas dans Academic Challenge. J'ai crié hurra intérieurement quand il m'a posé cette question. Les parents autochtones demandent de plus en plus que le cri soit accessible dans nos écoles, et nous essayons d'étendre cet enseignement dans l'arrondissement.

Le sénateur Pearson: Monsieur Cardinal, savez-vous s'il y a des élèves autochtones qui viennent d'un milieu francophone?

M. Cardinal: Eh bien, je vais renvoyer la question à Brenda. Globalement, oui, et nous avons répondu à ce besoin.

Mme Jones-Smith: Je crois qu'il y a 21 étudiants autochtones à la Faculté Saint-Jean. Le programme de l'année de transition permet aux étudiants qui le veulent d'étudier en français, donc ils peuvent effectuer leur année de transition à la Faculté Saint-Jean.

Le sénateur Pearson: C'est une excellente nouvelle. J'espère que vous pourrez profiter du nouveau financement annoncé il y a une quinzaine de jours quand vous aurez besoin de fonds supplémentaires.

M. Cardinal: Le problème avec la question du financement des services de soutien aux étudiants, c'est que nous ne sommes pas un service universitaire et que nous avons donc du mal à demander à bénéficier de ces fonds. Souvent, les facultés et les autres départements font la demande, mais ils le font sans consulter ou sans faire participer les Autochtones. C'est pour cela nous demandons toujours un dialogue, parce que nous pouvons aider, nous pouvons renforcer et légitimer leurs demandes de financement de ce genre.

Le sénateur Pearson: C'est intéressant. Merci.

Senator Carney: My issue was not facetious when I said some of the best programs referred are not funded. I was thinking of Mr. Bates' program in Vancouver, and I was thinking of the gang intervention last night. However, some of them are. Donna Leask's program is very innovative and is funded.

Obviously, if you are on the cutting edge, nobody wants to fund you, because they want to see what happens. How can people doing innovative things get funded?

Ms Leask: That is a complicated question, because we are funded, but we are also underfunded at the same time. Edmonton public, like other Alberta school jurisdictions with a significant Aboriginal population, receives the First Nations, Metis, and Inuit education allocation grants. Those grant amounts are based on population, but the population formula for those allocation grants does not go above 2,000 students. Edmonton public has three times that many Aboriginal students. So it is our feeling that we are quite under-funded from that allocation aspect. Edmonton public has made a very deliberate choice to support Aboriginal education itself as a district.

Senator Carney: In Vancouver a bureaucrat from human resources was in the audience, and her job was to listen to the people who were appearing before us and to try to integrate all these various programs into some sort of streamlined program. Obviously, some attempt is being made to do this. Are you suggesting that as a community, we should look at or tell the government to look at some of these structural in-house barriers and remove them?

Ms Leask: Well, perhaps a gentler way to say it is that there needs to be more intergovernmental cooperation on several levels.

Senator Carney: You are being very diplomatic.

Ms Leask: I am.

Senator Carney: They will just have more conferences on what intergovernmental cooperation limits are. Is it a problem that the programs that are designed at institutional levels are not reflective of the need? Is that a fair statement? You cannot record nodding heads. You have to say something. We have all these people coming to us and saying: "We have this budget."

Mr. Cardinal: That is exactly what I mean. With the political bill, it seems to be there on paper, but the intent and the spirit behind that is not being connected with programs and the creativity of these programs that are out there like our own.

Senator Carney: So what can we do about it? We are talking hundreds of millions of dollars. In Vancouver we heard about a wonderful program that needed only \$15,000 to \$20,000. We are not talking huge amounts of money here. What is your overall budget Mr. Cardinal?

Mr. Cardinal: Our overall budget is nearly \$600,000, of which \$245,000 is funded through the university. That includes positions. So over half of what we get has to come from other

Le sénateur Carney: Je ne plaisantais pas quand je disais que certains des meilleurs programmes n'étaient pas financés. Je pensais au programme de M. Bates à Vancouver, et aussi à l'intervention de la bande hier soir. Toutefois, il y en a qui sont financés. Le programme de Donna Leask est tout à fait novateur et il bénéficie d'un financement.

Naturellement, si vous êtes à l'avant-garde, personne ne veut vous financer parce que les gens veulent savoir ce qui se passe. Comment les gens qui innovent peuvent-ils obtenir un financement?

Mme Leask: C'est compliqué, parce que nous avons un certain financement, mais en même temps, nous sommes sous-financés. Le système public d'Edmonton, comme les autres systèmes scolaires de l'Alberta qui ont une importante composante autochtone, reçoivent les subventions pour l'éducation destinées aux Premières nations, aux Métis et aux Inuits. Ces subventions sont proportionnelles à la population, mais la formule prévoit un plafond de 2 000 étudiants. Or, il y a trois fois plus d'étudiants autochtones dans le système public d'Edmonton. Nous estimons donc que nous sommes nettement sous-financés sur ce plan. Le système public d'Edmonton a délibérément choisi de soutenir l'enseignement autochtone.

Le sénateur Carney: À Vancouver, il y avait une fonctionnaire des ressources humaines dans le public dont le travail consistait à écouter les gens qui comparaissaient à notre comité et à essayer d'intégrer tous ces programmes en les rationalisant. Donc, on fait de toute évidence un effet en ce sens. Est-ce que vous voulez dire que nous devrions dire au gouvernement de se pencher sur ces obstacles structurels internes pour les éliminer?

Mme Leask: Disons pour être moins brutale qu'il serait souhaitable qu'il y ait plus de coopération intergouvernementale à plusieurs paliers.

Le sénateur Carney: Vous être très diplomate.

Mme Leask: En effet.

Le sénateur Carney: Ils vont simplement organiser d'autres conférences sur les limites de la coopération intergouvernementale. Il y a-t-il un problème parce que les programmes conçus au palier institutionnel ne reflète pas les besoins réels? Que cela représente bien la réalité? On ne peut pas enregistrer le hochement de tête au compte rendu. Vous devez répondre quelque chose. Nous avons tellement de gens qui nous disent: «Nous avons tel budget».

M. Cardinal: C'est exactement ce que je veux dire. Sur le papier, il y a une volonté politique, mais cet esprit et cette volonté sont coupés des programmes et de la créativité de programmes comme le nôtre.

Le sénateur Carney: Alors, que pouvons-nous faire? Il s'agit de centaines de millions de dollars. À Vancouver, on nous a parlé d'un programme extraordinaire pour lequel il suffisait 15 000 \$ ou 20 000 \$. Ce ne sont pas des montants énormes. Quel est votre budget d'ensemble, monsieur Cardinal?

M. Cardinal: Notre budget global est de près de 600 000 \$, dont 245 000 \$ provenant de l'université. Cela inclut les postes. Donc, plus de la moitié de ce que nous obtenons doit venir

places. That means beating the bushes for endowments and then using that as leverage. A lot of our work has been based on the art of leverage. It is a necessary evil.

Senator Carney: It is not necessarily bad. Sometimes it is good that you have to do that. I am just wondering how we can make the system more flexible so there is more flexibility in the various funding systems. Is anyone doing anything about the population formula limit of 2,000? Do you write letters?

Ms Leask: Yes.

Senator Carney: Good. We will write letters too.

Ms Leask: We really work a lot with quite a few community agencies, Aboriginal agencies in particular, who we welcome into our schools to provide a variety of supports and services. That is happening more and more, and I think that that certainly is a way to go. I think educators really need to realize that we cannot do it all by ourselves. We really do need to work together as a whole community.

Senator Carney: When you say “we,” you mean Aboriginals cannot do it all.

Ms Leask: No. I mean school systems cannot do it all by themselves, no matter what group of children they are working with. So we work with a number of Aboriginal agencies in our district.

Senator Carney: I think you are doing marvellous work, and if there is any way that we can help you, you know where to find the chair.

Ms Leask: Yes, we do.

Senator Carney: Our action plan that she has pioneered and has pushed ahead is aimed at identifying some of these barriers and saying they must be dealt with, because there is lot of money out there. People say that there is not money. There is a lot of money out there, and the question is: Is it being used in the best practices? Is it being used in the best way?

I am really impressed with the progress being made here in Alberta and the retention levels, the graduation levels, and the general awareness of the program. I do not get that feeling in British Columbia. I think that it is an eye-opener for me to see how much is being accomplished here. I congratulate you all. If you have any further thoughts, do let us know.

The Chairman: Well, I would like to thank the three of you very, very much. The issues you have discussed have been enlightening, and especially the issues facing our university programs and students. They are important. It is just too bad that our voices are not heard. We are going to shout loud and clear.

The committee adjourned.

d’ailleurs. Cela veut dire que nous sommes obligés de chercher un peu partout des fonds de dotation qui nous servent de levier. Une bonne partie de notre travail consiste à utiliser cet effet multiplicateur. C’est un mal nécessaire.

Le sénateur Carney: Ce n’est pas nécessairement une mauvaise chose. Quelquefois, c’est une bonne chose de pouvoir faire cela. Je me demande comment nous pourrions donner plus de souplesse au système pour que les divers dispositifs de financement soient plus souples. Est-ce que quelqu’un essaie de modifier la formule qui limite le nombre d’étudiants à 2 000? Est-ce que vous envoyez des lettres?

Mme Leask: Oui.

Le sénateur Carney: Bon. Nous allons en envoyer aussi.

Mme Leask: Nous travaillons beaucoup avec diverses organisations communautaires, des organismes autochtones en particulier, que nous accueillons dans nos écoles pour offrir divers soutiens des services. Cela se fait de plus en plus et je pense que c’est la bonne façon d’agir. Je pense qu’il faut que les éducateurs comprennent que nous ne pouvons pas tout faire tout seuls. Nous devons travailler avec l’ensemble de la communauté.

Le sénateur Carney: Quand vous dites «nous», vous voulez dire que les Autochtones ne peuvent pas tout faire.

Mme Leask: Non. Je veux dire que les systèmes scolaires ne peuvent pas tout faire eux-mêmes, quel que soit le groupe d’enfants avec lequel nous travaillons. Donc nous collaborons avec divers organismes autochtones dans notre arrondissement.

Le sénateur Carney: Je pense que vous faites un travail merveilleux et si nous pouvons vous aider de quelque façon que ce soit, vous savez comment trouver notre présidente.

Mme Leask: Oui.

Le sénateur Carney: Notre plan d’action dont elle est l’initiatrice et le moteur vise à identifier les barrières et à trouver des formules pour y faire face parce qu’il y a beaucoup d’argent disponible. Les gens disent qu’il n’y a pas d’argent, mais en fait il y en a beaucoup et la question est de savoir si on l’utilise pour des pratiques exemplaires, si on l’utilise de la meilleure façon possible.

Je suis vraiment impressionnée par les progrès qu’on accomplit ici en Alberta et les niveaux de maintien des effectifs scolaires, de diplomation et la sensibilisation générale au programme. Je n’ai pas eu la même impression en Colombie-Britannique. Ce que je vois faire ici, c’est vraiment une révélation pour moi. Je vous félicite tous. Si vous avez d’autres idées, faites-les-nous connaître.

La présidente: Eh bien, j’aimerais vous remercier infiniment tous les trois. Vous nous avez beaucoup ouvert les yeux, notamment sur les questions concernant les programmes universitaires et les étudiants. C’est important. C’est dommage que nos voix ne soient pas plus entendues. Nous allons parler haut et fort.

La séance est levée.

EDMONTON, Friday, March 21, 2003

The Standing Senate Committee on Aboriginal Peoples met this day at 1:20 p.m. to study issues affecting urban Aboriginal youth in Canada and, in particular, to examine access; provision and delivery of services; policy and jurisdictional issues; employment and education; access to economic opportunities; youth participation and empowerment; and other related matters.

Senator Thelma J. Chalifoux (*Chairman*) in the Chair.

[*English*]

The Chairman: It is my very great pleasure to welcome Rev. James Holland. I would ask the individual who is accompanying you, Rev. Holland, to introduce herself.

Ms. Heather Jacobs, Social Worker, Aboriginal Learning Centre: Honourable senators, after talking to Father Jim about his presentation today, he asked me to join him, and I said I would be happy to do that.

The Chairman: Before we hear from our witnesses, I will ask senators to introduce themselves, please.

Senator Carney: I am Senator Pat Carney, and I am from British Columbia. I would ask for your indulgence, because I am not familiar with all the place names that are being referred to, nor can I pronounce the Alberta Aboriginal names. They are so different from the coastal names.

I am very pleased to be here. I serve on this committee because Aboriginal issues are extremely important in British Columbia, and because it gives me an opportunity to work with Senator Chalifoux.

Senator Pearson: I am Senator Landon Pearson, and I am from Ontario.

Senator Sibbeston: My name is Senator Nick Sibbeston, and I am from the Northwest Territories. I can confirm that I was at church on Sunday, at Sacred Heart, and saw you, Father.

The Chairman: I am Thelma Chalifoux. I am the chair of the Standing Senate Committee of Aboriginal Peoples. We have been discussing this issue for, I would say, almost three years. In the past 18 months, we have been actively studying the subject.

Rather than having the non-Aboriginal community study us again, we chose to have the Aboriginal community take part in the successes and the issues and the barriers facing Aboriginal people in the urban centres, focusing on the youth. As you both know, a holistic approach is necessary when dealing with youth. When we talk about youth, we must talk about the family. So this is what we have been doing. This is the final leg of the western tour.

It is my great pleasure to have you here this afternoon, Father Jim.

EDMONTON, le vendredi 21 mars 2003

Le Comité sénatorial permanent des peuples autochtones se réunit aujourd'hui à 13 h 20 pour faire une étude sur les problèmes touchant les jeunes Autochtones urbains au Canada et en particulier sur l'accessibilité, l'éventail et la prestation des services, les problèmes liés aux politiques et aux compétences, l'emploi et l'éducation, l'accès aux débouchés économiques, la participation et l'autonomisation des jeunes, et d'autres questions connexes.

Le sénateur Thelma J. Chalifoux (*présidente*) occupe le fauteuil.

[*Traduction*]

La présidente: Je suis très heureuse d'accueillir le Révérend James Holland. Je voudrais que la personne qui vous accompagne se présente.

Mme Heather Jacobson, travailleuse sociale, Centre d'apprentissage autochtone: Honorables sénateurs, au cours d'une discussion que j'ai eue avec le père Jim au sujet de l'exposé qu'il présente aujourd'hui, celui-ci m'a demandé de l'accompagner et je lui ai répondu que j'accepterais volontiers.

La présidente: Avant d'entendre les témoins, je voudrais que mes collègues se présentent.

Le sénateur Carney: Je m'appelle Pat Carney et je viens de la Colombie-Britannique. Je vous demande de faire preuve d'indulgence à mon égard, parce que je ne connais pas très bien les noms de lieux qui sont mentionnés et que j'ai de la difficulté à prononcer les noms autochtones de l'Alberta. Ils sont différents des noms de la région côtière.

Je suis très heureuse d'être ici. Je suis membre de ce comité parce que les questions autochtones occupent une place extrêmement importante en Colombie-Britannique et parce que ça me donne l'occasion de travailler avec le sénateur Chalifoux.

Le sénateur Pearson: Je suis le sénateur Landon Pearson, et je suis Ontarienne.

Le sénateur Sibbeston: Je m'appelle Nick Sibbeston et je suis résident des Territoires du Nord-Ouest. Je confirme que j'étais à l'église dimanche, à Sacred Heart, et que je vous ai vu, mon père.

La présidente: Je m'appelle Thelma Chalifoux. Je suis présidente du Comité sénatorial permanent des peuples autochtones. Nous tenons des discussions sur ces problèmes depuis près de trois ans et nous les examinons de façon soutenue depuis 18 mois.

Plutôt que de demander à la communauté non autochtone de faire une autre étude sur nous, nous avons décidé de faire participer la communauté autochtone aux discussions sur les réussites, les problèmes et les obstacles que connaissent les Autochtones qui vivent en milieu urbain, en particulier les jeunes. Une approche globale est nécessaire en ce qui concerne les jeunes. Il est nécessaire d'englober la famille dans les discussions qui les concernent. C'est ce que nous avons fait. C'est la dernière étape de notre tournée dans l'Ouest.

Je suis très heureuse que vous soyez ici, père Jim.

Rev. James L. Holland, O.M.I., Sacred Heart Church: I am the pastor of Sacred Heart Church of the First Peoples. We are the official national parish for First Nations and Metis people in this archdiocese. We are also the only native parish that has ever been designated a national parish. There are many native parishes that are within reserves or the land area, but no North American bishop has ever designated a parish just for native people and Metis people. So, by church law, we are governed by our culture and our languages as opposed to land and/or jurisdictional boundaries. Hence, in this archdiocese, anyone with any native or Metis blood is my parishioner, if he or she chooses to come to Sacred Heart.

We are very proud to be who we are, and we are not ashamed to say it. In terms of our décor, the bishop has allowed us to be as native as we wish, while maintaining our Catholic image. For me, that is significant. In order for me to be proud of who I am as a person, I have got to be able to recognize my heritage.

My soft spot lies with children, because it is in our children that our future resides. I was asked to go to North Battleford to celebrate a native mass, because I wear moccasins and a buckskin chasuble, and we have sweet grass.

The significant thing about St. Mary Community School in North Battleford is that the student population is 85 per cent Aboriginal. They are just beginning to bring in things that look Aboriginal, other than the kids — because the kids very much look like Aboriginals; you cannot miss that.

In a discussion we had at a parent meeting that night, they wanted to talk to me about blending the Catholic Church and Aboriginals, because some of our traditional people get very uptight and nervous when the schools and the churches use traditional symbols. The parents were beginning to ask questions about their own heritage; many of them know very little about their culture. I believe that Aboriginal heritage and Aboriginal beliefs are important. Hence, we must allow them to have cultural symbols.

I do not teach native spirituality in church, and I encourage the school not to teach native spirituality. I tell them to bring in an elder to each our culture. In the church, we bring in elders to pray; we bring in elders to teach. If I have a difficulty, I go to the elders, because they are our teachers.

My church is in the inner city. It is an old parish. There are Italians, French and Vietnamese in the area. When they come to church, they are native, too, because the native tradition is to accept all people.

Le révérend James L. Holland, O.M.I., Église Sacred Heart: Je suis le pasteur de l'Église Sacred Heart des Premiers peuples. Nous représentons la paroisse nationale officielle pour les membres des Premières nations et les Métis de cet archidiocèse. Nous sommes en outre la seule paroisse autochtone désignée paroisse nationale. On compte de nombreuses paroisses autochtones dans les réserves ou à travers le pays, mais aucun évêque nord-américain n'avait encore désigné une paroisse spécifique pour les peuples autochtones et le peuple métis. Par conséquent, en vertu du droit canon, nous sommes gouvernés par notre culture et nos langues plutôt que par des frontières terrestres ou fondées sur les domaines de compétence. Dans cet archidiocèse, toute personne de sang autochtone ou métis qui décide de venir à l'Église Sacred Heart est mon paroissien ou ma paroissienne.

Nous sommes très fiers de notre identité et nous n'avons pas honte de la révéler. L'évêque nous a permis de respecter nos traditions autochtones en nous laissant toute la latitude voulue, tout en maintenant notre image catholique. J'y accorde beaucoup d'importance. Pour pouvoir être fier de mes origines, je dois être en mesure de les reconnaître.

J'ai une affection toute particulière pour les enfants parce que c'est sur eux que repose notre avenir. On m'a demandé de célébrer une messe autochtone à North Battleford parce que je porte des moccasins et une chasuble en daim et que nous utilisons du foin d'odeur.

La caractéristique principale de l'école communautaire St. Mary de North Battleford est que 85 p. 100 de la population étudiante est autochtone. Ce n'est que depuis peu que l'on introduit des éléments d'apparence autochtone, à part les enfants qui ont indéniablement toutes les apparences d'Autochtones.

Au cours d'une discussion que nous avons eue ce soir-là à une réunion de parents, les parents voulaient me recommander de fusionner l'Église catholique et les Autochtones parce que certains défenseurs des traditions deviennent très tendus et nerveux lorsque les écoles et les églises utilisent des symboles traditionnels. Les parents ont posé des questions sur leur patrimoine; la plupart d'entre eux n'étaient que très peu au courant de leur culture. Je pense que le patrimoine et les convictions autochtones sont importants. Il est par conséquent nécessaire de permettre l'utilisation de symboles culturels.

Je n'enseigne pas la spiritualité autochtone à l'église et j'encourage l'école à ne pas le faire elle-même. Je lui conseille d'inviter un Aîné à venir enseigner notre culture. À l'église, nous faisons venir des Aînés pour prier et pour enseigner. Si j'ai des difficultés, je m'adresse aux Aînés, parce qu'ils sont nos enseignants.

Mon église se trouve au centre-ville. C'est une vieille paroisse. C'est un quartier où vivent également des Italiens, des Français et des Vietnamiens. Lorsqu'ils viennent à l'église, ils sont également considérés comme des Autochtones parce que la tradition autochtone veut qu'on accepte les personnes de tous les milieux.

My concern regarding our children is that, often, inner-city programs are reactive programs. We have to change our way of thinking. We have got to be more proactive, and we have to get to our young people at an early age.

The Edmonton Inner City Children's Project — of which I am the treasurer — which is associated with our church is one of the few proactive programs in the inner city. We work in the school systems. We do not care what religion a student is. We do not even care if they do not pray; it does not matter to me. The kids need help; we help them.

Our program is an after-school program that the Alberta government has cut from its important list. We work with these kids. Many of our kids have no one to go home to — and once they get home, they get no guidance. In many cases, older kids are looking after the little ones. In our program, we help them with their homework. We have programs that are fun. We work with other organizations. We have involved the Alberta Piano Teachers Association. They give free piano lessons to about 120 children who, otherwise, would never have a chance in life to even touch a piano, much less learn how to play. Music is a discipline, whether you are playing drums or playing a piano. It is important for us to keep the kids busy.

Tommy Salo, who is the goalie for the Edmonton Oilers, and the goalie for Buffalo, I believe, each donated \$150,000 toward a program for children of very young age to play hockey. The Catholic School Board would not take it because they said they had to offer it to all children in the city. The opportunity was going to die, so our program took it. Our director played international hockey with the Swiss hockey woman's team. She is a professional coach. In fact, she went to Lethbridge last summer to do a workshop and to renew her licence, to make sure she was up to date.

As a result of this money, hockey equipment is purchased for the kids. We have kids from as young as grade 1, three days a week. We take them on the ice twice a week. We bus them everywhere. We have staff that go with them, because when they get back to school, there may not be anyone waiting for them. This is not the suburbs, where the family car is sitting there waiting for the kids. We make sure they get home safely.

What is unique about the program is they do not have to make good grades, but they have to turn in all their homework. No homework, no hockey — and believe me, these kids want to play

Ce qui me préoccupe en ce qui concerne nos enfants, c'est que les programmes du centre-ville sont généralement des programmes réactifs. Nous devons modifier nos modes de raisonnement. Nous devons être plus proactifs et nous occuper des jeunes dès leur plus jeune âge.

L'Edmonton Inner City Children's Project — dont je suis le trésorier —, qui est associé à notre église, est l'un des rares programmes préventifs du centre-ville. Nous intervenons dans le réseau scolaire. Nous ne nous préoccupons pas des convictions religieuses des élèves. S'ils ne prient pas, nous ne nous en formalisons pas; je n'y attache aucune importance. Les enfants ont besoin d'aide et nous les aidons.

Notre programme est un programme de prise en charge après l'école que le gouvernement de l'Alberta a rayé de sa liste des programmes importants. Nous aidons les enfants qui ont besoin d'aide. La plupart des enfants dont nous nous occupons n'ont personne pour les accueillir à la maison et n'ont personne pour les guider. Dans la plupart des familles, ce sont les enfants les plus âgés qui prennent soin des plus jeunes. Dans le cadre de notre programme, nous les aidons à faire leurs devoirs scolaires à domicile. Nous avons des programmes amusants. Nous collaborons avec d'autres organismes. Nous nous sommes assurés la participation de l'Alberta Piano Teachers Association. Elle donne des cours gratuits de piano à environ 120 enfants qui, sans cela, n'auraient jamais l'occasion de toucher à un piano, à plus forte raison d'apprendre à jouer. La musique est une discipline, qu'il s'agisse de tambour ou de piano. Il est important à nos yeux de tenir les enfants occupés.

Tommy Salo, qui est le gardien de but des Oilers d'Edmonton, et un autre joueur qui est, si je ne me trompe, le gardien de but de Buffalo, ont donné chacun 150 000 \$ à titre de contribution à un programme ayant pour but d'apprendre à de très jeunes enfants à jouer au hockey. La commission scolaire catholique ne voulait pas se charger de ce programme sous prétexte qu'elle serait obligée de le rendre accessible à tous les enfants de la ville. Pour ne pas laisser passer cette occasion, nous avons décidé de le prendre en charge. Notre directrice a joué au hockey dans une équipe internationale, l'équipe féminine suisse de hockey. C'est une entraîneuse professionnelle. En fait, elle est allée à Lethbridge l'été dernier pour assister à un atelier et renouveler sa licence, afin de se mettre en règle.

Ces dons ont permis d'acheter de l'équipement de hockey pour les enfants. Nous accueillons trois jours par semaine des enfants dont les plus jeunes sont des élèves de première année. Nous les emmenons à la patinoire deux fois par semaine. Nous les véhiculons partout par autobus. Des membres de notre personnel les accompagnent parce que, quand ils reviennent à l'école, il n'y a peut-être personne qui les attend. Ce n'est pas comme dans les banlieues où la voiture familiale attend les enfants. Nous nous assurons qu'ils puissent rentrer chez eux en toute sécurité.

Le trait très particulier du programme est qu'ils ne doivent pas obtenir de bonnes notes pour participer; ils doivent toutefois remettre tous leurs devoirs faits à domicile. Pas de devoirs remis,

hockey. It is an opportunity for them to learn discipline. We are getting them at an early age. As you can see, it is a proactive program as opposed to a reactive program.

The cost of reactive programs to society is much greater than that of proactive programs. It is a matter of mindset. We have to change our minds about how we look at programs. Yes, we need to help those who are in trouble. I have no problem with that. I do a lot of fifth steps in AA, five or six a week, and I hear problems from young people whose lives have been wasted, to that point, on alcohol, drugs, whatever, because there was nothing there to help them when they needed it. There was nothing to get them started, no one to encourage them. That is what we have to do.

My theory on tradition is — and I know it is not what my elders necessarily view as tradition — is that the greatest tradition, whether in the church or in our native community, is adaptation. We adapt to the situation we are in. We use whatever is best for our people.

For example, I gave a talk in an Aboriginal studies course at the University of Alberta and a young man from that class called me after that. He liked what I said, he told me, but he said that he wants to learn about his people because he wants to take them back to their tradition. I asked him: “What century do you want to take them back to? Do you want to take them back 500 years? Do you want to take them back 200 years, or 100 years?”

That really rang a bell with me, because our people, although they have maintained their “nativeness” and their traditions according to what they have been taught by their elders, have adapted to the modern world as well. They have taken the best of what they can get.

That is what we are looking for. Children, native and non-native, are children, and they have the same rights as any other citizen in this country. There are few differences we need to be concerned about vis-à-vis native people, in the same way that there are differences we need to address when we are dealing with the French, the Italians, the Portuguese, or people like myself. I come from the southern States, and believe me that is a whole other country.

We need to be concerned about those things, but we cannot lose track of the fact that children are human beings and they are the future of our people.

I had breakfast this morning with a former superintendent of the Catholic school board here. He gave me a book, and I want to quote from it. The book is about early-childhood education in Ontario. They have found, in the French schools, that participation in early pre-school programs positively impacts later school achievements, across all social and economic groups. The longer children attend preschool programs, which begin at

pas de hockey et croyez-moi, ces enfants tiennent beaucoup à jouer au hockey. C'est pour eux l'occasion d'apprendre la discipline. Nous les faisons participer à un très jeune âge. Comme vous pouvez le constater, c'est un programme préventif plutôt qu'un programme réactif.

Le coût social des programmes réactifs est beaucoup plus élevé que celui des programmes préventifs. C'est une question d'attitude. Nous devons changer d'attitude à l'égard des programmes. Il est nécessaire d'aider ceux qui sont en difficulté. Je ne m'y oppose pas du tout. J'anime cinq ou six fois par semaine des rencontres de personnes qui ont atteint l'équivalent de la 5e étape du traitement des Alcooliques anonymes et j'entends parler des problèmes de jeunes dont la vie a été gâchée par l'alcool ou par la drogue parce qu'on n'avait mis aucun service en place pour les aider au moment où ils en avaient besoin. Il n'y avait aucun service pour les aider ni personne pour les encourager. C'est pourtant nécessaire.

Ma théorie sur la tradition — et je sais que mes Aînés n'ont pas nécessairement la même opinion que moi à ce sujet — est que la plus belle tradition, que ce soit à l'église ou dans la communauté autochtone, est l'adaptation. Nous nous adaptons à la situation. Nous utilisons les méthodes qui sont les plus efficaces pour les membres de notre communauté.

Par exemple, après un cours que j'avais donné dans le cadre du programme d'études autochtones de l'Université de l'Alberta, un des élèves de ma classe m'a appelé pour me dire qu'il avait aimé mes commentaires mais qu'il voulait avoir davantage d'information sur son peuple parce qu'il voulait l'inciter à faire un retour à ses traditions. Je lui ai alors posé les questions suivantes: «Jusqu'à quel siècle voulez-vous le faire revenir en arrière? Voulez-vous le faire revenir en arrière de cinq siècles, de deux siècles ou d'un siècle?»

Le commentaire de ce jeune homme m'a fait prendre conscience du fait que notre peuple, même s'il a maintenu son caractère autochtone et ses traditions selon les enseignements de ses Aînés, s'est adapté au monde contemporain également. Les Autochtones ont pris le meilleur de ce qu'ils ont pu obtenir.

C'est le but que nous poursuivons. Les enfants, qu'ils soient Autochtones ou non, restent des enfants et ils ont les mêmes droits que les autres citoyens. En ce qui concerne les Autochtones, on relève quelques différences comme on en relève en ce qui concerne les Français, les Italiens, les Portugais ou des personnes comme moi. Je suis originaire du sud des États-Unis et je vous assure que c'est une région très différente de celle-ci.

Nous devons nous préoccuper de ces questions, mais il ne faut pas perdre de vue que les enfants sont des êtres humains et qu'ils sont l'avenir de notre peuple.

J'ai déjeuné ce matin avec l'ex-surintendant de la commission scolaire catholique. Il m'a donné un livre au sujet duquel je voudrais faire quelques commentaires. Il s'agit d'un manuel sur l'éducation de la petite enfance en Ontario. On a constaté que, dans les écoles françaises, la participation aux programmes préscolaires à un jeune âge a des incidences positives sur les résultats scolaires ultérieurs et ce, dans tous les groupes

age two and a half, the better their achievements in the first grade. What we are talking about here is public nursery school programs operated within the educational system. The teachers have to have the equivalent of a master's degree in early education. They are putting their money where it begins, not at the end.

Our daycares are awesome, and we have Head Start programs. The Sisters of the Atonement in my parish have a Head Start program for the poor. It is proactive, but it is the only one. There are no standards for us, to make sure that our programs for those preschool kids are the best. It is like building a house. Without a solid foundation, the house will not stand very long. If our kids do not have a solid foundation by the time they come to school, they will never last.

So, it is my plea and my hope that something will come from this, that we will learn from the studies that have already been done, the work that has already been done — it is out there; we just have read it — and start applying it.

I attend a lot of meetings, and an associate of mine who also attends a lot of those meetings said this: “We are attending the same meetings and saying the same things we said 10 years ago.” We have to stop talking and start doing. That means that our preschool children need our help. We need standards, and we need to make sure that the money the government is putting out there — and sometimes they can be very generous — is being put to good use. We have to ensure that it is accomplishing something. If not, put the money somewhere else, somewhere where it will do some good.

Ms. Jacobs: I understand that a couple of my peers presented here this morning, Pam Sparklingeyes and Sean McGuiness. I work in that same system. I am a social worker with the Edmonton Catholic School District; I work out of the Aboriginal Learning Centre.

Our overreaching goal is to get schools to hang onto kids longer, and as they hang onto them we will work with them. It is important to have results-based data by which to evaluate programs. People sometimes are reluctant to change what they are doing, and to do anything different means add to what they are already doing. We are not saying, “Do it in addition to”; we are saying, “Do it instead of.”

Sometimes it is a matter of moving resources. I am proud to be part of a children's services authority that is starting to put together some information on results-based data. How do you measure good results with a family? How do we demonstrate those good results? If we cannot do that, then what is the point?

socioéconomiques. Les résultats en première année sont d'autant meilleurs que la participation des enfants à ces programmes préscolaires, qui peut commencer à l'âge de deux ans et demi, est longue. Il s'agit en l'occurrence de programmes de prématernelles publiques mis en oeuvre dans le cadre du système éducatif. Les enseignants doivent être titulaires d'une maîtrise en éducation préscolaire. On investit à un stade précoce et pas en fin de parcours.

La situation est terrible en ce qui concerne les garderies et nous avons des programmes d'aide préscolaire. Les Sisters of the Atonement de ma paroisse ont mis en place un programme d'aide préscolaire pour les pauvres. C'est un programme préventif, mais c'est le seul. Nous n'avons pas de normes sur lesquelles nous appuyer pour nous assurer que nos programmes pour les enfants d'âge préscolaire sont de qualité supérieure. Quand on construit une maison, si les fondations ne sont pas solides, la maison ne restera pas debout très longtemps. Si nos enfants n'ont pas des bases solides quand ils arrivent en milieu scolaire, ils ne tiendront pas le coup longtemps.

J'espère beaucoup que votre étude aura des résultats positifs et que nous tirons des leçons des études qui ont déjà été faites — il suffit de lire les rapports et de mettre les recommandations en oeuvre.

J'assiste à de nombreuses réunions et un des mes associés qui assiste également à ces réunions a fait le commentaire suivant: «Nous assistons aux mêmes réunions et faisons les mêmes observations qu'il y a une dizaine d'années». Il faut s'arrêter de discuter et passer à l'action. Nos enfants d'âge préscolaire ont besoin de notre aide. Il est nécessaire d'établir des normes et de s'assurer que les fonds que le gouvernement investit dans ce domaine — et il est parfois très généreux — sont utilisés à bon escient. Nous devons nous assurer que cet investissement est rentable sinon, il est préférable d'investir dans un autre domaine où ce sera utile.

Mme Jacobson: J'ai appris que deux de mes collègues, Pam Sparklingeyes et Sean McGuiness, ont fait un exposé ce matin. Je travaille dans le même réseau scolaire. Je suis travailleuse sociale pour le district scolaire catholique d'Edmonton. Mon bureau se trouve au Centre d'apprentissage autochtone.

Notre objectif principal est d'inciter les écoles à garder les enfants plus longtemps et alors, de collaborer avec elles. Il est important de disposer de données sur les résultats pour évaluer les programmes. On a parfois de la réticence à apporter des changements car tout changement impose un surplus de travail. En ce qui nous concerne, nous recommandons plutôt de remplacer que d'ajouter.

Il s'agit quelquefois de déplacer des ressources. Je suis fière de travailler pour un organisme de services à l'enfance qui a entrepris de rassembler de l'information fondée sur des données axées sur les résultats. Comment évaluer des résultats positifs en ce qui concerne une famille? Comment prouver que ces résultats sont positifs? Quel est le but de tous ces efforts si l'on n'y arrive pas?

Take the school system, for example. If I spend a lot of money testing students, identifying areas of weakness, but do not fundamentally do anything different in the way I teach them or treat them, then the student has not benefited. The only person who benefits is the person who comes in to do the testing.

I am gratified that systems are focussing more on results. What we found in children's services was that it was a matter of changing resources, not adding to. In that way, we do not keep doing business the same old way.

To do special Aboriginal things in addition to what we are doing, we look at best practice in a real way. There is some good research, some good studies out there, that people can look to.

The Aboriginal Learning Centre is integrated with the Catholic school system. That is the number one choice for Aboriginal parents in Canada, integrated settings. I know we have a segregated setting at Ben Calf Robe School. We advocate that there needs to be a continuum of choices for families, that families have different needs. We know that the needs are high in our community right now, and probably in my working career will remain the same.

I have some brochures that I will leave with the committee. I look forward to your questions.

Senator Sibbeston: Father Jim, whenever I am in town I enjoy going to mass at Sacred Heart Church. The atmosphere and the music are so beautiful. Some of the Aboriginal practices that have been adopted are unique and very nice features.

You have been in Edmonton for a number of years. When society responds to Aboriginal people, just like the church in your case is responding to Aboriginal people, what is the result? Do you see a difference in people, in terms of their healthiness or their spirituality? How significant is the spiritual aspect of people?

Rev. Holland: I personally think that we all have a spirit, and that is quite different than religion. We have to honour that spirit within us. When our society does not honour me, then they do not honour my spirit.

At Sacred Heart, we accept all people, just as they are. We are honouring their spirit. They come to Sacred Heart for renewal, so they can face the outside world. That is the way it should be in every church, but unfortunately that is not the case — regardless of whether it is a Catholic church, or a Protestant church, or whatever.

Thank God for Vatican II. Pope John XXIII said that the church is the people. He said that the building is where we meet, but without the people, we are not a church. That is so important for Aboriginal people. It is important for everyone. I am totally convinced that one of the greatest poverties we face in the world is the poverty of not belonging, of not feeling important. I can feed you, if you need food; I can get you clothing, if you need clothing; I can get you housing, if you need housing. We have agencies that do an awesome job. However, if you believe that no one cares

Ainsi, dans le système scolaire, si j'investis des sommes considérables pour faire passer des tests aux élèves et pour déceler leurs points faibles sans modifier de façon fondamentale mes méthodes d'enseignement ou ma façon de les traiter, ce ne sera pas avantageux pour eux. La seule personne pour laquelle ce sera avantageux est celle qui sera engagée pour faire les tests.

Je suis très contente que les systèmes soient davantage axés sur les résultats. Nous avons eu l'occasion de constater, dans le domaine des services à l'enfance, qu'il fallait plutôt modifier l'usage des ressources que prévoir des ressources supplémentaires. Cela permet de s'affranchir des vieilles méthodes.

Pour prendre des initiatives spéciales pour les Autochtones en outre de nos activités actuelles, nous nous efforçons de nous appuyer sur des pratiques exemplaires. D'excellentes études, sur lesquelles on peut s'appuyer, ont été faites.

Le Centre d'apprentissage autochtone est intégré au système scolaire catholique. Les milieux intégrés sont ce que les parents autochtones du Canada préfèrent. Je sais que ce n'est pas le cas à la Ben Calf Robe School, qui est un milieu particulier. Nous préconisons la mise en place d'une série de choix pour les familles, étant donné qu'elles ont des besoins différents. Les besoins de notre communauté sont actuellement nombreux et ils le resteront probablement au cours de ma carrière.

J'ai apporté quelques brochures que je vous remettrai. J'attends vos questions avec impatience.

Le sénateur Sibbeston: Père Jim, lorsque je suis en ville, j'aime beaucoup aller à la messe à l'église Sacred Heart. L'atmosphère et la musique sont excellentes. Certaines pratiques autochtones qui ont été adoptées sont uniques et absolument remarquables.

Vous êtes à Edmonton depuis plusieurs années. Quel est le résultat lorsque la société répond aux besoins des Autochtones comme le fait l'église, dans votre cas? Constatez-vous une différence au niveau de la santé ou de la spiritualité? Quelle est l'importance de l'aspect spirituel?

Le révérend Holland: Je pense que nous avons tous un esprit et qu'il n'est pas lié à la religion. Nous devons respecter l'esprit qui nous habite. Lorsque notre société ne me respecte pas, elle ne respecte pas mon esprit.

À Sacred Heart, nous acceptons toutes les personnes comme elles sont. Nous respectons leur esprit. Elles viennent à Sacred Heart pour se ressourcer et pour être en mesure d'affronter le monde extérieur. Il devrait en être ainsi dans toutes les églises, mais ce n'est malheureusement pas le cas — peu importe qu'il s'agisse d'une église catholique, d'une église protestante ou d'une autre église.

Je rends grâce à Dieu pour Vatican II. Le pape Jean XXIII a déclaré que ce sont les fidèles qui font l'Église. Il a déclaré que l'édifice est le lieu de rencontre mais que sans les gens, nous ne sommes pas une Église. C'est important pour les Autochtones. C'est important pour tous les citoyens. Je pense que dans la société actuelle, la pire des pauvretés est liée au manque d'appartenance, au fait de ne pas se sentir important. Si vous avez besoin de nourriture, je peux vous en donner; si vous avez besoin de vêtements, je peux vous en donner; si vous avez besoin

about you, that you are not important, what then? That is what we attempt to do at Sacred Heart. We make people feel cared for, feel important. To me, that is spirituality.

Senator Sibbeston: Have you seen a difference as a result of your efforts?

Rev. Holland: Yes.

Senator Sibbeston: Particularly in your efforts with young people, what has happened in that regard?

Rev. Holland: When I first came to Sacred Heart, there were no programs for young people. We cannot do everything ourselves, however. It is important to be open and to network. The problem with our churches is that they are not open enough to other churches or other groups. That is why we work so closely with the Edmonton Inner City Children's Project. We are in the schools, and we are in the schools because the family trusts the schools. We have often suggested working with the Boys and Girls Club, but many of our families do not trust the Boys and Girls Club. They trust the schools, however.

Therefore, we have to go where the trust is. Aboriginal people, as well as our Oriental friends, do not trust immediately, because they have been deceived. Talk is cheap. We have to stop talking and start doing something. I can tell an Aboriginal person that I love him, but if I do not spend any time with him, if I am not going to sit down and have bannock and stew with him, then I am telling that person that he is really not important. Our Aboriginal people have been told by society that they are not important, that they have no value.

As I said earlier, I do fifth steps with Aboriginals. Many of them have been told, from early childhood, that they are no good — and not in words. Other than a teacher, perhaps, out of frustration, no one has said: "You are no good; you will never make anything of yourself." Things that happen to them in our society reinforce that opinion. They feel prejudiced. Many people show prejudice toward Aboriginal people. If you cut the arm of an Aboriginal person, he or she will bleed just like you and I. We are all the same. That is the beautiful thing about their spirituality.

The medicine wheel we use has four colours on the edge, the four colours representing the four kinds of people in the world. When I went to Sacred Heart, we did not have a full church, and we barely could pay for our existence. Eight years later, I have never, ever spoken about money. I welcomed our parishioners. We bury them, we baptize them, we marry them. If they have money, we will accept a donation. However, for those who do not

d'un logement, je peux vous en procurer un. De nombreux organismes dispensent une aide précieuse dans ces domaines. À quoi cela sert-il cependant si vous pensez que personne ne se soucie de vous et que vous n'êtes pas important? C'est à ce niveau-là que nous tentons d'intervenir à Sacred Heart. Nous donnons aux personnes que nous aidons le sentiment que l'on se soucie d'elles et le sentiment d'être importantes. Pour moi, c'est ça la spiritualité.

Le sénateur Sibbeston: Avez-vous constaté une différence à la suite de vos efforts?

Le révérend Holland: Oui.

Le sénateur Sibbeston: Quels ont été en particulier les résultats de vos efforts en ce qui concerne les jeunes?

Le révérend Holland: Lorsque je suis arrivé à Sacred Heart, aucun programme pour les jeunes n'était en place. On ne peut toutefois pas tout faire soi-même. Il est important d'être ouvert et d'établir des réseaux. Le programme des églises est qu'elles ne sont pas assez ouvertes à l'égard des autres églises ou d'autres groupes. C'est pourquoi nous travaillons en étroite collaboration avec l'Edmonton Inner City Children's Project. Nous assurons une présence dans les écoles parce que les familles ont confiance dans les écoles. Nous avons souvent suggéré de collaborer avec le Boys and Girls Club, mais la plupart des familles que nous aidons n'ont pas confiance dans cet organisme. Elles ont toutefois confiance dans les écoles.

C'est pourquoi nous nous adressons aux organismes dans lesquels elles ont confiance. Les Autochtones, et nos amis orientaux aussi, ne font pas confiance d'emblée, parce qu'on les a trompés. Les belles paroles ne sont que du vent. Il faut cesser de discuter pour passer à l'action. On a beau dire à un Autochtone qu'on l'aime, mais si on ne passe pas du temps avec lui, si on ne partage pas du pain de banique et du ragoût avec lui, on lui fait savoir en fait qu'on ne lui accorde pas beaucoup d'importance. La société a fait comprendre aux Autochtones qu'ils n'ont pas d'importance et qu'on ne leur accorde aucune valeur comme êtres humains.

Comme je l'ai mentionné, j'anime des rencontres avec des Autochtones qui ont atteint le niveau de la 5e étape de traitement. On a fait savoir à la plupart d'entre eux, dès leur tendre enfance, qu'ils ne valent rien, mais pas en paroles, sauf peut-être un enseignant qui pourrait faire de dépit une remarque comme: «Tu n'es bon à rien; tu n'arriveras jamais à rien». Ce sont plutôt diverses attitudes de notre société à leur égard qui les confortent dans cette opinion. Ils ont la perception que l'on a des préjugés à leur égard. De nombreuses personnes ont des préjugés à l'égard des Autochtones. S'il se coupe, un Autochtone saigne comme vous et moi. Nous sommes tous semblables. C'est l'aspect positif de leur spiritualité.

Le cercle d'influences que nous utilisons a quatre couleurs différentes à sa circonférence, qui représentent les quatre peuples de la terre. Lorsque je suis arrivé à Sacred Heart, l'église n'était pas très fréquentée et nous avions à peine de quoi survivre. Au cours des huit années qui se sont écoulées depuis lors, je n'ai jamais parlé d'argent. J'ai accueilli nos paroissiens. Nous leur donnons des funérailles, nous les baptisons et nous célébrons leur

have money, we will still bury, baptize or marry them. That is the approach we use. We are accepting of them as being important and accepting of them as having value. I have no problem with the collection. I have no problem raising the funding to do things in the church.

Senator Carney: When I leave here, I will be going to Vancouver, to attend the 80th birthday of my cousin, Father Leo Casey, who was a member of your order, the Order of Mary Immaculate. He will be very interested in hearing about your attendance here. He spent many years teaching in the residential schools on the coast, in the days when they had to feed, educate and house Aboriginal kids for something like 40 cents a day. It was very hard in some of those settlements to do that.

Given the controversy about the delivery of education services through the church, is there controversy about the delivery of these services through Sacred Heart?

Rev. Holland: No.

Senator Carney: I would be interested in the use of the church, not just the Catholic Church, but institutions as delivery systems for programs, or are you ostracized as some churches are being?

Rev. Holland: No, I am not. I say that very quickly, because I am also on the board of directors of Catholic Social Services, which, several years ago, undertook to understand native spirituality and to hire natives. In a meeting with the CEO and some chiefs, one of the chiefs said that as long as the word "Catholic" is in the name, you would not get natives to work for the organization. They hesitated about hiring native people, but then they went ahead and did it anyway.

With respect to residential schools, however, yes, there were some horrible situations. However, our Aboriginal people were educated. They can speak and read as well as anyone else. We need to spend some of the time we spend focusing on residential schools making sure the public knows that our people are educated and can do any job as well as anyone else. That is not the message we are getting out to the public.

A lady asked me to go to her home and bless it, and she told me her life story. Her mother died and left her father with five children, one an infant. For some reason, there was division in the family. None of the family would take these children. He took the children to the sisters, and the sisters raised them. She told me that if it had not been for the sisters she would not be alive today.

I was at a funeral recently at Sturgeon Lake, which is near Lesser Slave Lake. Father Rouleaux was a principal up there for many years. He is a saint, because he treated them as if they were his family.

mariage. S'ils ont de l'argent, nous acceptons les dons. Cependant, nous inhumons, baptisons ou marions également ceux qui n'en ont pas. C'est notre approche. Nous acceptons tous les paroissiens comme des êtres importants. Je n'ai aucune objection à ce que l'on fasse une collecte ou à ce que l'on fasse des levées de fonds pour certaines activités.

Le sénateur Carney: J'irai d'ici à Vancouver pour aller assister à la fête du 80^e anniversaire de mon cousin, le père Leo Casey, qui était membre de votre ordre, l'Ordre de Marie Immaculée. Il sera très content d'apprendre que vous étiez ici. Il a enseigné pendant des années dans les pensionnats de la côte Ouest, à l'époque où il fallait nourrir, instruire et loger des enfants autochtones pour environ 40c. par jour. C'était un tour de force dans certaines colonies.

Compte tenu de la controverse qui entoure la prestation des services d'éducation par l'Église, est-ce que leur prestation par Sacred Heart fait également l'objet de controverse?

Le révérend Holland: Non.

Le sénateur Carney: J'aimerais avoir des informations sur le recours à l'Église, et pas seulement l'Église catholique, mais aussi d'autres institutions, pour la fourniture des programmes. Êtes-vous victimes d'ostracisme comme le sont d'autres Églises?

Le révérend Holland: Non. Je réponds sans hésiter parce que je suis également membre du conseil d'administration des services sociaux catholiques qui, il y a plusieurs années, ont décidé de s'informer sur la spiritualité autochtone et d'engager des Autochtones. Au cours d'une réunion avec le p.-d.g. et quelques chefs, un des chefs a mentionné que tant que le terme «catholique» serait employé, on n'arriverait pas à recruter des Autochtones. Après avoir hésité pendant quelque temps, le conseil a décidé de recruter des Autochtones.

En ce qui concerne les pensionnats, de terribles abus ont effectivement été commis. Les Autochtones ont toutefois reçu une instruction. Ils sont maintenant capables de parler et de lire aussi bien que n'importe quel autre citoyen. Il est nécessaire de consacrer une partie du temps que l'on consacre à critiquer les pensionnats à faire savoir à la population que les Autochtones ont reçu de l'instruction et qu'ils sont capables d'accomplir aussi bien n'importe quelle tâche que quiconque. Ce n'est pourtant pas le message que l'on communique à la population.

Une dame qui m'avait demandé de bénir sa maison m'a raconté sa vie. À son décès, sa mère avait laissé cinq enfants, dont un bébé, à la charge de son père. Pour une raison ou une autre, on n'arrivait pas à s'entendre dans la famille. Aucun membre de la famille ne voulait prendre ces enfants. Mon père a amené les enfants chez les soeurs qui les ont élevés. Ma mère m'a dit que sans les soeurs, elle ne serait pas en vie aujourd'hui.

J'ai assisté récemment à des funérailles à Sturgeon Lake, à proximité du Petit lac des Esclaves. Le père Rouleaux a été directeur là-bas pendant des années. C'était un saint parce qu'il traitait les membres de la communauté comme des membres de sa famille.

Sister Eva was my mentor. I came to the Oblates, not through any of the priests but through the sisters. She was my mentor. She spoke Cree as well as the Crees. She herself accepted them. That is not to say, however, that all priests and nuns were that good.

Hence, when I look at the residential school issue, I look at both sides. How did our leaders get their education? Yes, we need to work with those difficult situations, but we will have difficult situations in our school systems today, and we will have it in our school systems tomorrow.

Senator Carney: Just a little aside on this subject. Father Leo told us he was sent out as a young priest from the Ottawa Valley to the West Coast, to teach in the residential schools, and he had no training. They were given no cultural training at all. He used to sleep in his bunk on the coast, in a village I know quite well, listening to the drums and the fires and ceremonies on Saturday nights, totally with conviction he was going to be scalped and that that was what all the commotion on the beach was about. Nevertheless, he spent his life in it.

I was interested in the fact that the Catholic Church here in Alberta seems to be a very strong delivery system of all these services and that somehow it still is seen as being effective.

Rev. Holland: We have a lot of lawsuits. However, what really concerns me in this whole issue is that the lawyers are getting rich, using our native people, once again, as instruments for their own benefit.

Senator Carney: I am against paying my assessment at church to pay them.

Rev. Holland: Exactly.

Senator Carney: Ms. Jacobs, in these hearings we have heard over and over that a generation of Aboriginal people — and you are one of them — is taking over the delivery of services that in the past were held by Oblates or white people or people from the Ottawa Valley. You are really the first generation of all these young people — teachers, social workers and Aboriginal learning centres — delivering services. How do you get the establishment to move over?

If we are going to produce young people in leadership roles, we will have to identify the barriers they face and the fact that a lot of people do not want what was a client they once gave welfare cheques to becoming a colleague. We run into this in inner city services. One of the coping skills we have to identify is: How did you do it? How do Aboriginal people get society to move over?

Ms. Jacobs: Sometimes you just have to have thick skin. We seem to be good at that. It is not without its challenges, though. Getting building capacity in systems as well as building capacity in your community is really a hard job to do simultaneously. It is a thankless job, sometimes, because a system is not going to thank

La soeur Eva a été mon mentor. J'ai décidé de m'intéresser aux Oblats non pas grâce aux prêtres, mais plutôt grâce aux soeurs. Soeur Eva était mon mentor. Elle parlait la langue crie aussi bien que les Cris. Elle les acceptait. Je n'affirme toutefois pas pour autant que tous les prêtres et toutes les soeurs avaient autant de bonté.

Quand je réfléchis au problème des pensionnats, j'examine les deux aspects de la question. Comment nos dirigeants ont-ils reçu de l'instruction? Il est effectivement nécessaire de faire face à ces situations difficiles, mais on fera face à d'autres situations difficiles dans les systèmes scolaires actuels et futurs.

Le sénateur Carney: J'aimerais conter une anecdote. Le père Leo nous a signalé que lorsqu'il était jeune prêtre dans la vallée de l'Outaouais, il avait été envoyé vers la côte Ouest pour enseigner dans les pensionnats et qu'il n'avait alors aucune formation. On ne donnait aucune formation culturelle à cette époque. Lorsqu'il dormait dans sa couchette, dans un village que je connais très bien, il entendait le son des tambours, des feux et des cérémonies le samedi soir et était absolument convaincu qu'il allait être scalpé et que c'était la raison de toute cette agitation sur la plage. Il a toutefois passé sa vie ici.

Je trouve intéressant que l'Église catholique semble avoir été un mode de prestation très efficace de ces divers services en Alberta et que ce soit toujours le cas.

Le révérend Holland: Beaucoup de poursuites sont intentées. Ce qui me préoccupe cependant c'est que, dans ce contexte, ce sont les avocats qui s'enrichissent et qui se servent, une fois de plus, des Autochtones, pour leur profit personnel.

Le sénateur Carney: Je suis contre le fait de devoir verser ma contribution à l'église pour payer les avocats.

Le révérend Holland: Exactement.

Le sénateur Carney: Madame Jacobson, au cours de ces audiences, nous avons entendu dire qu'une génération d'Autochtones — dont vous faites partie — prend en charge la prestation des services qui étaient autrefois assurés par les Oblats ou par les Blancs ou par les gens de la vallée de l'Outaouais. Vous faites partie de la première génération de jeunes — enseignants, travailleurs sociaux et centres d'apprentissage autochtones — qui fournissent les services. Comment faites-vous pour persuader l'établissement de vous laisser prendre la relève?

Si l'on veut former des jeunes pour les préparer à des fonctions de leadership, il sera nécessaire d'identifier les obstacles auxquels ils sont confrontés et d'être conscients que bien des personnes ne tiennent pas à ce qu'un client auquel ils remettaient des chèques d'aide sociale devienne un collègue. Nous avons ce problème en ce qui concerne les services dans les centres urbains. Il est nécessaire que nous déterminions comment vous avez procédé et comment les Autochtones procèdent pour convaincre la société de leur laisser prendre la relève.

Mme Jacobson: Il est parfois nécessaire d'être insensible. De toute apparence, nous sommes très doués dans ce domaine. Ce n'est toutefois pas facile. Il est très difficile de mener de front l'accroissement des capacités dans les systèmes et dans sa communauté. C'est parfois une tâche ingrate parce qu'un

you for reminding them they have not really done a good job. We get seen as a group; we do not usually get seen as individuals, Aboriginal groups.

Senator Carney: Stereotyped?

Ms. Jacobs: We are seen as a group. In other words, when non-Aboriginals meet Aboriginals, everything the non-Aboriginals have ever known about Aboriginals comes to mind; in other words, Aboriginals carry that collective. Hence, our presence does and says other things to big systems.

I talked about doing things instead of and not in addition to. I am glad the days are gone when you could earn a living in Aboriginal country and then go home to the suburbs on the weekend and talk about what a tax burden Aboriginals are. So our confidence, our cultural esteem, all of those things are increasing, and our numbers are increasing. There are implications here for politicians, as well as for other groups.

However, none of this has come about without a lot of conflict and barriers. It is like any situation where an individual is being forced to do something — sometimes it is done just out of need.

Unfortunately, the role of a liaison is undervalued. We have a system of a culture and of a community that come together, and of course there are places where that always rubs. In terms of the liaison, it is almost like you create a third culture, to be able to work within that, to mediate a good solution for a child or for a family or for a youth. We are learning to articulate for ourselves our value and to also tell the organization what value we bring to it. That articulation skill is critical.

I know you have heard from Mr. Cardinal and people like him who have worked very hard at being able to articulate that value, and we always have to articulate, of course, in English, because that is the language of systems.

I hope I have answered your question.

Senator Carney: Partly. In terms of your earlier point “instead of” rather than “in addition to,” is your point that you are going to break down barriers for Aboriginals in the education system and give them more opportunities, that they cannot be treated like “additions”?

Ms. Jacobs: Yes, otherwise you are an afterthought. It has to have an equally predominant place, whether we are talking about a curriculum or training.

Senator Carney: What about integration?

Ms. Jacobs: Yes. Integration is harder, I must tell you. I have worked on both sides. If I never had to leave my culture, where would I be right now? Integration is always a harder job to do because you have to pay attention to many more things. Integration needs to be built into programs. I train teachers to understand my community. I work with the teachers who are in

systeme n'aura aucune reconnaissance à votre égard pour lui avoir rappelé qu'il n'a pas été très efficace. La perception que l'on a de nous est une perception collective. On ne nous perçoit généralement pas comme des individus.

Le sénateur Carney: Est-ce que ce sont des stéréotypes?

Mme Jacobson: La perception que l'on a de nous est collective. Autrement dit, lorsque des non-Autochtones rencontrent des Autochtones, tout ce que les non-Autochtones savent au sujet des Autochtones vient à l'esprit. La perception des Autochtones est donc collective. C'est pourquoi notre présence est mal interprétée par les systèmes en place.

J'ai mentionné qu'il était nécessaire de remplacer plutôt que d'ajouter. Je suis heureuse que l'époque où l'on pouvait gagner sa vie en territoire autochtone, pour rentrer ensuite chez soi en banlieue en fin de semaine et faire des commentaires sur le fardeau fiscal que représentent les Autochtones, soit une époque révolue. Notre confiance, notre estime culturelle et notre nombre augmentent. Ces changements ont des incidences pour les politiciens et pour d'autres groupes.

Cette évolution s'est toutefois faite au prix de nombreux conflits et de nombreux obstacles. Comme dans toute situation dans laquelle un individu est forcé d'agir de façon précise, il le fait parfois uniquement par besoin.

Le rôle de liaison est toutefois sous-évalué. Notre système culturel et notre communauté sont indissociables et, dans certaines régions, cela engendre des frictions. En termes de liaison, c'est pour ainsi dire comme si l'on créait une troisième culture, pour pouvoir fonctionner et négocier une bonne solution pour un enfant, un jeune ou une famille. Nous apprenons à définir notre valeur et à sensibiliser l'organisation à ce que nous lui apportons. Cette aptitude à la communication est d'une importance capitale.

Je sais que vous avez entendu le témoignage de M. Cardinal et d'autres personnes qui se sont appliquées à exprimer cette valeur que nous devons, bien entendu, toujours exprimer en anglais, puisque c'est la langue des systèmes en place.

J'espère avoir répondu à votre question.

Le sénateur Carney: En partie. Vous avez mentionné qu'il faut remplacer plutôt qu'ajouter; entendez-vous par là que vous comptez abattre les obstacles auxquels font face les Autochtones dans le système éducatif et leur donner davantage d'opportunités et qu'ils ne peuvent pas être traités comme des «pièces rapportées»?

Mme Jacobson: Oui, sinon, on n'y réfléchit qu'après coup. Il est nécessaire que ce soit une place aussi prédominante, qu'il s'agisse d'un programme scolaire ou de formation.

Le sénateur Carney: Et l'intégration?

Mme Jacobson: Oui. Je dois reconnaître que l'intégration est plus difficile. J'ai travaillé dans les deux milieux. Si je n'avais jamais dû abandonner ma culture, ou en serais-je maintenant? L'intégration est toujours plus difficile parce qu'il est nécessaire de tenir compte d'un beaucoup plus grand nombre de facteurs. L'intégration doit faire partie intégrante des programmes.

conflict with the kids, and I have to find a way to keep that teacher on side, to create the best learning environment. Do I always want to do that, and do I always want to do it cheerfully? No.

Senator Carney: In approaching these issues, what works best? Is the best practice to teach Aboriginal students in an Aboriginal atmosphere, or in an Aboriginal parish, or is the best practice to teach them in an integrated environment?

Ms. Jacobs: It is a choice. Non-Aboriginals are not given one choice only, so I do not think you Aboriginal people should be given one choice. There should be a continuum of choices. I have four children — three of them went to an integrated setting, and one went to a segregated setting. They all did okay.

Rev. Holland: I can agree with Heather on that as well, because Aboriginals want to be treated as human beings first. That makes us proud of who we are. I want to be treated as a human being first.

As an aside, senator, when I first immigrated to Canada I went to Vancouver. I have followed your political career for years. You are a familiar face to me. So when I saw your name on the list, I felt like I was going to see someone I already knew.

Senator Carney: Did you know Father Leo?

Rev. Holland: I may have. I went to church on a regular basis. However, it is when I went up to North to work with the native people that I came to the church.

Senator Carney: I will give him your regards.

Rev. Holland: Yes, do. I come from a Southern Baptist and Pentecostal background. I am the only Catholic in my family.

Senator Carney: That is okay, because in the North, everyone who is Catholic is also Pentecostal.

Rev. Holland: We are just one big happy family.

Senator Pearson: I do not know whether you have read the *Life of Pi*, but it is the story of a wonderful Indian boy who is everything, Hindu, Muslim, Christian, and who sees the good point in all of them. He would do well in the native society.

We have been heard constantly throughout our hearings the impact of parenting. You spoke about early childhood education and the importance of highly qualified people. In your church, or in the work you are doing, are you working on this issue of parenting?

Rev. Holland: Within the church itself, no, because we do not have the funding. We are an inner city parish. However, there is a tremendous need.

J'apprends à des enseignants à comprendre ma communauté. Je travaille avec des enseignants qui ont des conflits avec les enfants et je dois trouver un moyen de les surveiller pour que le milieu d'apprentissage soit très propice. Je ne suis toutefois pas toujours disposée à le faire de bonne grâce.

Le sénateur Carney: Quelle est la méthode qui donne les meilleurs résultats dans ce contexte? Est-ce que la pratique la plus efficace consiste à donner des cours aux étudiants autochtones dans un contexte autochtone ou dans une paroisse autochtone, ou à le faire dans un milieu intégré?

Mme Jacobson: C'est un choix. Les non-Autochtones n'ont pas qu'un seul choix et par conséquent, je pense qu'il est nécessaire d'offrir plus d'un choix aux Autochtones. Ils devraient avoir plusieurs choix. J'ai quatre enfants, dont trois ont vécu dans un milieu intégré et l'un dans un milieu séparé. Ils s'en sont très bien tirés tous les quatre.

Le révérend Holland: Je suis du même avis que Heather sur ce point parce que les Autochtones veulent d'abord être traités comme des êtres humains. C'est ce qui nous permet d'être fiers de nos origines. Je veux d'abord être traité comme un être humain.

À ce propos, sénateur, lorsque j'ai immigré au Canada, je suis allé d'abord à Vancouver où j'ai suivi votre carrière politique pendant des années. Vous êtes un visage familier pour moi. Par conséquent, lorsque j'ai vu votre nom sur la liste, j'ai eu l'impression que j'allais voir quelqu'un que je connaissais déjà.

Le sénateur Carney: Avez-vous connu le père Leo?

Le révérend Holland: Peut-être. J'allais à l'église régulièrement. C'est toutefois lorsque je suis allé dans le Nord pour aider les Autochtones que je suis devenu membre de l'Église catholique.

Le sénateur Carney: Je lui remettrai vos compliments.

Le révérend Holland: Oui. Je suis issu d'un milieu baptiste du Sud et pentecôtiste. Je suis le seul catholique de ma famille.

Le sénateur Carney: Ça ne pose pas de problème parce que, dans le Nord, tous les catholiques sont également pentecôtistes.

Le révérend Holland: Nous formons une grande famille unie.

Le sénateur Pearson: Je ne sais pas si vous avez lu le livre intitulé *Life of Pi*, qui raconte l'histoire d'un jeune Indien fascinant qui est à la fois hindou, musulman, chrétien et qui voit l'aspect positif de toutes les religions. Il s'adapterait très bien à la société autochtone.

Au cours de nos audiences, nous avons entendu constamment des commentaires sur l'impact de l'éducation parentale. Vous avez fait allusion à l'éducation de la petite enfance et vous avez mentionné qu'il était important de confier ce rôle à des personnes très qualifiées. Est-ce que dans votre église, ou dans vos autres activités, vous vous intéressez à cette question de l'éducation parentale?

Le révérend Holland: Pas dans l'église proprement dite, parce que nous n'avons pas les fonds nécessaires. Nous sommes une paroisse du centre-ville. Les besoins sont toutefois énormes.

Our school systems have to get involved in this. There are vacant schools in the inner city. We cannot work only with the child. The family is so important. I can look after that child after school, and make him or her feel important, but if the child goes home and the mother and father cannot make it feel important, then what?

I am not one to blame residential schools for everything. Something in our society has caused this, not only in our native people. Residential schools is how they schooled in those days. That is how they delivered services. It was not perfect. They do not deliver services today in perfection.

When I was in the seminary, I had a professor who was from Canada, from a diocese in Victoria, B.C. He said that history was messy, but that we polish it. When the history books are written, we make everybody sound so wonderful.

I come from the States. When I think of the people who signed the American constitution, I think of them as gods. In reality, they were not; they were ordinary human beings.

Life is messy. What we have to do is work together, not just as Aboriginal people but as Canadians, as people in this world, and help all people to be the best they can. That is what we have to do for Aboriginal people. They really need help to be the best they can — and they can. We have to change the mindset about that. Our Aboriginal people can be as good as anyone else in this world, but they need to have given the same opportunity as everyone else. We need to ensure that they get the best education and that parents are taught how to look after their children.

We ran a couple of programs that were funded by the Heritage Foundation, and the results were awesome. However, because we did not connect with the right person, the program was discontinued. The federal government does not believe in funding for food. Well, you do not get an Aboriginal group together unless there is a little something to eat. Food is a part of every gathering. If we gather in here, we have to have coffee. We learn about each other by sitting around and eating and talking.

We still have wakes at Sacred Heart. We are the only group in the city, of any religion, that has wakes. A wake provides a healing process to a family. They sit together, and talk and eat. It is like the lodge. In the lodge, they prayed, they ate, they were together. They learned. That is what we need to do. Stop blaming it on the residential schools.

Senator Pearson: I know we all want to move ahead on that issue, but there are some significant points about the residential school system that have to be taken into account, through our ongoing work, because we have certainly heard from people who have talked about fourth-generation effects. In one case, it was

Il est nécessaire que nos systèmes scolaires s'intéressent à la question. Il y a des écoles inutilisées dans le centre-ville. On ne peut pas s'occuper uniquement de l'enfant. La famille joue un rôle très important. Je peux m'occuper d'un enfant après les cours et lui faire sentir qu'il est un être important, mais ce ne serait pas très utile si son père et sa mère le dévalorisent quand il est de retour à la maison.

Je n'ai pas tendance à condamner de façon catégorique les pensionnats. Les pensionnats étaient un produit de notre société et n'étaient pas uniquement réservés aux Autochtones. Les pensionnats étaient courants à cette époque. C'était un mode de prestation des services. Il n'était pas parfait, mais le mode actuel de prestation des services n'est pas parfait non plus.

Lorsque j'étais au séminaire, j'avais un professeur originaire du Canada, qui venait d'un diocèse de Victoria (Colombie-Britannique). Il disait que l'histoire n'était pas très reluisante mais qu'on l'embellissait. Dans les manuels d'histoire, on a tendance à présenter tous les personnages historiques sous leur plus beau jour.

Je suis originaire des États-Unis. Je considère les personnes qui ont signé la Constitution américaine comme des dieux. En réalité, ce n'étaient pas des dieux, mais des êtres humains ordinaires.

La vie est compliquée. Il est nécessaire de se serrer les coudes, pas seulement comme Autochtones, mais comme Canadiens, comme citoyens du monde, et d'aider les autres de notre mieux. C'est ce qu'il faut faire en ce qui concerne les Autochtones. Ils ont grand besoin d'aide pour développer leurs qualités au maximum et ils en sont capables. Il est nécessaire de changer les mentalités. Les Autochtones peuvent réussir aussi bien que tous les autres peuples, mais il faut leur offrir les mêmes possibilités. Il est nécessaire de s'assurer qu'ils reçoivent la meilleure éducation possible et d'apprendre aux parents à prendre soin de leurs enfants.

Nous avons mis en oeuvre deux programmes qui étaient financés par la Heritage Foundation et les résultats étaient impressionnants. Nous n'avions toutefois pas les bons contacts et le programme a été supprimé. Le gouvernement fédéral n'est pas partisan de l'octroi de fonds pour l'alimentation. On n'arrive toutefois pas à réunir un groupe d'Autochtones si l'on n'a pas de quoi manger à leur offrir. Dans toutes les rencontres, il faut prévoir un repas. Si nous faisons une réunion ici, il est nécessaire d'avoir du café à offrir. Nous apprenons à nous connaître en discutant autour d'un repas.

Nous organisons encore des vigiles à Sacred Heart. Nous sommes le seul groupe de la ville, pour toutes les religions, qui le fasse encore. Une vigile est un processus de guérison pour une famille. Les gens se réunissent et discutent en mangeant. La vigile joue le même rôle que la hutte. Dans la hutte, les Autochtones se réunissaient pour prier en mangeant. Ils apprenaient. C'est ce qu'il est nécessaire de faire. Il faut cesser de rejeter tous les torts sur les pensionnats.

Le sénateur Pearson: Je sais que nous voulons tous aller de l'avant dans ce dossier mais, dans le cadre de nos travaux, il est nécessaire de tenir compte de plusieurs points importants sur le système des pensionnats parce que nous avons entendu des commentaires sur les répercussions que ce système aurait encore

not so much the quality or not of the education, it was the fact that the children were removed often against the will of their parents.

Rev. Holland: Sometimes.

Senator Carney: Sometimes with their parents' will.

Senator Pearson: I am not saying all the time. Children were away at school, and often parents only saw their children for the few months they were home in the summer. Parents had to adapt to their children during that period.

One of the women who presented to us in Vancouver told us that when she started having children her own experience of discipline was that it was punitive, because that is what she experienced. She had no compensatory other experience within her own community. It is those things we need to recognize and work on. She has recognized that, and she has learned and gone on and is doing wonderful work.

I agree, it is not just Aboriginal parents that have problems. Parents nowadays are saying that they think bringing up their children is the most important work they do. However, the bad news is that they do not know what they are doing. I think the human issues are very real. Spending time with small babies and small children is very challenging.

Rev. Holland: Someone explained to me that the adults that come out of the residential schools learned to be supervisors, because they were raised by supervisors; they did not learn to be parents. Kids imitate.

There is a mindset that needs to be changed vis-à-vis the parenting and the grandparenting of our people as well. Not all of them, because some of the people came out of it quite well, but many of them, because they were raised in an institutional environment that was immaculate and that had to be kept immaculate, want their children to be just so. That is how they were trained — not so much trained as that was the model they saw.

I do a lot of fifth steps, as I said, and not only with native people, but anyone who has a problem. There has to be a time in our lives when we say, "From this moment on, I am responsible for whom I am. From this moment on, I am going to learn from my past." We have to learn to say, "I am going to learn from what happened to my mother, my father, my grandfather, my great-grandfather." The good thing about today's society is that we are talking about these things. They are not hidden away.

There are young families, young parents, who are eager to learn better skills and better ways. There are programs out there, but they have a lot of responsibility at home and often cannot afford to take the programs. They often do not have a lot of food at home, and we are not allowed to feed them. We cannot give

sur des membres de la quatrième génération. Dans un cas, le problème n'était pas dû principalement à une question de qualité ou d'éducation, mais au fait que les enfants étaient généralement pris en charge contre la volonté de leurs parents.

Le révérend Holland: Dans certains cas.

Le sénateur Carney: Et dans d'autres, avec leur accord.

Le sénateur Pearson: Je ne dis pas dans tous les cas. Les enfants étaient pensionnaires et les parents ne les renvoyaient généralement que pendant les quelques mois d'été. Les parents devaient s'adapter à leurs enfants pendant cette période.

Une des femmes qui a fait un exposé à Vancouver a mentionné que lorsqu'elle a eu ses premiers enfants, son expérience personnelle de la discipline était que celle-ci était punitive. Elle n'avait connu aucune autre expérience compensatoire dans sa communauté. C'est le type de facteur dont il faut tenir compte. Elle l'a reconnu et elle l'a appris; elle se débrouille très bien.

Ce ne sont pas uniquement les parents autochtones qui ont des problèmes. Dans la société contemporaine, les parents estiment que l'éducation de leurs enfants est leur rôle le plus important. Le problème est qu'ils le font par tâtonnements. Je pense que ce sont des problèmes humains bien réels. Consacrer du temps à des bébés et à de petits enfants est une tâche très exigeante.

Le révérend Holland: Quelqu'un m'a expliqué que les adultes qui ont été dans des pensionnats ont appris à être des surveillants parce qu'ils ont été élevés par des surveillants; ils n'ont pas appris à être parents. Les enfants imitent.

Il y a une conception du rôle des parents et des grands-parents qu'il est nécessaire de changer chez les Autochtones, mais pas de façon systématique, parce que certaines personnes s'en sont très bien tirées; cependant, un grand nombre d'entre eux, parce qu'ils ont été élevés dans un milieu institutionnel qui était impeccable et qui devait le rester, ont la même exigence à l'égard de leurs enfants. C'est l'éducation qu'ils ont reçue — pas tellement l'éducation, mais plutôt le modèle qu'ils ont vu.

Comme je l'ai déjà mentionné, j'aide beaucoup des personnes qui en sont à la cinquième étape du traitement, et pas seulement des Autochtones, mais toute personne qui a un problème. À une certaine étape de notre vie, il faut bien se dire: «À partir de maintenant, je prends la responsabilité de ma personnalité. Je tire les enseignements qui s'imposent de mon passé». Il est nécessaire d'apprendre à dire: «Je tirerai des leçons des problèmes qu'ont eus ma mère, mon père, mon grand-père ou mon arrière-grand-père». L'avantage dans la société contemporaine, c'est qu'on en parle. On ne passe plus ces problèmes sous silence.

Des jeunes familles ou des jeunes parents sont avides d'acquérir de meilleures compétences et d'apprendre des méthodes plus efficaces. Des programmes ont été mis en place à leur intention, mais ils ont beaucoup de responsabilités familiales et n'ont généralement pas les moyens de participer aux programmes. Ils

them any food. We have to do a lot of manoeuvring to make sure they get fed. Our kids have to be fed. Kids cannot learn on an empty stomach.

We need to work with the parents. A lot of young kids are having children. We have got to help them. There are babies having babies. We have to do something to help them as well.

I go back to the notion of being proactive, so that our little ones do not become what we are reacting to. We may not have all the answers today, but we have to do more proactive work, so that we will not have to do so much reaction. I hope that helps.

Ms. Jacobs: I just wanted to add something here. Colonization was really about mass wounding, and I think every nation in the world has probably experienced colonization. Ours is still an issue, because it was so recent.

Therefore, what we ask in our schools, and probably what we should ask of other Canadians and Canadian institutions, like education and children's services and justice, is to be in relationship but to let us have a say in what that relationship looks like. We love Canada. We are on the right track. There are a lot of good things happening out there. If we can commit to the rhythm of that relationship — let us have a hand in what the what looks like and how it is designed, then the ownership that he is talking about, we will own what we create and design.

Senator Pearson: I like your expression about learning to commit to the rhythm of relationships. After 51 years with my husband, I think we have both learned, rocky but rhythmic.

Rev. Holland: The reason you get married and the reason you stay is sometimes two different reasons.

Senator Sibbeston: I could say something about the residential schools, because I was in a residential school for 12 years.

I think what you do is really positive. There is a lot of optimism for the future.

Senator Carney: I think we should be careful about not stereotyping issues like residential schools. A lot of people I know say that, in the absence of residential schools, they would have received no education. For many of them, because they did get that education, they became teachers, lawyers, engineers, jet pilots, and so on.

My point is the picture of institutions we are given is not necessarily reflective of some of the positive aspects that I know happened in British Columbia.

n'ont généralement pas grand-chose à manger chez eux mais nous ne sommes pas autorisés à leur servir des repas. Nous ne pouvons pas leur donner des produits alimentaires. Nous devons avoir recours à des subterfuges pour nous assurer qu'ils mangent. Il est nécessaire que nos enfants mangent. On ne peut pas apprendre lorsqu'on a l'estomac vide.

Il est nécessaire de collaborer avec les parents. De nombreux jeunes ont des enfants. Nous devons les aider. Ce sont des bébés qui ont des bébés. Nous devons intervenir pour les aider.

Je reviens à la notion de l'action préventive pour éviter que nos enfants soient touchés par des problèmes auxquels nous devons réagir plus tard. Nous n'avons peut-être pas toutes les solutions dans l'immédiat, mais il est nécessaire de prendre davantage de mesures préventives pour réduire les interventions réactives. J'espère que c'est efficace.

Mme Jacobson: J'aimerais faire un autre commentaire. La colonisation a fait beaucoup de tort au sein de la population, et je pense que toutes les nations du monde ont probablement connu la colonisation. La nôtre demeure un problème parce qu'elle est très récente.

Par conséquent, ce que nous demandons pour nos écoles, et probablement ce que nous devrions demander aux autres Canadiens et aux institutions canadiennes, notamment aux services éducatifs et aux services à l'enfance ainsi qu'à la justice, c'est d'être en relation mais qu'on nous permette d'avoir notre mot à dire sur la nature de cette relation. Nous aimons le Canada. Nous sommes sur la bonne voie. De nombreux changements intéressants se produisent. Si nous pouvons avoir une influence sur le rythme de cette relation et avoir un mot à dire sur sa conception et sur sa nature, nous serons les propriétaires de ce que nous créons et de ce que nous concevons.

Le sénateur Pearson: J'aime votre expression sur l'adaptation au rythme de la relation. Au cours de nos 51 années de vie commune, je pense que mon mari et moi avons tous les deux appris certaines leçons, non sans heurts, mais à un certain rythme.

Le révérend Holland: Le motif pour lequel on se marie et le motif pour lequel on reste ensemble sont parfois des motifs différents.

Le sénateur Sibbeston: Je pourrais faire des commentaires sur les pensionnats, parce que j'ai vécu en pensionnat pendant 12 ans.

Je pense que vos initiatives sont vraiment constructives. On est très optimiste pour l'avenir.

Le sénateur Carney: Je pense qu'il faut éviter soigneusement de créer des stéréotypes au sujet de certaines questions comme celle des pensionnats. Sans les pensionnats, un grand nombre de mes connaissances n'auraient pas reçu d'instruction. Grâce à cette instruction, un grand nombre d'entre elles sont devenues enseignants, avocats, ingénieurs, pilotes de ligne, et cetera.

Si je fais ce commentaire, c'est parce que l'image que l'on nous présente des institutions ne tient pas nécessairement compte de certains de leurs aspects positifs et je sais qu'il y en avait en Colombie-Britannique.

The Chairman: On behalf of the committee, I wish to thank you very much for your appearance here, Father Jim and Ms. Jacobs.

Our next witness is Ms. Bronwyn Shoush.

Ms. Bronwyn Shoush, Director, Aboriginal Justice Initiatives Unit, Alberta Justice: I appreciate the opportunity to meet with you.

I am the first person in my family to get a university degree, and I did that quite awhile ago. My degree is in chemistry. When I finished my degree, I went travelling. My original plan was to travel for a few months, but I ended up staying away for 11 years — every parent's worst nightmare. I worked abroad. I worked in London and in the Persian Gulf for a number of years. Hence, some of the experiences I talk about today may be similar to the things I experienced living in the Persian Gulf.

I eventually back to university and got a law degree. I completed that in 1991. I focused on constitutional law, on federalism, on Aboriginal and treaty law. I did a lot of speaking on national unity and what we need to do as Canadians to keep our country together, how we have to find ways to include each other and have relationships with each other.

Following Father Jim is a hard act to follow. He is absolutely wonderful, and as is Heather.

I hope you will bear with me. Although I am the director of the Aboriginal Justice Initiatives Unit for Alberta Justice and Solicitor General, I do not claim to speak for the Province of Alberta. That is something that ministers do. However, they are aware and have agreed that I could come here. I am also an advisory board member of the Institute of Aboriginal Peoples' Health, which is one of the Canadian Institutes of Health Research.

When I was initially asked to meet with you, I understood that I was going to be speaking on some of the health issues. Bear with me if I go in that direction.

The Chairman: That is good.

Ms. Shoush: I believe very much the statements that were made by earlier speakers about relationship building being a very important part of how we are going to work with Aboriginal people, whether it is rural, remote, or urban. I understand that we are being asked to address issues affecting urban Aboriginal youth, and I will try to address that in the urban context.

A couple of years ago, I had the opportunity to travel throughout the province with the Alberta Minister of Aboriginal Affairs and Northern Development, when the government was developing its Aboriginal policy framework. I have a copy of that policy framework with me today, and I shall leave it with you.

We did consultations in many communities. The communities identified priorities. They wanted better participation in the economy. So economic participation was the top priority. Next,

La présidente: Au nom de mes collègues, je vous remercie pour votre participation, père Jim et madame Jacobson.

Le témoin suivant est Mme Bronwyn Shoush.

Mme Bronwyn Shoush, directrice, Aboriginal Justice Initiatives Unit, ministère de la Justice de l'Alberta: J'apprécie cette occasion de vous rencontrer.

Je suis la première personne de ma famille à être titulaire d'un diplôme universitaire que j'ai obtenu il y a de nombreuses années. Je suis diplômée en chimie. Après avoir terminé mes études, je me suis mise à voyager. Mon projet initial était de voyager pendant quelques mois, mais j'ai finalement passé 11 années à l'étranger — le pire cauchemar pour des parents. J'ai travaillé à l'étranger. J'ai travaillé à Londres et dans le golfe Persique pendant plusieurs années. Certaines expériences que je mentionnerai aujourd'hui sont peut-être semblables à celles que j'ai vécues dans le golfe Persique.

Après cela, j'ai entrepris d'autres études universitaires et j'ai obtenu un diplôme de droit. J'ai terminé mes études de droit en 1991. Je me suis spécialisée en droit constitutionnel, en fédéralisme, en droit autochtone et en droit des traités. J'ai eu de nombreuses discussions sur l'unité nationale et sur les mesures que devraient prendre les Canadiens pour maintenir l'unité dans notre pays, sur les possibilités d'intégrer les diverses communautés et d'entretenir des relations entre elles.

C'est difficile d'être à la hauteur quand on fait son exposé à la suite de celui du père Jim. Il est extraordinaire et Heather aussi.

Je compte sur votre indulgence. Bien que je sois directrice de la Aboriginal Justice Initiatives Unit pour le ministère de la Justice et le Solliciteur général de l'Alberta, je ne prétends pas être la porte-parole de la Province. C'est le rôle des ministres. Ils savent toutefois que je suis ici et ont accepté que je participe à vos audiences. Je suis également membre du Conseil consultatif de l'Institut de la santé des Autochtones qui est l'un des Instituts de recherche en santé du Canada.

Lorsque j'ai reçu une invitation à participer à vos audiences, j'ai compris que j'allais faire un exposé sur certains problèmes de santé. Soyez donc indulgents.

La présidente: C'est bien.

Mme Shoush: Je pense que les commentaires qui ont été faits antérieurement au sujet de l'établissement d'une relation concernent un aspect très important de l'approche que nous adopterons avec les Autochtones, que ce soit dans les régions rurales, dans les régions isolées ou dans les régions urbaines. Puisqu'on nous demande de faire des commentaires sur les problèmes touchant les jeunes Autochtones urbains, je m'efforcerai de m'en tenir au contexte urbain.

Il y a deux ans, j'ai eu l'occasion de parcourir la province avec le ministre des Affaires autochtones et du Nord de l'Alberta, quand le gouvernement élaborait sa politique cadre pour les Autochtones. J'ai apporté un exemplaire de ce document pour vous le remettre.

Nous avons tenu des consultations dans de nombreuses collectivités. Ces collectivités ont établi des priorités. Elles voulaient une participation accrue à l'économie. La participation

they wanted infrastructure and services available in their communities in the same way they are available elsewhere. They wanted to have clarification of roles and responsibilities of governments, and of their own communities as well. We thought that was quite interesting, because the communities did not raise the issue of further social programs. They wanted to find ways to become active participants in the economy of province. So they were not looking for other kinds of programs.

Following that, the Government of Alberta adopted an Aboriginal policy initiative. It is a cross-ministry priority, one of four the government has. Goal No. 6 of the government is that the well-being and self-reliance of Aboriginal people will be comparable to that of other Albertans. All departments are involved in it. All deputy ministers have responsibilities in that regard.

We held further consultations with the communities, with the Metis settlements, the Metis people in Alberta, each of the treaty levels, Treaty 6, 7, and 8, and they helped us identify some goals and targets. There were health targets and learning targets. They thought we would be able to make progress on the economic side if we find ways to have Aboriginal people become better learners, take advantage of learning opportunities, if we can have programs that are meaningful to Aboriginal people. Health targets were identified to find ways to take better care of children and our elder population.

The process has been a very interesting one. I have been very closely involved with it. Alberta Justice, Aboriginal Affairs and Northern Development, and Children's Services are the ministries responsible for leading this. They have identified a couple of bureaucrats to be involved in that, and I am one of them. Hence, I have been involved in many meetings over the last several years and am witnessing first-hand how different departments are learning to work together. It is a very interesting process.

I am sure it is the same at the level of the federal government, as well, trying to find ways to move outside the silos and have people weave their work together, make it work for the people who are going to benefit or should benefit from it.

We are doing the same thing in the Canadian Institutes of Health Research. I have been very involved in a number of their committees. Through the Institute of Aboriginal Peoples' Health, we have identified that mental health and addiction issues are extremely important to Aboriginal people. We need to find a way to assist communities who have individuals in them who are facing a number of challenges.

As well, we see violence, domestic violence and violence on the street. There is the full range of family violence, and it affects everyone, children, women, men, elders.

économique est donc la principale priorité. Elles voulaient ensuite qu'on leur donne accès à une infrastructure et à des services analogues à ceux qui sont offerts ailleurs. Elles voulaient que les rôles et les responsabilités des gouvernements soient clarifiés. Ce que nous avons trouvé intéressant, c'est que ces collectivités n'ont pas réclamé des programmes sociaux supplémentaires. Elles souhaitaient avoir des possibilités de participer activement à l'économie de la province. Elles ne réclamaient par conséquent pas d'autres types de programmes.

À la suite de ces consultations, le gouvernement de l'Alberta a adopté une Initiative en matière de politique autochtone. C'est une des quatre priorités du gouvernement qui touche tous les ministères. Le sixième objectif du gouvernement est que le bien-être et l'autonomie des Autochtones soient comparables au bien-être et à l'autonomie des autres Albertains. Tous les ministères interviennent. Tous les sous-ministres ont des responsabilités à ce chapitre.

Nous avons tenu d'autres consultations avec les collectivités, avec les colonies métisses, avec les Métis de l'Alberta, aux divers niveaux des traités, à savoir les traités 6, 7 et 8. Ces consultations nous ont aidés à identifier quelques objectifs. Ces objectifs concernent la santé et l'apprentissage. Les collectivités consultées pensaient que nous serions capables de réaliser des progrès sur le plan économique si nous trouvions des possibilités de permettre aux Autochtones de devenir de meilleurs «apprenants» et de tirer parti des occasions d'apprentissage, si l'on pouvait établir des programmes présentant un intérêt pour eux. Des objectifs ont été fixés en matière de santé pour trouver des possibilités de prendre davantage soin des enfants et des personnes âgées.

Le processus a été très intéressant. Les ministères responsables de cette initiative sont le ministère de la Justice, le ministère des Affaires autochtones et du Nord et les Services à l'enfance. Ils ont confié cette tâche à deux bureaucrates; je suis d'ailleurs l'une de ces deux bureaucrates. J'ai donc participé à de nombreuses réunions au cours des dernières années et j'ai eu l'occasion d'observer comment les divers ministères apprennent à collaborer. C'est un processus très intéressant.

Je suis certaine que l'on procède de la même façon à l'échelon fédéral et que l'on tente de trouver des possibilités de sortir de sa tour d'ivoire et de faire participer les personnes qui bénéficieront ou qui devraient bénéficier de cette initiative pour que l'opération soit une réussite.

Les Instituts de recherche en santé du Canada procèdent de la même façon. J'ai été membre de plusieurs comités de cet organisme. Grâce aux travaux de l'Institut de la santé des Autochtones, nous avons constaté que les Autochtones accordent une très grande importance aux problèmes de santé mentale et de toxicomanie. Il est nécessaire de trouver une possibilité d'aider les collectivités dont certains membres sont aux prises avec des difficultés.

Elles sont également aux prises avec des problèmes de violence, notamment de violence conjugale et de violence dans la rue. La violence au sein de la famille se manifeste sous diverses formes et touche tous ses membres: les enfants, les femmes, les hommes et les Aînés.

I have had a chance to work with the Institute of Neurosciences, Mental Health and Addiction, in trying to find a research initiative they could undertake that would include community-based research practices. Scientists would work with communities to determine what questions need to be answered, and then together they could go about finding solutions to the issue or issues that are identified. So we are looking very closely at community-based research initiatives.

I am also involved in the ethics component of research. As such, I am a member of the ethics advisory board for the CIHR. We are pushing very hard for an ethics policy that will take into account Aboriginal world views in the development of research and in the provision of health services for Aboriginal people. It is important for governments, provincial, federal, wherever they are, to understand that there is more than one world view in approaching an issue, a problem, or an opportunity. Aboriginal people look at issues in a holistic way.

Using just a medical model to address a problem may not produce the hoped-for results. Researchers must look at all issues, from a safe home and school environment to support for all the family members that might live in home, whether they are elders, mothers, fathers.

We have advised them that these are the kinds of issues they need to look at, that they should resist the temptation to follow strict medical models in helping Aboriginal people address the complex health issues they face.

The same thing is true of the learning environment — and I believe the previous speakers agree with me on this. The learning environment must take into account all aspects of a child's life. It is important to understand that the child may be coming from a home where there is no structure, where the child is not being fed breakfast before school, where there is no bedtime routine or homework routine. Learning has got to be a key of this.

From my own experience, if Aboriginal people are going to change their place in society, one of the ways it will happen is through learning. There are other ways. We will begin to see other people, people who have influence, start opening doors, including Aboriginal people. Aboriginal youth would benefit greatly from a circle of support, through their early life and their school years. They need to have people to turn to, people that are able to help them.

I grew up in Jasper Place, and I did not have parents who knew influential people. However, when I went to university, I learned how to build relationships with people through sport. I joined competitive teams. I was a Canadian swimming champion. There were three other Aboriginal people while I was there — Willie Littlechild was another — who became national champions in a

J'ai eu l'occasion de collaborer avec l'Institut des neurosciences, de la santé mentale et des toxicomanies pour l'aider à trouver une initiative de recherche incluant des pratiques de recherche communautaires. Le projet consistait à faire collaborer des scientifiques avec les collectivités pour déterminer à quelles questions il était nécessaire d'apporter des réponses, puis de chercher ensemble des solutions aux problèmes relevés. Nous participons donc activement à des initiatives de recherche au niveau des collectivités.

Je participe également à l'établissement d'un code d'éthique pour la recherche. Je suis membre du Conseil consultatif sur l'éthique des Instituts de recherche en santé du Canada. Nous nous efforçons d'établir une politique en matière d'éthique qui tienne compte des conceptions autochtones du monde dans le cadre de l'élaboration de la recherche et de la fourniture de services de santé pour les Autochtones. Il est important que les gouvernements, à l'échelon provincial et fédéral, sachent que l'on peut aborder une question, un problème ou une opportunité, avec des visions du monde différentes. Les Autochtones examinent les problèmes sous un angle holistique.

Le recours à un modèle exclusivement médical pour tenter de régler un problème ne donnera peut-être pas les résultats espérés. Les chercheurs doivent examiner tous les problèmes et mettre d'abord l'accent sur un milieu familial et un milieu scolaire sécurisants afin de soutenir tous les membres de la famille qui vivent ensemble: Aînés, mère et père.

Nous leur avons recommandé d'examiner ce type de problèmes et de résister à la tentation de suivre des modèles strictement médicaux pour aider les Autochtones à régler les problèmes complexes auxquels ils doivent faire face dans le domaine de la santé.

Le même raisonnement s'applique au milieu d'apprentissage et je pense que les personnes qui ont parlé avant moi approuvent mes opinions à ce sujet. Le milieu d'apprentissage doit tenir compte de tous les aspects de la vie d'un enfant. Il est important de savoir que l'enfant vit peut-être dans un milieu familial qui n'est pas structuré, où il n'a pas eu l'occasion de prendre un déjeuner avant d'aller à l'école, où on ne lui impose aucune discipline en ce qui concerne les heures de coucher ou les devoirs scolaires à faire à domicile. L'apprentissage doit être la clé.

En me basant sur mon expérience personnelle, je pense que l'apprentissage est une des méthodes qui permettront aux Autochtones d'occuper une meilleure place dans la société. Il y en a d'autres. D'autres personnes qui sont influentes, y compris des Autochtones, ouvriront des portes. Un cercle de soutien les entourant depuis leur plus tendre enfance jusqu'à leurs années scolaires serait d'une aide précieuse pour les jeunes Autochtones. Il est nécessaire qu'ils puissent se tourner vers certaines personnes, vers des personnes qui sont en mesure de les aider.

J'ai passé mon enfance à Jasper Place et mes parents ne connaissaient pas les personnes influentes. Quand j'ai entrepris des études universitaires, j'ai toutefois appris à établir des relations avec d'autres personnes par l'intermédiaire des activités sportives. J'ai fait partie d'équipes de compétition. J'ai été championne canadienne de natation. Au cours de cette

team sport. Our involvement in sport allowed us to build leadership skills; it allowed us to work in a team, to reach out to other people and to build networks. I see that as a real gap for young people today.

I had a wonderful opportunity earlier this year to participate in Crossroads 2002. It was a retreat for Aboriginal women and girls and other women and young women. Some influential Edmonton women came out and spent three days at the retreat. It was a wonderful opportunity for Aboriginal women and young students to witness how it is that we can establish a relationship that will last. We are not talking about a relationship that will last for the weekend only. We are talking about finding ways to work together, agreeing we will work together, and following the young people we are interested in helping.

This weekend I am doing the same thing with some young people who are interested in following health careers, at the University of Alberta. The young people will get a chance to talk to people. They will be encouraged to take university courses that will allow them to gain access to that health careers program. That would entail disciplining oneself, taking the sciences and all the prerequisites, whatever one has to do to face that challenging course.

Senator Sibbeston: You have talked about the government's activity with respect to Aboriginal issues or initiatives. You have given us a summary, a synopsis, of the way the Alberta government is attempting to deal with Aboriginal people. It is good to learn that the Alberta government is taking Aboriginal people seriously, that it is putting in place effective programs, and with a particular emphasis on health.

Ms. Shoush: Right. Health is an area in which I volunteer. I participate on the CIHR board, and a number of the other boards, as a volunteer. I am doing that on my own time. We have identified that holistic approaches to health issues are very important.

In February, I attended a six-day conference in Bangkok, where I was asked to speak on the impact of violence on Aboriginal people, how it affects the determinants of health. It was framed in the context of violence in the family home, but violence as in armed conflict, terrorism, those kinds of security issues. There were a number of breakout sessions, many speakers and many symposia. It was very interesting to discover what the people identified as their priorities in terms of health, because many people would not think that those are health issues.

période, trois autres Autochtones — dont Willie Littlechild — sont devenus des champions canadiens dans une discipline sportive d'équipe. Notre participation à des activités sportives nous a permis d'acquérir des compétences en leadership, de travailler en équipe, d'aider d'autres personnes et de créer des réseaux. Je pense que l'on constate dans la société actuelle une déficience réelle à cet égard pour les jeunes.

Au début de l'année, j'ai eu l'occasion de participer à Crossroads 2002, une expérience extraordinaire. Il s'agissait d'une retraite pour des femmes et jeunes filles autochtones et pour d'autres femmes et jeunes femmes. Des femmes influentes d'Edmonton ont passé trois jours avec nous. C'était une excellente occasion pour les femmes autochtones et les jeunes étudiants de voir comment l'on pouvait établir des relations durables. Il ne s'agit pas de relations qui durent le temps d'une fin de semaine. Il s'agit de trouver des possibilités de collaborer, de décider de collaborer et de suivre les jeunes que l'on est intéressé à aider.

Cette fin de semaine, je procède de la même façon avec quelques jeunes qui voudraient entamer une carrière dans le domaine de la santé, à l'Université de l'Alberta. Les jeunes auront l'occasion de parler à diverses personnes. Ils seront encouragés à entreprendre des études universitaires qui leur permettront d'avoir accès à ce programme de carrières dans le secteur de la santé. Ils devront se discipliner et choisir des cours de science ainsi que les divers autres cours prérequis et se soumettre à tous les autres conditions nécessaires pour relever ce défi.

Le sénateur Sibbeston: Vous avez mentionné les activités gouvernementales en ce qui concerne les questions autochtones ou les initiatives concernant les Autochtones. Vous avez fait un résumé de l'approche adoptée par le gouvernement de l'Alberta pour tenter d'aider les Autochtones. Je suis heureux d'apprendre que le gouvernement de l'Alberta prend les Autochtones au sérieux et qu'il met en place des programmes efficaces en mettant tout particulièrement l'accent sur la santé.

Mme Shoush: C'est bien cela. La santé est un secteur où je me suis engagée à titre bénévole. Je suis membre du conseil des Instituts de recherche en santé du Canada et de plusieurs autres conseils d'administration, à titre bénévole. J'y consacre une partie de mon temps libre. Nous avons constaté qu'il est très important d'adopter des approches holistiques en matière de santé.

En février, j'ai assisté à une conférence de six jours à Bangkok, où l'on m'avait demandé de faire un exposé sur l'impact de la violence sur les femmes autochtones et sur l'influence de la violence sur les déterminants de la santé. La conférence était non seulement axée sur la violence dans le contexte familial, mais aussi sur la violence dans les conflits armés, le terrorisme et les autres types de problèmes de sécurité. De nombreuses sessions en petits groupes et de nombreux symposiums avaient été prévus. Un grand nombre de conférenciers participaient. C'était très intéressant de découvrir ce que les gens considèrent comme leurs priorités en matière de santé, parce que de nombreuses autres personnes ne les considéraient pas comme des problèmes liés à la santé.

Violence was identified as the top priority; the second priority was mental health issues, and addiction was the third. This was determined by evaluating the more than 600 people who attended the meeting; evaluation forms had to be completed. Other issues that were identified concerned HIV/AIDS and food security. However, health issues were identified as significant, issues such as diabetes and tobacco control. I did not expect this. I had no way of knowing what would come out of that.

Senator Sibbeston: May I just ask you, then, in the area of justice, is the Alberta government committed to alternative justice for Aboriginal people, circle sentencing, for example, which has begun to make real progress amongst Aboriginal people?

Ms. Shoush: Yes. The Alberta government, through the Alberta solicitor general, has worked with communities to establish over 90 youth justice committees. This program won the gold medal from the Canadian public services association this year. There was rigorous competition from across Canada on a very wide range of issues, and the youth justice committees came out on top. They chose that program as one that ought to be emulated across the country.

I have a wonderful job. I really like it. I get to go out to communities and work them to help identify the issues they think need attention.

Today, I was talking with a couple of communities that want attention on prescription drug abuse, and we have agreed to find a way to work together with people who provide services in the geographic location where the community is affected. I think the way we approach working or developing Aboriginal justice initiatives is by working with the communities and letting them come up with the issues that they want to address and then doing that.

We have not met with success when we leave the communities out of the decision-making processes. Neither has it worked when agencies have come to us and said, "We have a plan. If you will provide us with some resources, we will go out and do this for you." What we found is that we need to be involved with the communities in working with them and building partnerships and having them directly participate in the initiatives that will make a difference for them.

Senator Pearson: As you know, the Youth Criminal Justice Act will come into force on April 1. I sponsored that bill in the Senate, and as such am very interested to see how it is going to work out.

Someone told me that, in Lethbridge, many Aboriginal young people have been serving custody and that a lot of them are for administrative breaches. I was told that this is particularly true for

La violence était considérée comme la priorité principale; la deuxième priorité était accordée aux problèmes de santé mentale et les toxicomanies étaient considérées comme la troisième priorité. Cet ordre des priorités a été établi en faisant une évaluation à laquelle ont participé les plus de 600 personnes qui assistaient à la conférence; il a fallu remplir des formulaires d'évaluation. D'autres problèmes qui ont été mis en évidence étaient liés au VIH/sida et à la sécurité alimentaire. On a toutefois accordé une grande importance à des problèmes de santé comme le diabète et le tabagisme. Je ne m'y attendais pas. Je ne pouvais vraiment pas imaginer les conclusions qui se dégageraient de cette conférence.

Le sénateur Sibbeston: Je voudrais savoir si, dans le domaine de la justice, le gouvernement de l'Alberta adhère au principe d'un autre type de justice pour les Autochtones, comme les conseils de détermination de la peine, qui est de plus en plus adopté par les Autochtones?

Mme Shoush: Oui. Le gouvernement de l'Alberta, par l'intermédiaire du solliciteur général, a établi plus de 90 comités de la justice pour les jeunes. Ce programme a remporté cette année la médaille d'or de l'Association canadienne des services publics. Il s'agissait d'une compétition serrée à l'échelle nationale couvrant un large éventail de domaines et ce sont les comités de la justice pour les jeunes qui sont arrivés en tête de classement. Ce programme a été sélectionné par cette association parce qu'elle le considère comme un modèle à imiter.

J'ai un emploi extrêmement intéressant. Je l'aime beaucoup. Je me déplace dans les collectivités pour les aider à donner une priorité aux problèmes dont elles pensent qu'il faut s'occuper.

J'ai discuté aujourd'hui avec les membres de deux communautés qui veulent porter leur attention sur le problème de la consommation abusive de médicaments sur ordonnance; nous avons convenu de trouver une possibilité de collaborer avec des personnes qui fournissent certains services dans la région où est située la communauté touchée. En ce qui concerne les initiatives en matière de justice autochtone, nous adoptons une approche qui consiste à aider les collectivités à décider quels problèmes elles veulent régler, puis à passer à l'action.

Les initiatives pour lesquelles nous n'avons pas fait participer les collectivités au processus décisionnel ont été un échec. Les tentatives ont également échoué dans les cas où des organismes nous ont fait la proposition suivante: «Nous avons un plan. Si vous nous fournissez des ressources, nous le mettrons en oeuvre pour vous». Nous avons constaté qu'il est nécessaire de collaborer et d'établir des partenariats avec les collectivités, et de les faire participer activement aux initiatives qui amélioreront leur situation.

Le sénateur Pearson: La Loi sur le système de justice pénale pour les adolescents entrera en vigueur le 1^{er} avril. J'ai parrainé le projet de loi au Sénat et je suis donc très impatiente de voir si cette loi sera efficace.

Quelqu'un m'a dit qu'à Lethbridge, de nombreux jeunes Autochtones ont purgé une peine d'emprisonnement qui, dans de nombreux cas, avait été imposée pour des infractions

kids who have FAS/FAE. There is a very innovative program that has been designed by a policeman, apparently. Do you know anything about this? It has something to do with a circle of care.

Ms. Shoush: It was developed by prosecutors, community corrections officials and by people from the Blood Tribe. The youth justice committees in Alberta have been in place — the first one started at Fort Chipewyan about 12 or 13 years ago. It was an Aboriginal concept that sort of spread from there. We now have youth justice committees in urban centres, towns and villages.

I believe I know the initiative you are talking about. It is one that involves a Crown prosecutor, police, community corrections, and people from the community working together with the person who is in trouble, to find a way to develop an intensive supervision program, one that will track the person, to be sure that what the person has been asked to do is actually accomplished.

We have the same type of thing — it is a wonderful initiative — at the Alexis court, at Alexis Nation, just outside of Edmonton.

The Chairman: It is closer to Whitecourt.

Ms. Shoush: Right. It is an Aboriginal court that has been providing services on the reserve for over 10 years, and the judges and the community work together. For years, the judges have taken what is referred to as their chamber days to visit the community and sit with the elders. They have talked to the elders about the justice system, about court procedures, about the law. In turn, the community helps the judges as well as the prosecutors to understand the culture and traditions of the Alexis people. The judges are provided an opportunity to learn about the social structure of the community. It is a very wonderful process.

The Chairman: However, there are a lot of pitfalls in that one, too. Nancy Potts is an elder there, and from sundown their doors are locked because the children run amuck. There is no discipline or respect. She is very concerned about that. I have heard about that from the elders there, as well as from other areas, where the youth justice circles are not working as well as they could be.

So we do have issues there, too.

Ms. Shoush: I agree with you. I have heard the same thing from the Alexis justice committee. They have brought this to the attention of the judges and justice officials. They have said that they would like to have a timeout place for the kids who are running around all night. However, if they were to do that, there is every likelihood that they would be charged with holding somebody without a proper warrant, that they would be doing something unlawful. They said they want to do things that will

administratives. On m'a dit que c'était surtout le cas en ce qui concerne des jeunes atteints du syndrome d'alcoolisme foetal ou des effets de l'alcool sur le foetus (SAF/EAF). Il s'agit d'un programme très innovateur qui a été conçu vraisemblablement par un agent de police. Avez-vous des informations à ce sujet? Il y a un lien avec un cercle d'intervenants.

Mme Shoush: Ce programme a été élaboré par des procureurs, par des employés des services correctionnels communautaires et par des membres de la tribu des Blood. Des comités de la justice pour les jeunes sont en place en Alberta; le premier a été créé à Fort Chipewyan il y a environ 12 ou 13 ans. C'est un concept autochtone qui a fait école. Des comités de la justice pour les jeunes ont été établis dans les centres urbains, dans les villes et dans les villages.

Je crois que je suis au courant de l'initiative que vous avez mentionnée. Elle repose sur la collaboration d'un procureur de la Couronne, de la police, des services correctionnels communautaires et de membres de la collectivité avec la personne en difficulté, pour trouver une possibilité d'élaborer un programme de surveillance intensive, qui permette de suivre cette personne afin de s'assurer qu'elle fait ce qu'on lui a demandé de faire.

Un système analogue — c'est une initiative formidable — est en place à la cour d'Alexis, à Alexis Nation, dans la banlieue immédiate d'Edmonton.

La présidente: C'est plus proche de Whitecourt.

Mme Shoush: Oui. Il s'agit d'un tribunal autochtone qui dispense des services dans la réserve depuis plus de dix ans; les juges et la collectivité collaborent. Depuis des années, les juges profitent de ce qu'on appelle leur «chamber days» pour se rendre dans la communauté et discuter avec les Aînés. Ils discutent du système judiciaire, des procédures judiciaires et de la loi. La communauté aide à son tour les juges et les procureurs à connaître la culture et les traditions du peuple Alexis. Les juges ont l'occasion de s'informer sur la structure sociale de la communauté. C'est un processus extraordinaire.

La présidente: Il comporte toutefois aussi de nombreux inconvénients. Nancy Potts est une Aînée de cette nation et dès le coucher du soleil, on ferme les portes à clé parce que les enfants se déchaînent. Ils n'ont aucune discipline ni aucun respect. Cette situation la préoccupe au plus haut point. Ce sont des Aînés de cette réserve et d'autres régions où les cercles de justice pour les jeunes ne sont pas assez efficaces qui m'en ont parlé.

Par conséquent, certains problèmes se posent également.

Mme Shoush: J'en conviens. Le Comité de la justice d'Alexis a fait les mêmes commentaires. Il l'a signalé aux juges et aux fonctionnaires du ministère de la Justice. Les membres du comité ont mentionné qu'ils aimeraient avoir un lieu de détention pour les jeunes qui vadrouillent toute la nuit. Cependant, il y a de fortes probabilités qu'ils seraient accusés d'avoir mis quelqu'un en détention sans avoir un mandat en bonne et due forme, donc d'agir illégalement. Ils ont mentionné qu'ils voudraient que l'on

work in their community. They want some flexibility to make it work in their community.

So, yes, Madam Chairman, that is a very important point.

Senator Pearson: In anticipation of the Youth Criminal Justice Act, they have already closed two youth detention centres. Judging by what we heard last night from the young people, that the gang culture is enhanced within the custodial detention centres, the more kids we can keep out of custodial situations, the better.

The circle of care concept that I understood about Lethbridge involves more than a parole officer; it involves building a community that supervises the kids and ensures that they follow the provisions of their sentence. Under the new legislation, a youth may serve a certain amount of time in detention, but the rest of the sentence will be served in the community, and a process needs to be put in place to follow this through.

Ms. Shoush: If I could, I should like to return to a point the chair made — that is, the concern by some elders in the communities about how this new act will work, their concern about a young person's disrespect for the sentence he or she has received. A number of communities have told us that they think what may happen is that communities that do not have capacity are going to be expected to deal with people who have previously been held in custody or kept somewhere. These communities are telling us that they want to be able to move some of these troublemakers away from our community, at least for a time. They are telling us that, if a youth is being ordered to go to school, he or she will have to behave at school.

Senator Pearson: It is challenging. The choice is between putting them into custody, where they will learn about the gang culture, or finding a way to work with them in the community. It is a question of resources, as we know. The Youth Criminal Justice Act is federal, but the implementation and administration of justice is provincial. Also, while there will be money following it, there is no guarantee that the money will be being put into the places where it should be put. It will be important for the province to make sure the federal monies they receive are directed at these alternative measures.

The Chairman: Another point to consider is that the volunteers are usually elders, and as such they do not get paid. They live on old age pension. Most of them do receive CPP. They live very frugally, far below the poverty line. They do not even receive an honorarium, to acknowledge their participation in that.

Senator Pearson: Can the youth justice committee get together and discuss how to deal with these things?

Ms. Shoush: They are. There are ongoing long-term discussions.

Senator Pearson: Will recommendations be coming forward?

instaure des mesures qui seront efficaces dans leur communauté. Ils veulent qu'on leur laisse une certaine marge de manoeuvre pour que ce soit efficace.

C'est effectivement un point très important, madame la présidente.

Le sénateur Pearson: En prévision de l'entrée en vigueur de la Loi sur le système de justice pénale pour les adolescents, deux centres de détention pour jeunes ont déjà été fermés. D'après ce qu'ont mentionné des jeunes hier soir, à savoir que la culture de bande est renforcée dans les centres de détention, il est préférable d'éviter le plus possible la détention pour les jeunes.

Le concept du cercle d'intervenants de Lethbridge ne fait pas intervenir uniquement un agent des libérations conditionnelles; il consiste à inciter la communauté à surveiller les jeunes et à s'assurer qu'ils respectent les conditions de leur peine. En vertu des dispositions de la nouvelle loi, un jeune pourra purger une partie de sa peine en détention, mais il devra purger le reste de la peine dans la communauté; il sera donc nécessaire de mettre en place un processus de suivi.

Mme Shoush: J'aimerais revenir à une question qui a été abordée par la présidente, à savoir que certains Aînés se demandent comment cette nouvelle loi sera appliquée et craignent que les jeunes ne respectent pas la peine à laquelle ils ont été condamnés. Plusieurs communautés ont signalé qu'il est possible que des collectivités soient mises en charge de personnes qui étaient antérieurement placées dans un établissement de détention alors qu'elles n'ont pas la capacité d'assumer cette responsabilité. Ces communautés veulent avoir la possibilité de mettre ces auteurs de troubles à l'écart de la communauté, pour un certain temps du moins. Elles signalent que si l'on ordonne à un jeune d'aller à l'école, il aura intérêt à bien se comporter.

Le sénateur Pearson: C'est un défi de taille. On a le choix entre la mise en détention, où ces jeunes seront en contact avec la culture des bandes, et une formule qui permettrait de collaborer avec eux dans la communauté. C'est une question de ressources. La Loi sur le système de justice pénale pour les adolescents est une loi fédérale, mais l'administration de la justice relève de la compétence des provinces. Alors que des fonds seront octroyés après la mise en place de cette loi, on n'a aucune garantie que ceux-ci seront investis de la façon prévue. La province aura tout intérêt à s'assurer que les fonds fédéraux qu'elle recevra seront destinés à ces mesures alternatives.

La présidente: Un autre facteur à prendre en considération est que les bénévoles sont généralement des Aînés et qu'ils ne sont pas rémunérés. Leur seul moyen de subsistance est une pension de vieillesse. La plupart d'entre eux reçoivent des prestations du RPC. Ils vivent dans la plus grande simplicité et leur niveau de vie est nettement inférieur au seuil de la pauvreté. Ils ne reçoivent même pas des honoraires pour leur participation.

Le sénateur Pearson: Le Comité de la justice pour les jeunes peut-il se réunir pour en discuter?

Mme Shoush: C'est ce qu'il fait. Il en discute régulièrement.

Le sénateur Pearson: Est-ce qu'il fera des recommandations?

Ms. Shoush: Those will be coming, yes.

The Chairman: We discuss and we discuss and we discuss. It is time for action. There are several elders I know who would love to participate. They are frustrated. Many of them complain that the lawyers get paid well for their participation but that when it comes to them they receive no compensation. They say they are being used, that their recommendations are taken but there is never any compensation. They say they are lucky if they even get a cup of tea. The federal and provincial governments really have to really look at how to compensate the elders and the people working in these circles with these children.

Some of these children are very violent. If you punish a youth, often the extended family is on your back. More training is required. I have not been involved for some time — things might have changed — but I know that is how it was even a year ago.

Ms. Shoush: I am not involved in the training division, although I do have close links to it. There has been training over the last year, and it is ongoing as we speak. There are intensive workshops to assist communities in the rules that they are going to be receiving come April 1. I believe it is going to be challenging. There are going to be quite a few learning opportunities as we move through this together.

Senator Pearson: It is a new opportunity, but one that comes with problems. Other things come into play. There are issues of violence and mental health, and not just for Aboriginal communities but many others as well.

Do you have any suggestions about programs or ways of diminishing the violence that appears to be so unfortunately prevalent?

Ms. Shoush: Every summer I go to a couple of elders' gatherings. They are wonderful opportunities. I can tell you what they think would be a good thing to happen in their communities. Elders are asking their adult children to acknowledge that they may have some issues that need to be addressed and to become responsible parents. It has been very interesting to hear the elders say: "Look, maybe there are some things you did not receive when you were a child. You may have gone to a residential school, or somewhere else, but you now have children of your own. You may even have grandchildren. You are not taking care of the children as you need to."

The elders have been very blunt about the responsibility parents have toward their children. Parents are being told their children come first. They have talked to them about drinking, about being at home with their children.

Of course, these issues are not exclusive to Aboriginal people. However, the elders have been very blunt. They are also talking about the need for parents to guide their children closely on

Mme Shoush: Oui.

La présidente: On discute à n'en plus finir. Il serait temps de passer à l'action. Plusieurs Aînés que je connais aimeraient beaucoup participer. Ils sont frustrés. La plupart d'entre eux se plaignent que les avocats soient grassement rémunérés pour leur participation alors qu'eux ne reçoivent aucune rémunération. Ils se sentent exploités et disent que l'on suit leurs recommandations mais qu'ils ne reçoivent jamais aucune rémunération. Ils s'estiment encore heureux lorsqu'ils reçoivent une tasse de thé. Il est vraiment nécessaire que le gouvernement fédéral et le gouvernement provincial étudient la possibilité de rémunérer les Aînés et les autres personnes qui participent à ces cercles avec ces jeunes.

Certains de ces jeunes sont très violents. Quand on punit un jeune, on se met souvent sa famille étendue à dos. Une formation accrue est nécessaire. Je ne suis plus active dans ce milieu depuis un certain temps et la situation a peut-être changé, mais je sais que c'était ainsi il n'y a pas plus d'un an.

Mme Shoush: Je ne suis pas active dans la division de la formation, bien que j'aie des liens étroits avec elle. On a organisé de la formation au cours des 12 derniers mois et elle est en cours actuellement. On tient des ateliers intensifs pour aider les collectivités à connaître les règlements qui leur seront imposés à partir du 1^{er} avril. Je pense que ce sera un défi. De nombreuses possibilités d'apprentissage se présenteront au cours de ce processus.

Le sénateur Pearson: C'est une nouvelle occasion, mais certains problèmes y sont associés. D'autres facteurs entrent en jeu. Des problèmes de violence et de santé mentale se posent, et pas seulement dans les communautés autochtones, mais dans bien d'autres milieux également.

Avez-vous des programmes ou des méthodes à suggérer qui permettraient de réduire la violence apparemment omniprésente?

Mme Shoush: Chaque été, je participe à deux ou trois rencontres d'Aînés. Ce sont des occasions très intéressantes. Je peux mentionner des initiatives qui seraient utiles, d'après eux, dans leurs collectivités. Les Aînés demandent à leurs enfants adultes de reconnaître qu'ils ont peut-être des problèmes à régler et de devenir des parents responsables. C'était très intéressant d'entendre les Aînés dire: «Certaines choses t'ont peut-être manqué quand tu étais enfant. Tu es peut-être allé dans un pensionnat ou ailleurs, mais tu as maintenant des enfants, ou même des petits-enfants. Tu ne prends pas suffisamment soin de tes enfants».

Les Aînés n'y sont pas allés par quatre chemins en ce qui concerne les responsabilités que les parents ont à l'égard de leurs enfants. On signale aux parents que leurs enfants passent avant tout le reste. Les Aînés leur ont parlé de consommation abusive de boisson et leur ont recommandé de rester à la maison avec leurs enfants.

Ces problèmes ne sont, bien entendu, pas l'apanage des Autochtones. Les Aînés n'y sont toutefois pas allés par quatre chemins. Ils signalent en outre qu'il est nécessaire que les parents

intimate matters, on being careful about sex, which is very difficult for Aboriginal people to talk about. Young teenagers are having children. They are not old enough to be parents. They have not even lived their youth yet; they have not completed their education. This is a problem.

Senator Pearson: Two things have struck me on the issue of sexual and reproductive health. One of them has been the negative side. We were told by a young man who appeared before us that many young women, in particular, do not even know that the term “making love” has anything to do with sex. He had been involved in a workshop, or something like that.

This means that, for those young women, there is a disconnect between sexuality and love, which implies, probably, that they have not been loved themselves, nor their parents, perhaps. Something has to be done about this.

In some Aboriginal centres, sexual and reproductive health clinics are being set up, where some of this kind of discussion can take place. This is an important issue. We must find a way to address it. The ideal way is to empower both the community itself and members of the extended family. If the parents cannot deal with it, then perhaps the aunts can. I am not sure grandmothers can.

The Chairman: That was the youth initiative in Calgary. The youth have empowered themselves to do that and to work together on this.

Senator Pearson: It is peer stuff.

There is clearly a tradition in which children are loved. Several of our witnesses have had their lives turned around by the fact that they have had children. I am not saying that we should raise the age necessarily; I am just saying that some of them are getting pregnant for the wrong reasons.

Ms. Shoush: AIDS is a serious issue among Aboriginal people. We must take steps to protect young people. There appears to be a reluctance on the part of Aboriginal people to agree that it is a serious issue and one that needs attention.

The Chairman: There is the Two Spirit club in Calgary. We have heard about this in Toronto, as well. We did not hear much about it in Vancouver, but in Toronto and especially Calgary they have taken an active role in discussing the issues surrounding two spirits, HIV/AIDS, teenage pregnancies, and other sexuality issues. It might be a good thing to check in with that group in Calgary.

Ms. Shoush: I am aware of it. There are a number of other initiatives going on across Canada that are being funded by research grants. The Institute of Aboriginal Peoples Health is

guident assidûment leurs enfants dans les domaines plus intimes, et qu'ils leur recommandent de faire preuve de prudence dans leurs relations sexuelles, ce qui est très difficile pour des Autochtones. De jeunes adolescents ont des enfants. Ils ne sont pas assez âgés pour être parents. Ils n'ont même pas encore vécu toute leur jeunesse; ils n'ont pas terminé leurs études. Ça pose un problème.

Le sénateur Pearson: En ce qui concerne le problème de la santé sexuelle et génésique, deux facteurs m'ont frappée. L'un d'entre eux représente l'aspect négatif. Un jeune homme qui a témoigné a signalé que la plupart des jeunes, en particulier les filles, ne savent même pas que l'expression «faire l'amour» a un rapport avec la sexualité. Ce jeune homme avait participé à un atelier ou à une activité semblable.

Par conséquent, pour ces jeunes femmes, ce manque de lien entre la sexualité et l'amour signifie probablement qu'elles n'ont pas été aimées et que leurs parents ne l'ont pas été non plus, probablement. Il est essentiel de tenter de régler ce problème.

Dans certains centres autochtones, on organise des cliniques de santé sexuelle et génésique où l'on tient des discussions sur ces questions. C'est un problème important. Il est essentiel de trouver une possibilité de le régler. La meilleure solution consiste à déléguer la responsabilité à la collectivité et aux membres de la famille étendue. Si les parents sont incapables de s'acquitter de cette responsabilité, les tantes pourront peut-être le faire. Je ne suis pas certaine que les grands-mères en soient capables.

La présidente: Les jeunes ont pris eux-mêmes l'initiative à Calgary. Ils ont pris les devants et ont décidé de s'entraider.

Le sénateur Pearson: C'est une initiative entre pairs.

Il est indéniable que les enfants étaient traditionnellement aimés. Plusieurs des témoins que nous avons entendus ont vu complètement changer leur vie quand ils ont eu des enfants. Je ne recommande pas nécessairement d'augmenter l'âge, mais je pense que certaines jeunes filles tombent enceintes pour de mauvaises raisons.

Mme Shoush: Le problème du sida est très répandu chez les Autochtones. Il est essentiel de prendre des mesures pour protéger les jeunes. Les Autochtones éprouvent de toute apparence de la réticence à admettre que c'est un problème grave et qu'il est nécessaire de s'y intéresser.

La présidente: Un club pour personnes à deux esprits a été ouvert à Calgary. Il paraît qu'il y en a un à Toronto également. On n'a pas entendu parler de club de ce type à Vancouver, mais à Toronto, et surtout à Calgary, on y tient des discussions sur les problèmes liés aux personnes à deux esprits, sur le VIH/sida, les grossesses chez les adolescentes et d'autres problèmes liés à la sexualité. Il serait peut-être bon de se renseigner auprès de ce club de Calgary.

Mme Shoush: J'en suis consciente. Plusieurs autres initiatives à travers le Canada sont financées par des subventions de recherche. L'Institut de la santé des Autochtones en finance

funding some of them. It is a way to get communities involved in discussing these issues, to develop a community-based approach to addressing it.

Senator Pearson: You speak about the rate of HIV/AIDS. I know that there is research that suggests that in Vancouver's Downtown Eastside the HIV/AIDS rates are as high as they are in some of the African countries.

Ms. Shoush: Yes. It is a very worrying prospect that our Aboriginal people will be decimated by this condition. It is an urgent matter. We need to find ways to protect people as they move from childhood to youth, the point at which they become interested in sex. We need to find ways to ensure that they are aware and protected from the risks that could harm them.

Senator Pearson: We did not ask our education people here if they were running AIDS-awareness clinics in their schools. Do you know?

Ms. Shoush: I believe some of the junior high schools are talking about sexual health. I am not sure whether AIDS is brought into the discussion at that point, however, or whether it is left to the high school curriculum. However, there are programs for introducing sexual health. I do not know how much kids get out of that kind of learning opportunity in school. I think the peer approach would be better.

When I was in high school, when I was 14 we had the 20-minute talk about menstruation. The boys were moved to another class. That was about it.

Senator Pearson: They also talked about sexually transmitted diseases, but it was pretty clinical.

Ms. Shoush: Yes, very clinical. It was something that you did not think about again.

Senator Pearson: In this country, we must deal with this issue. It is not exclusive to the Aboriginal community.

Ms. Shoush: The rates are disproportionately high among Aboriginal people. That is one of the issues we need to help our young people with, both in urban and rural centres.

The Chairman: I should like to thank you very much for your attendance.

We will now hear from Debbie Coulter from the Edmonton Aboriginal Affairs Committee and Lewis Cardinal from the same committee.

Mr. Lewis Cardinal, Chair, Edmonton Urban Aboriginal Affairs Committee, City of Edmonton: Yes. I would like to introduce Mr. Robb Campre. He is also a member of the Edmonton Urban Aboriginal Affairs Committee.

quelques-unes. C'est une façon de faire participer les collectivités aux discussions sur ces problèmes et d'élaborer une approche communautaire à ces problèmes.

Le sénateur Pearson: Vous avez mentionné le problème du VIH/sida. Je sais que d'après certaines études, dans l'est du centre-ville de Vancouver, le pourcentage des personnes atteintes du VIH/sida est aussi élevé que dans plusieurs pays africains.

Mme Shoush: Oui. La perspective que les Autochtones soient décimés par cette maladie est très inquiétante. Il faut intervenir d'urgence. Il est nécessaire de trouver des solutions pour protéger les enfants lors de leur passage à l'adolescence, à l'âge auquel ils commencent à s'intéresser au sexe. Il est nécessaire de trouver des façons de les sensibiliser aux risques qu'ils pourraient courir et de les protéger.

Le sénateur Pearson: Nous n'avons pas demandé aux témoins qui représentent le milieu de l'éducation s'ils organisaient des cliniques de sensibilisation au sida dans leurs écoles. Le savez-vous?

Mme Shoush: Je pense que certaines écoles secondaires du premier cycle abordent les questions de santé sexuelle. Je ne suis toutefois pas sûre qu'elles abordent la question du sida ou si celle-ci est au programme d'études de niveau secondaire. Des programmes de sensibilisation à la santé sexuelle ont toutefois été mis en place. J'ignore ce que les jeunes retirent de ces occasions d'apprentissage. Je pense qu'une approche axée sur les pairs serait plus efficace.

Lorsque j'étais à l'école secondaire et que j'avais 14 ans, nous avions des discussions de 20 minutes sur les menstruations. Les garçons étaient conduits dans une autre classe. C'était à peu près tout en matière d'éducation.

Le sénateur Pearson: On faisait également des exposés sur les maladies sexuellement transmissibles, mais c'étaient des exposés très cliniques.

Mme Shoush: Oui. C'était le genre d'exposé qu'on oubliait.

Le sénateur Pearson: Il est nécessaire de prendre des mesures dans ce domaine au Canada. Le problème n'est pas exclusif à la communauté autochtone.

Mme Shoush: Les pourcentages sont toutefois particulièrement élevés chez les Autochtones. C'est un des problèmes au sujet desquels il est nécessaire d'aider les jeunes, dans les centres urbains et dans les régions rurales.

La présidente: Je vous remercie pour votre participation.

Nous accueillons maintenant Debbie Coulter et Lewis Cardinal qui représentent l'Edmonton Aboriginal Urban Affairs Committee (Comité des affaires autochtones d'Edmonton).

M. Lewis Cardinal, président, Comité des affaires urbaines autochtones d'Edmonton, Ville d'Edmonton: Oui. Je vous présente M. Robb Campre. Il est également membre de l'Edmonton Urban Aboriginal Affairs Committee.

I would like to bring greetings from the Edmonton Aboriginal Urban Affairs Committee. I would like to express our gratitude for the opportunity to present to you some of our important issues. The Urban Affairs Committee is focusing on youth as one of its primary strategic areas for this year. As a part of the process within our Aboriginal traditions, we have subcommittees that are looking after our key strategic areas, and in this situation, we decided that we would ask the youth subcommittee of the Edmonton Urban Aboriginal Affairs Committee to present on the issues of youth for the senate hearings.

The Edmonton Urban Aboriginal Affairs Committee started seven years ago. Every year we try to work with our community partners on issues and concerns that can be brought forward to the city council and mayor. We also bring concerns or questions from the city council and mayor to the Aboriginal communities. Therefore, we are a facilitation committee.

We have 16 members representing a good cross-section of the Aboriginal community in the city of Edmonton. We work to facilitate and act as a catalyst for change within the city of Edmonton. Without further adieu, I would like to introduce Debbie Coulter, who will present for the standing committee.

Ms. Debbie Coulter, Member, Edmonton Urban Aboriginal Affairs Committee, City of Edmonton: I have put together an outline of issues based on the letter of invitation that we received.

The first item was identifying key issues. There are so many key issues that we just boiled them down to major topic areas. The first one, of course, is poverty. Our youth are in dire need of funds or employment.

Discrimination is another issue. Our youth are discriminated against on a daily basis. One of our youth subcommittee members works at the Nechi Training, Research & Health Promotions Institute. They work with alcohol and drug abuse. He also heads the Two Spirit organization here in the city.

Another major concern for us is gangs: crime and criminals and the culture that criminality has taken in the Aboriginal culture — the rights of passage that young boys meet by going to jail.

There are not enough programs targeted specifically at youth. There is not enough recreational space. There is a major lack of parental role models and good parenting practices.

Factors that we have identified that contribute to these problems include the high percentage of Aboriginal youth in urban areas. I have brought with me a copy of "The Urban Aboriginal People in Western Canada: Realities and Policies" that was published by the Canada West Foundation. Their

Je présente les compliments du Comité des affaires urbaines autochtones d'Edmonton. Nous sommes reconnaissants pour cette occasion de faire un exposé sur certains problèmes qui nous tiennent à coeur. Notre comité considère les jeunes comme une de ses principales cibles stratégiques pour cette année. Dans le cadre du processus de nos traditions autochtones, nous avons instauré des sous-comités responsables de nos principaux secteurs stratégiques et nous avons décidé de demander au Sous-comité de la jeunesse de l'Edmonton Urban Aboriginal Affairs Committee de préparer un exposé pour les audiences du Sénat sur les problèmes qui touchent les jeunes.

L'Edmonton Urban Aboriginal Affairs Committee a été créé il y a sept ans. Chaque année, nous collaborons avec nos partenaires de la communauté afin d'examiner les questions et les préoccupations qui peuvent être portées à l'attention du conseil municipal et du maire. Nous transmettons également les préoccupations ou les questions qu'ont le conseil municipal et le maire aux communautés autochtones. Nous sommes donc un comité de facilitation.

Notre comité est composé de 16 membres qui constituent un échantillon représentatif de la communauté autochtone de la ville d'Edmonton. Notre rôle est de faciliter et d'accélérer le changement à la ville d'Edmonton. J'aimerais maintenant présenter Debbie Coulter, qui se chargera de faire l'exposé.

Mme Debbie Coulter, membre, Comité des affaires urbaines autochtones d'Edmonton, Ville d'Edmonton: J'ai préparé une esquisse des divers problèmes mentionnés dans la lettre d'invitation que nous avons reçue.

Le premier point consiste à identifier les problèmes clés. Ils sont nombreux et nous avons décidé de n'aborder que les plus graves. Le premier est, bien entendu, la pauvreté. Nos jeunes ont désespérément besoin de fonds ou d'emplois.

La discrimination est un autre problème. Les jeunes sont quotidiennement victimes de discrimination. Un des membres de notre Sous-comité de la jeunesse travaille au Nechi Training, Research & Health Promotions Institute. Cet institut s'intéresse aux problèmes d'alcoolisme et de toxicomanie. Cette personne dirige également l'organisme de la ville qui s'occupe des personnes à deux esprits.

Un autre problème majeur pour nous est celui des bandes, à savoir la criminalité et les criminels, et la culture que cette criminalité intègre à la culture autochtone — les rites de passage auxquels sont soumis les jeunes garçons qui sont incarcérés.

Les programmes axés spécifiquement sur les jeunes sont insuffisants. Il n'y a pas assez d'espaces récréatifs. Les modèles parentaux et les bonnes pratiques parentales font largement défaut.

Un des facteurs responsables des problèmes que nous avons identifiés est le pourcentage élevé de jeunes Autochtones dans les régions urbaines. J'ai apporté un exemplaire de l'étude intitulée «The Urban Aboriginal People in Western Canada: Realities and Policies» qui a été publiée par la Canada West Foundation. Les

statistics indicate that the urban Aboriginal population in the western provinces is 65.2 per cent of the whole population. I have included this in the package.

I have also included a PowerPoint presentation on the Edmonton Aboriginal Urban Affairs Committee that I was hoping to use this afternoon, but we do not have the computer going. Maybe they can print that out for you later.

The Chairman: We could probably do that on Tuesday when we get back to Ottawa.

Ms. Coulter: Another factor contributing to key issues is the media focusing on negative information regarding Aboriginal youth. On average, two out of three times you hear negative things about the youth. There is a lot of stereotyping of our youth in this city. Parents are struggling with their own issues and there is the fact that elders and youth are disconnected.

You asked about programs and services. The Edmonton Aboriginal Urban Affairs Committee put together a booklet titled, "Programs and Services for Aboriginal Edmontonians," which I have included in the package. It outlines all of the programs and services that we have confirmed are available to Aboriginal youth.

There are gaps in those services, including: transitional supports for youth in care; an overloaded existing services; a shortage of trained Aboriginal youth workers; and a shortage of sustainable ongoing funding for youth programs under services. There is also a shortage of programs for disabled Aboriginal youth and the lack of information about the disabilities that our Aboriginal people are working with.

You have asked for service statistics. We have included a copy of the Edmonton social release plan, which includes statistics from 1996. They highlight the fact that the population of Edmonton Aboriginal population only forms about 4 per cent of the entire population. Then, further on, it shows that Aboriginal children in care comprise 42 per cent of the children in care in Edmonton, and 46 per cent are the child protection cases. Even if we have such a low percentage of Aboriginal people in the city, they are very over-represented in the systems.

Most Aboriginal youth-oriented funding is project based, which does not allow for long-term development or support such as the UMAC funding. That is very good funding but it is not sustainable.

statistiques de cet organisme indiquent que, dans les provinces de l'Ouest, les Autochtones représentent 65,2 p. 100 de la population totale. J'ai ajouté ce rapport à la documentation.

J'y ai également inclus un exposé en PowerPoint sur le Comité des affaires urbaines autochtones d'Edmonton que j'espérais utiliser aujourd'hui, mais l'ordinateur n'est pas fonctionnel. On pourrait peut-être en imprimer quelques exemplaires pour vous plus tard.

La présidente: Nous pourrions probablement le faire mardi, quand nous serons de retour à Ottawa.

Mme Coulter: Un autre facteur est l'attention que les médias accordent aux informations négatives concernant les jeunes Autochtones. Deux fois sur trois, les nouvelles concernant les jeunes sont mauvaises. Les opinions sont souvent stéréotypées. Les parents sont aux prises avec leurs problèmes personnels; en outre, les Aînés et les jeunes ont perdu le contact.

Vous demandez de l'information sur les programmes et les services. Le Comité des affaires urbaines autochtones d'Edmonton a préparé une brochure intitulée: Programs and Services for Aboriginal Edmontonians «que j'ai ajoutée à la documentation. Elle contient des informations sur les divers programmes et services qui sont accessibles aux jeunes Autochtones.

On relève des lacunes dans ces services, notamment: un soutien transitoire insuffisant pour les jeunes pris en charge; une surcharge des services en place, une pénurie de travailleurs auprès des jeunes Autochtones ayant une formation adéquate et l'absence de financement régulier à longue échéance pour les programmes pour les jeunes mis en place dans le cadre de ces services. Par ailleurs, les programmes pour les jeunes Autochtones atteints d'un handicap sont quasi inexistantes et les travailleurs sociaux autochtones n'ont pas l'information sur les déficiences qui leur serait nécessaire.

Vous demandez également des statistiques sur les services. Nous avons inclus un exemplaire du plan d'action sociale pour la ville d'Edmonton qui contient des statistiques à partir de 1996. On y met en évidence le fait que la population autochtone d'Edmonton ne représente qu'environ 4 p. 100 de la population totale de la municipalité. À un autre endroit, ce plan indique que les enfants autochtones pris en charge représentent 42 p. 100 des enfants d'Edmonton pris en charge et 46 p. 100 des enfants pris en charge par les services de protection de l'enfance. Par conséquent, même si le pourcentage d'Autochtones est minime dans la ville, ils sont trop présents dans les systèmes d'aide.

La plupart des fonds destinés aux jeunes Autochtones sont axés sur les projets, ce qui exclut les possibilités de développement ou de soutien à long terme comme le financement offert dans le cadre du programme des centres urbains polyvalents pour les jeunes Autochtones. C'est un très bon financement, mais il n'est pas durable.

Mr. Robb Campre, Director, Edmonton Urban Aboriginal Affairs Committee, City of Edmonton: I will give you a brief history of myself and what led me into getting involved with Aboriginal issues — specifically Aboriginal youth.

I am a First Nations band member from Fort McKay. I grew up in the Edmonton area — in the Beverly area, which is a high transient area, faced with a lot of poverty and crime. One of the things that kind of kept me in the straight and narrow was being involved in sports, recreation. I think if I did not have that outlet, I do not think I would be sitting here today talking to you. I may be one of those statistics that we very commonly hear of today.

I wanted to get involved with youth and try to get some programs and services that would get more Aboriginal youth participating in positive recreation activities. I see the kids have great abilities, but they are not participating in mainstream sports in the numbers that non-Aboriginal kids are. I wonder why there is that barrier.

I would suggest some of the contributing factors to this barrier are transportation, equipment and registration costs. I find those are some of the leading reasons the kids do not get involved in these activities. It is tough when the families are having difficulty just putting food on the table — they cannot allocate family funds for recreation activities.

In the last couple of years, I have taken roughly 300 kids to Sports Central to get equipment. I would say 85 per cent of these kids are Aboriginal youth. I coach a couple of teams. These kids are now participating in something positive and active. I can cite a few examples.

The Chairman: Robb, would you mind explaining to the other senators what Sports Central is?

Mr. Campre: Sports Central is an organization that was set up to distribute sport equipment to kids and families that did not have the opportunity to access equipment. It is a volunteer organization. They get 100 per cent of their funding through donations and such. They distribute not only in Edmonton, but all over northern Alberta and into the territories as well, including the new territory of Nunavut.

As an example of a positive story through sports activities, there is one kid on my team who comes from a single-parent family with four boys. He is 13 years old and the youngest member of the family. His older brothers are involved in the gang side, unfortunately. His focus has been playing hockey the last three years. I have encouraged him to volunteer and then to start refereeing. Now he not only plays hockey, but he volunteers and referees as well. He gets paid to referee.

M. Robb Campre, directeur, Comité des affaires urbaines autochtones d'Edmonton, Ville d'Edmonton: Je compte donner un bref aperçu de mes antécédents et expliquer les événements qui m'ont poussé à m'intéresser aux questions autochtones, et plus particulièrement aux jeunes Autochtones.

Je suis membre d'une bande des Premières nations de Fort McKay. J'ai passé mon enfance dans la région d'Edmonton, et plus précisément dans le quartier de Beverly, qui est un quartier de passage où le taux de pauvreté et de criminalité est élevé. Un des facteurs qui m'a aidé à rester dans le droit chemin est le fait que j'avais beaucoup d'activités sportives et récréatives. Je pense que si je n'avais pas eu cette soupape, je ne serais pas ici aujourd'hui. Je serais peut-être une des personnes qui font les statistiques qui font beaucoup de bruit à l'heure actuelle.

Je voulais aider les jeunes et tenter d'établir des programmes et des services qui permettraient à un plus grand nombre de jeunes Autochtones de participer à des activités récréatives valorisantes. Les jeunes ont beaucoup d'aptitudes, mais ils ne participent pas en aussi grand nombre aux sports réguliers que les non-Autochtones. Je me demande pour quelles raisons les jeunes Autochtones se heurtent à cet obstacle.

Je pense que certains facteurs sont les difficultés de transport, le coût de l'équipement et les coûts d'inscription. Ce sont là quelques-unes des principales raisons pour lesquelles les jeunes Autochtones ne participent pas à ces activités. Lorsqu'une famille a déjà de la difficulté à subvenir à ses besoins alimentaires, elle est dans l'incapacité de faire des dépenses pour les activités récréatives.

Au cours des deux dernières années, j'ai amené environ 300 enfants à Sports Central pour leur procurer de l'équipement. Je dirais que 85 p. 100 de ces enfants sont des Autochtones. Je suis l'entraîneur de deux équipes. Ces enfants participent maintenant à des activités constructives. Je pourrais citer quelques exemples.

La présidente: Monsieur Campre, pourriez-vous expliquer à mes collègues ce qu'est Sports Central?

M. Campre: Sports Central est un organisme qui a été créé dans le but de distribuer de l'équipement aux enfants et aux familles qui n'ont pas les moyens de s'en procurer. C'est un organisme bénévole. Il est entièrement financé par des dons et par d'autres sources analogues. Il distribue de l'équipement non seulement à Edmonton, mais dans tout le nord de l'Alberta et dans les territoires également, y compris dans le nouveau territoire du Nunavut.

J'aimerais mentionner le cas d'un enfant sur lequel les activités sportives ont eu une bonne influence. Un des jeunes de mon équipe est issu d'une famille monoparentale qui compte quatre garçons. Il a 13 ans et il est le plus jeune membre de la famille. Ses frères aînés font malheureusement partie de bandes. Depuis trois ans, il s'intéresse tout particulièrement au hockey. Je l'ai encouragé à devenir bénévole, puis arbitre. Aujourd'hui, il joue non seulement au hockey, mais il est bénévole et remplit également les fonctions d'arbitre, pour lesquelles il est rémunéré.

All of this has been on his own accord. Now he is trying to get a part-time job. He is doing positive things and has avoided getting involved with the things his brothers have.

That is just an example. If you can take more kids with the same disadvantages and get them into healthy recreational activities, I think we might see a drop in the numbers kids involved in more criminal or violent activities. As Ms. Coulter mentioned, there is an overrepresentation of Aboriginal youth involved with Child Welfare and social agencies.

Why has it come to that? A lot of it comes back to funding, families. Many of our families are headed by single parents. We have an exorbitant number of mothers who are raising their kids alone and do not have good support mechanisms in place to enable them to put food on the table and keep a roof over their heads. It is very difficult for them to get their kids involved in recreation activities.

Our Aboriginal youth have high dropout rates from high school. Only two out of ten are making it through. If they are not in school, they usually get involved with crime and other things that lead to that: prostitution, early pregnancy, and teen pregnancy. The statistics show that we have an overrepresentation in those areas.

There has to be some way we can curb that. I think, based on my own involvement with the kids in the past few years, that we can do it by helping families get their kids to participate in positive activities — namely, sports or cultural activities.

Ms. Coulter: I would like to talk about best practices. Some of the best practices that we have identified through the committee relate to a lot of the programs and services that are provided throughout the city. There is the Oteenow Employment and Training Society, which caters to Aboriginal youth. The Aboriginal career and employment centre is employment related. The National Aboriginal Health Organization is now instituting some youth programs that look very promising, although we are not sure yet how that will affect our Aboriginal youth.

There is the Aboriginal Youth Network, which is run through Nechi, as well as on-line reference sources and forums for Aboriginal youth. The Nechi Institute has some good Aboriginal programs. Of course, we cannot say enough good things about the Amiskwaciy Academy.

The cultural activities that go on at the Canadian Native Friendship Centre are very helpful for a lot of our youth. There is powwow dancing and a lot of other activities. The Red Road

Il a pris toutes ces décisions de son plein gré. Il cherche actuellement un emploi à temps partiel. Il a des activités saines et évite de se laisser entraîner dans le genre d'activités auxquelles s'adonnent ses frères.

Ce n'est qu'un exemple. Je pense que le nombre d'enfants participant à des activités criminelles ou violentes diminuerait si l'on pouvait offrir à un plus grand nombre d'enfants désavantagés comme lui la possibilité de participer à des activités récréatives saines. Comme l'a mentionné Mme Coulter, le pourcentage des Autochtones parmi les jeunes pris en charge par les services à l'enfance et par les organismes sociaux est trop élevé.

À quoi est due cette situation? Elle est liée en grande partie à des carences au niveau du financement et aux familles. La plupart de nos familles sont monoparentales. Un nombre extrêmement élevé de jeunes mères doivent élever leurs enfants seules alors qu'on n'a pas mis en place des mécanismes de soutien efficaces qui leur permettraient de subvenir aux besoins de leur famille en matière d'alimentation et de logement. Elles ont donc beaucoup de difficulté à faire participer leurs enfants à des activités récréatives.

Le taux de décrochage scolaire est élevé parmi les Autochtones. Deux jeunes sur trois seulement terminent leurs études. Ceux qui ne sont pas à l'école se laissent généralement entraîner dans des activités criminelles ou d'autres activités qui mènent à la criminalité: prostitution, grossesses précoces et grossesses chez les adolescentes. Les statistiques révèlent que le pourcentage d'Autochtones est extrêmement élevé dans ces domaines.

Il doit bien y avoir une possibilité d'enrayer cette tendance. D'après l'expérience que j'ai acquise avec les enfants au cours des dernières années, je pense que ce serait possible en aidant les familles à faire participer leurs enfants à des activités valorisantes, c'est-à-dire à des activités sportives ou culturelles.

Mme Coulter: Je voudrais faire des commentaires sur les pratiques exemplaires. Certaines des pratiques exemplaires que nous avons identifiées dans le cadre de nos activités sont liées à de nombreux programmes et services offerts à travers la ville par des organismes tels que la Oteenow Employment and Training Society (emploi et formation), qui aide les jeunes Autochtones, le Aboriginal Career and Employment Centre, qui est actif dans le domaine de l'emploi, et la National Aboriginal Health Organization (organisation nationale de la santé autochtone), qui établit maintenant des programmes apparemment très prometteurs pour les jeunes, bien que l'on ne sache pas encore très bien quel sera leur impact.

Il convient de signaler également des organismes comme l'Aboriginal Youth Network (réseau autochtone pour les jeunes), administré par l'intermédiaire du Nechi Institute, ainsi que des sources de référence et des tribunes pour jeunes Autochtones sur Internet. Le Nechi Institute a mis en place quelques programmes intéressants pour les Autochtones. Et on n'a, bien entendu, que des éloges à faire au sujet de l'Académie Amiskwaciy.

Les activités culturelles organisées au Canadian Native Friendship Centre sont très efficaces pour beaucoup de jeunes Autochtones. Le centre organise des pow-wows et bien d'autres

Healing Society here in Edmonton has a youth drama group that is doing some really good work keeping youth off the streets and focusing their energies into more creative pursuits.

The youth intervention program at the Ben Calf Robe Society is one of the best that I have seen. It operates out of the Ben Calf Robe School and includes parents and covers all ages right from pre-kindergarten to high school. They offer arts and crafts classes, recreational activities, and team sports. I know that the gang members who go there take their gang colours off before they enter the school. They have got a really good relationship with the kids.

Mr. Campre brought a paper entitled, "Social Inclusion," which was developed by the Federation of Canadian Municipalities, I believe. I will let Mr. Campre talk a little bit more about that.

Mr. Campre: This is in conjunction with the Laidlaw Foundation. It is an organization out of Toronto that is looking at a strategy to make regional municipalities more inclusive. By doing so, they are trying to lobby Ottawa as a national coalition of regional municipalities for more direct funding for specific funds for that area. The municipalities are limited in their ability to fund such programs.

When they did the round table discussions, they went around across Canada and conducted various surveys. One of the survey questions was "What would be the best means of funding these programs — municipal, provincial, or federal?" the responses put federal at number 1; provincial, Number 2; and municipal, number 3. In response to the question, "Who would have the best ability to direct those services that would best meet the members of the community?" the results said: municipalities first, provinces second, and the federal government, third.

There is an imbalance. The federal government has the funds, but not the direct ability to serve the needs of those communities. Therefore, they are hoping to form a national coalition to lobby Ottawa to meet the needs of the regional municipalities at the regional level. This is the paper on it. It was put together by Peter Clutterbuck and Marvyn Novick. Marvyn Novick is a professor of sociology at the University of Toronto. The paper is well written and you might find it very insightful.

We had a presentation in Ottawa in December. We had the Honourable Jane Stewart there as our keynote speaker. She understands what we are trying to do and what that committee is all about. We have the support. It is just now taking it national to really bring it to work and go.

activités. La Red Road Healing Society (société de guérison Red Road) d'Edmonton a une troupe théâtrale de jeunes qui s'active à sortir les jeunes de la rue et à les inciter à consacrer leurs énergies à des activités plus créatrices.

Le programme d'intervention auprès des jeunes de la Ben Calf Robe Society est un des meilleurs que je connaisse. Il fait intervenir des parents et s'adresse aux jeunes de tous âges, du niveau de la prématernelle jusqu'au niveau secondaire. Ce programme organise des cours d'initiation aux activités artistiques et artisanales, des activités récréatives et des activités sportives d'équipe. Je sais que les membres de bandes qui participent à ce programme abandonnent les couleurs de leur bande avant d'entrer en classe. Ils ont d'excellentes relations avec les jeunes.

M. Campre a apporté un document intitulé «Inclusion sociale» qui a été préparé par la Fédération canadienne des municipalités, si je ne me trompe. Je lui laisse le soin de faire des commentaires plus précis à ce sujet.

M. Campre: Ce document a été préparé avec l'aide de la Laidlaw Foundation. Il s'agit d'un organisme de Toronto qui étudie la possibilité d'établir une stratégie permettant aux municipalités régionales d'être plus inclusives. La fédération, à titre de coalition nationale des municipalités régionales, fait du lobbying auprès du gouvernement fédéral pour obtenir des fonds destinés spécifiquement à financer des activités dans ce domaine. La capacité des municipalités de financer des programmes de ce type est restreinte.

Dans le cadre de la table ronde, la fédération s'est déplacée à travers le Canada et a fait divers sondages. Une des questions était: «Quel serait le meilleur type de financement pour ces programmes — municipal, provincial ou fédéral?». La réponse la plus fréquente est: fédéral; le financement provincial vient en deuxième position et le financement municipal en troisième. Les réponses à la question: «Qui serait le plus apte à diriger ces services de façon à répondre efficacement aux besoins de la communauté?» ont donné les résultats suivants: première position, les municipalités; deuxième position, les provinces, et troisième position, le gouvernement fédéral.

Il y a un déséquilibre. Le gouvernement fédéral possède les fonds nécessaires mais n'a pas la capacité directe de répondre aux besoins de ces collectivités. On espère par conséquent former une coalition nationale chargée de faire du lobbying auprès du gouvernement fédéral afin de répondre aux besoins des municipalités régionales. Voici le document en question. Il a été préparé par Peter Clutterbuck et Marvyn Novick. Marvyn Novick est professeur de sociologie à l'Université de Toronto. C'est un document très bien écrit et vous y trouverez peut-être des informations très intéressantes.

Nous avons fait une présentation à Ottawa en décembre. L'honorable Jane Stewart était une de nos porte-parole vedettes. Elle comprend la nature de nos efforts et notre raison d'être. Nous avons l'appui nécessaire. Il ne reste plus qu'à faire de la sensibilisation à l'échelle nationale pour donner à cette initiative tout l'élan nécessaire.

Ms. Coulter: There are a number of other best practices that are identified throughout the city. The Metis cultural dancers is a very good place — and one of the only places in the city — for our Metis youth to learn about their culture. There are also the Bent Arrow Society's social programs. They provide for the western portion of the city, and the Ben Calf Robe provides for the eastern.

Our youth subcommittee met recently to make recommendations relating to the funding needs and the involvement of the Aboriginal Youth. We have five recommendations to present.

First, that funding for programs targeted specifically at youth be increased in all sectors and that this funding be "status blind." One of the major problems we find in the city is that Aboriginal funding is segregated by treaty, non-status, and so forth. Yet in the city, they are all blended together. To offer a program for only treaty Indians within the city of Edmonton is almost impossible; it just does not work.

Our second recommendation is to develop a comprehensive, coordinated approach to address the complex issues relating to youth and the law. Those, of course, take in the poverty considerations, the low education — all of the demographic data we have provided to you. It is such a complex issue. It really will require a coordinated approach from different levels of government, not only just within the federal government itself.

Our third recommendation is that social programs be increased in proportion to the population of Aboriginal youth within certain sectors of the city. We are now getting to the point where we can count how many youth reside in one area, so we have high population areas. The police, for instance, use that information to target their programs. We thought that might help.

Fourth, that the issue of urban governance be further studied and guided by policies inclusive of Aboriginal youth. This issue of urban governance is a major one for us. As the Edmonton Aboriginal Urban Affairs Committee, it falls upon us to lead the way on developing that kind of urban governance model. What will it look like? How does it work? Taking the differences in jurisdictions, and all that kind of stuff. Urban governance is a major problem for us. We have been struggling with it for a while and we could really use some help on studying that issue.

Finally, we recommend that the Aboriginal youth play an active role in the design and delivery of programs and services for Aboriginal youth. We found that peer supports work much more effectively than social programs in dealing with our youth. It has just been more effective that way.

Mme Coulter: Nous avons relevé plusieurs autres pratiques exemplaires à travers toute la ville. Le local des danses culturelles métisses est un très bon endroit — et un des seuls de la ville — où les jeunes Métis peuvent avoir des contacts avec leur culture. Il y a aussi les programmes sociaux de la Bent Arrow Society. C'est elle qui administre les programmes pour la zone ouest de la ville alors que Ben Calf Robe administre les programmes pour la zone est.

Notre Sous-comité pour les jeunes s'est réuni dernièrement pour faire des recommandations au sujet des besoins de financement et de la participation des jeunes Autochtones. Nous avons cinq recommandations à présenter.

La première recommandation est que le financement des programmes destinés spécifiquement aux jeunes soit accru dans tous les secteurs et qu'il ne soit nullement lié au statut. Un des principaux problèmes qui se pose dans la ville est que le financement des programmes autochtones est scindé selon qu'il s'agit d'Autochtones visés par des traités, d'Indiens non inscrits, et cetera. Pourtant, dans la ville, ils sont tous ensemble. Il est pratiquement impossible de mettre en place un programme ne s'adressant qu'aux Indiens visés par les traités dans la ville d'Edmonton; ce serait totalement inefficace.

Notre deuxième recommandation est d'élaborer une approche globale et coordonnée pour tenter de résoudre les problèmes complexes qu'ont les jeunes avec la loi. Il est, bien entendu, nécessaire de tenir compte de la pauvreté, du faible niveau d'instruction, bref de toutes les données démographiques que nous avons communiquées. C'est une question extrêmement complexe. Une approche coordonnée à divers paliers de gouvernement, et pas seulement au palier fédéral, sera essentielle.

Notre troisième recommandation est que les programmes sociaux soient élargis en proportion du nombre de jeunes Autochtones dans certains secteurs de la ville. La situation est telle que l'on peut maintenant dénombrer les jeunes qui résident dans un secteur précis. Leur nombre est donc très élevé dans certains secteurs. Les services de police utilisent notamment cette information pour cibler leurs programmes. Nous avons pensé que ça pourrait être utile.

La quatrième recommandation est que l'on fasse une étude plus approfondie sur la question de la gouvernance urbaine et que l'on mette en place des politiques qui incluent les jeunes Autochtones. C'est une question d'importance capitale à nos yeux. À titre de Comité des affaires urbaines autochtones d'Edmonton, il nous incombe de jouer un rôle de chef de file dans l'établissement de ce type de modèle de gouvernance urbaine. Il sera nécessaire de se demander sous quelle forme il se présentera et comment il sera applicable. Il sera nécessaire de tenir compte des divers paliers de compétences et d'autres facteurs semblables. La gouvernance urbaine nous pose un problème majeur avec lequel nous sommes aux prises depuis un certain temps. Il nous serait utile d'avoir un peu d'aide pour examiner cette question.

Enfin, nous recommandons que les jeunes Autochtones jouent un rôle actif dans la conception et la fourniture des programmes et des services pour jeunes Autochtones. Nous avons constaté que l'approche axée sur les pairs est beaucoup plus efficace auprès des jeunes que les programmes sociaux.

Mr. Campre: In regard to funding, a lot of families have only so much money. When they are on family assistance, they are allocated so many dollars for recreation or cultural programs. Once it is used up, the funds literally have to come out of their own meal money. This creates a very difficult situation for the families to be unable to afford to meet their children's needs. I think there is a cap of so many dollars per year per child, which limits the ability for these kids to get involved. Sports participation can be expensive. Family assistance is not with the times; what they allocate is not indicative of what the true costs of the recreation activities are.

A few years ago, I was the athletic director of an organization called the "White Buffalo Athletic Club." I was the athletic director. In creating the programs, we followed the input of a youth advisory steering committee. It was very beneficial to have the kids' input and direction of the program; it made it more hands-on for them and their involvement increase.

Senator Pearson: I think we are all interested in the governance issue. You are probably a little further ahead than we are. There are two issues of governance that have come up in our hearings. One is the issue around education. Should or should there not be an Aboriginal education board separate from the public board or the Catholic board. If so, how and what things would it cover? You might give some thought to that. I would be interested in knowing whether you have any Aboriginals on your city council.

One question is, "how can you increase the political involvement of Aboriginal people?" Another is whether it is a good idea to have a separate Aboriginal board of education. I have no preconceived ideas. What do you think?

Mr. Cardinal: The Urban Affairs Committee is a volunteer committee. All 16 members volunteer; there are no paid positions. Because of how and why we function, we have a non-partisan position. None of us are representing any political or treaty organization or any status organization. We are involved as concerned individuals from the common points of community wellness and ability.

In addressing the issue of urban governance, our committee is working towards helping influence the agenda at City Hall so that the issues can be brought forward and discussed. That is one way of getting to the issues that our communities need addressed and discussed over the course of the next little while. We do not see ourselves as an organization that would be acting as a representation of any political entities. The political leadership out there is doing that already. It would be beyond our

M. Campre: En ce qui concerne le financement, la plupart des familles disposent de ressources financières limitées. Les familles qui reçoivent des prestations d'aide sociale reçoivent un certain montant pour les programmes récréatifs ou culturels. Lorsque ce montant est épuisé, les fonds nécessaires pour la participation à ces programmes doivent être prélevés sur le budget de subsistance. C'est une situation très difficile pour les familles qui n'ont pas les ressources financières nécessaires pour répondre aux besoins de leurs enfants. Je pense qu'un plafond annuel par enfant a été établi, ce qui limite la capacité de ces enfants de participer à ce type d'activités. La participation à des activités sportives peut être coûteuse. L'aide à la famille n'est pas adaptée aux besoins actuels; les sommes qui lui sont allouées ne correspondent pas aux coûts réels des activités récréatives.

Il y a quelques années, j'étais directeur sportif d'un organisme appelé «White Buffalo Athletic Club». Je créais les programmes en tenant compte des opinions d'un comité directeur consultatif composé de jeunes. Le fait que les jeunes puissent donner leur opinion et établir l'orientation du programme était très intéressant; le programme était mieux adapté à leurs besoins et ils y participaient de façon plus active.

Le sénateur Pearson: Je pense que nous nous intéressons tous au problème de la gouvernance. Vous êtes probablement légèrement en avance sur nous dans ce domaine. Deux questions de gouvernance ont été signalées au cours de nos audiences. L'une concerne l'éducation. Convendrait-il d'établir un conseil scolaire autochtone distinct du conseil des écoles publiques ou de la commission des écoles catholiques? Si oui, quelle devrait en être la portée? Vous pourriez peut-être y réfléchir. J'aimerais savoir s'il y a des Autochtones parmi les membres du conseil municipal.

Une des questions qui se posent est: «Comment peut-on accroître la participation politique des Autochtones?» Il convient également de se demander si ce serait une bonne idée d'instaurer un conseil scolaire autochtone distinct. Je n'ai pas d'idée préconçue. Qu'en pensez-vous?

M. Cardinal: Notre comité est un comité bénévole. Les 16 membres du comité sont bénévoles; aucun des postes n'est rémunéré. En raison de notre mode de fonctionnement, nous sommes un organisme impartial. Aucun membre du comité ne représente un organisme politique, un organisme représentant les Indiens visés par un traité ou un organisme axé sur le statut. Nos préoccupations communes sont le bien-être et le développement des capacités de la collectivité.

En s'intéressant à la question de la gouvernance urbaine, notre comité tente d'influencer le programme municipal pour que les divers problèmes soient examinés. C'est une des façons de procéder pour tenter d'examiner et de régler les questions avec lesquelles nos communautés seront aux prises au cours des prochaines années. Nous ne nous considérons pas comme un organisme représentant une entité politique. Les dirigeants politiques le font déjà. Ce serait au-delà de nos capacités.

capabilities to try to do that. However, if we can facilitate the agenda towards the discussion of these issues, then our communities and political leaders will have a chance to really engage in the discussions.

Most important for us is to have a community also respond to the issues. Sometimes, as you know, our political leaders do not speak for our people. Therefore, we should have a process for which the people can speak to the political leadership and the city at large.

Senator Pearson: You say you are volunteers. However, I presume that you are structurally connected to the city council. You do not just sit out here in left field and say, “here we are as a committee.” There is a structure that you are consulted with?

Mr. Cardinal: I think it was in 1994 when then-Mayor Jan Reimer had suggested an Aboriginal advisory committee of some sort be struck. Then it was formalized into the structure of the corporation of the City of Edmonton. When we select our committee members, each of the proposed members is sent before the city council, which approves the selections. There is a place for us. We are situated technically within the structure of the City of Edmonton. I think that structure there can support more of a communication strategy for this committee to do more in the areas of urban governance and Aboriginal voice.

Senator Pearson: Can you talk a little bit about the degree to which young urban Aboriginals can be encouraged to be politically involved? Is there any interest?

Mr. Campre: I can give an example. Last year our committee we endorsed a program funded through the department of Canadian Heritage with the UMAC funding in conjunction with Amiskwaciy Academy, which is an Aboriginal high school. We endorsed an Aboriginal leadership, swimming, lifeguard program. It is a six-month program that will train and certify 16 Aboriginal youth as lifeguards, swimming instructors. Once they complete this course, they can seek employment within the City of Edmonton.

This holds promise over the long term. Currently within the Department of Community Services, 30 per cent of the managers started off as swimming instructors and lifeguards. Although we have some kids participating at the very low level in terms of the structural hierarchy of the city, it gets them in there. They develop skills that meet the city standards to be hired by the City of Edmonton.

With that, then, one thing can lead to another, and we hope that, in time we will see more Aboriginal representation within the City of Edmonton on the management side. Currently, 0.01 per cent of the City staff are Aboriginal. The representation is very, very low.

Cependant, si nous facilitons le débat, nos communautés et dirigeants politiques auront l’occasion de s’engager activement dans des discussions.

Ce qui est très important pour nous, c’est d’inciter une collectivité à réagir aux problèmes. Nos dirigeants politiques ne sont pas toujours les porte-parole de notre peuple. Par conséquent, il est nécessaire qu’un processus permettant aux citoyens de communiquer avec les dirigeants politiques et avec les autorités municipales soit mis en place.

Le sénateur Pearson: Vous signalez que vous êtes des bénévoles. Je présume toutefois que sur le plan administratif, vous êtes rattachés au conseil municipal. Votre comité ne s’est certainement pas créé spontanément. Y a-t-il une structure par le biais de laquelle on vous consulte?

M. Cardinal: Je pense que c’est en 1994 que le maire Jan Reimer a suggéré de créer un comité consultatif autochtone. Le comité a ensuite été officiellement intégré à la structure de la corporation de la Ville d’Edmonton. Lorsque nous choisissons nos membres, le nom des candidats proposés est communiqué au conseil municipal qui approuve les choix. Nous avons notre place. Sur le plan administratif, nous faisons officiellement partie de la structure de la Ville d’Edmonton. Je pense que cette structure peut appuyer davantage une stratégie de communication qui permettrait à notre comité d’être plus actif dans les secteurs de la gouvernance urbaine et qui permettrait aux Autochtones de se faire entendre davantage.

Le sénateur Pearson: Pourriez-vous faire quelques commentaires sur les efforts que l’on pourrait faire pour encourager les jeunes Autochtones à être plus engagés sur le plan politique? Est-ce que la question suscite un certain intérêt?

M. Campre: Je peux citer un exemple. L’année dernière, nous avons cautionné un programme financé par le ministère du Patrimoine canadien dans le cadre de l’Initiative des centres urbains polyvalents pour les jeunes Autochtones, avec l’Académie Amiskwaciy, qui est une école secondaire autochtone. Nous avons parrainé un programme d’animateurs, de moniteurs de natation et de sauveteurs pour les Autochtones. Il s’agit d’un programme de six mois qui permettra à 16 jeunes Autochtones de recevoir la formation nécessaire pour devenir sauveteurs et moniteurs de natation accrédités. Lorsque ce cours sera terminé, ils pourront postuler un emploi à la municipalité d’Edmonton.

C’est un programme prometteur à long terme. Au Department of Community Services (département des services communautaires), 30 p. 100 des cadres actuels ont débuté comme moniteurs de natation et sauveteurs. Si certains enfants débutent à un niveau très bas dans la structure hiérarchique municipale, c’est du moins une porte d’entrée. Ils acquièrent des compétences qui répondent aux critères de recrutement de la municipalité d’Edmonton.

Nous espérons que, grâce à un effet d’entraînement, les Autochtones seront un jour mieux représentés au sein de la direction de la municipalité d’Edmonton. Actuellement, les Autochtones représentent 0,01 p. 100 des employés municipaux. La représentation autochtone est donc minime.

One of our committees is looking at developing strategies to increase the proportion of Aboriginals employed with the city.

Ms. Coulter: I would like to add that the Edmonton Aboriginal Urban Affairs Committee has a youth award that is given every year to four top youth in the City of Edmonton. That includes a plaque and a certificate. There is a selection committee for the top four, but all of the kids who are nominated get a certificate. That really does a lot. The mayor presents these awards and certificates at City Hall every June at the opening of National Aboriginal Day celebrations.

Mr. Cardinal: We are working towards developing an Aboriginal youth conference, or a leadership conference. We recognize that we are missing the voices of our elders and our youth. In this particular case, we want to help develop the leadership capacity of our youth in the city of Edmonton. The province, the city, and the federal government are taking interest in supporting our initiatives through the urban Aboriginal strategy to develop a youth leadership strategy.

Pending approval by our committee, we plan to commit two seats on our committee to youth members. In the interim, we will ask two youth to come and sit with us during the process until we can get it officially recognized through our policies. In that way, we can help work with the youth to develop a youth leadership within the city of Edmonton, so they can help lead other organizations.

Oftentimes our organizations — and the university is no different in this matter — tend to prescribe what is good for the youth. The youth know what they need and we need to help them create that process of addressing these issues directly to us. We can then take that direction and work with the youth on addressing their needs. In that way, we are enlisting the City of Edmonton's assistance in the development of an Aboriginal charter for the Corporation of the City of Edmonton. Eventually, we hope to see that Aboriginal policy as a mainframe — of course, being inclusive of Aboriginal youth within the process.

Senator Pearson: My other question is the one about school governance. I know that it is an idea that is out there. I do not know whether it is a good idea or a bad idea. You are from the education field.

Mr. Cardinal: When it comes to a government structure — as an Aboriginal school board — that discussion will have to be had by the political entities that are out there, including the treaty areas, Metis nation, the school boards, the province, the feds, and so forth. However, it does not stop at the creation of existing committees and councils that are talking about education.

This morning you heard about the Edmonton Aboriginal Liaison Council. We also have the Edmonton Aboriginal Education Council. There are different committees talking about issues in education. Those things are really coming out.

Un de nos comités examine la possibilité d'élaborer des stratégies ayant pour but d'augmenter le pourcentage d'employés municipaux autochtones.

Mme Coulter: J'aimerais signaler que notre comité accorde chaque année un prix d'excellence à quatre jeunes de la ville d'Edmonton. Nous leur remettons une plaque et un certificat. Un comité de sélection a été mis en place pour choisir les quatre principaux lauréats, mais un certificat est accordé à tous les candidats nommés. C'est très encourageant. Le maire présente les prix et les certificats à l'hôtel de ville au mois de juin, à l'occasion de l'ouverture des festivités organisées dans le cadre de la Journée nationale des Autochtones.

M. Cardinal: Nous préparons une conférence des jeunes Autochtones ou une conférence sur le leadership. Nous reconnaissons que la voix de nos Aînés et de nos jeunes nous manque. En l'occurrence, nous voulons développer les aptitudes au leadership de nos jeunes dans la ville d'Edmonton. La province, la municipalité et le gouvernement fédéral veulent appuyer nos initiatives par l'intermédiaire de la Stratégie pour les Autochtones en milieu urbain pour élaborer une stratégie de leadership chez les jeunes.

En attendant l'approbation par notre comité, nous comptons réserver deux places au sein de notre comité à des jeunes. Dans l'intervalle, nous demanderons à deux jeunes d'assister aux réunions avec nous pendant le processus, jusqu'à ce qu'il soit officiellement reconnu et fasse partie de nos politiques. Nous pourrions ainsi aider les jeunes à instaurer un leadership des jeunes à la municipalité d'Edmonton, afin d'aider d'autres organisations.

Nos organisations ont souvent tendance à prescrire les initiatives qu'elles jugent bonnes pour les jeunes et les universités ont tendance à agir ainsi également. Les jeunes connaissent leurs besoins et il est nécessaire de les aider à instaurer le processus qui leur permettra de nous communiquer directement leurs besoins. Nous pourrions ensuite les aider à les combler. Aussi, nous faisons appel à l'aide de la Ville d'Edmonton pour élaborer une charte autochtone pour la Corporation de la Ville d'Edmonton. Nous espérons qu'un jour cette politique autochtone deviendra une politique cadre et que les jeunes seront inclus dans le processus.

Le sénateur Pearson: Mon autre question concerne la structure de gestion scolaire. Je sais que c'est une idée qui a été lancée, mais j'ignore si elle est bonne ou mauvaise. Vous êtes actifs dans le secteur de l'éducation.

M. Cardinal: En ce qui concerne une structure de régie — comme un conseil scolaire autochtone —, il sera nécessaire d'avoir des entretiens avec les entités politiques actuelles, à savoir les groupes représentant les Indiens visés par des traités, la nation métisse, les conseils ou commissions scolaires, la province, le gouvernement fédéral, et cetera. Le processus ne se limitera toutefois pas aux comités et conseils actuellement en place qui tiennent des discussions sur l'éducation.

Vous avez entendu ce matin les représentants de l'Edmonton Aboriginal Liaison Council (conseil autochtone de liaison d'Edmonton). Cet organisme intervient également. Plusieurs comités tiennent des discussions sur des questions concernant

However, there may be a need or a function sometime in the future for a collection of these voices to really address the issues of education.

Senator Sibbeston: You know the phenomenon of Aboriginal people moving into cities. Is that the sort of thing that your committee would deal with? I guess your committee gives general advice to the politicians in the city. You are the “Aboriginal face” of city government here in Edmonton. Is there an awareness or concern about the movement of Aboriginal people into the city?

Mr. Cardinal: Yes. In 2001, Statistics Canada identified 42,000 Aboriginal people within the City of Edmonton. That places us second as an urban centre behind Winnipeg in total Aboriginal population. By 2016, those numbers should go up considerably and Edmonton will then become the largest urban Aboriginal population in Canada. If we do not create a process by which our grievances, concerns and voice can be articulated to the City by the various organizations and community groups, we will have more conflict points and that cultural rub that sometimes happens with great population growth like this.

Therefore, we must be able to articulate and communicate a governance structure that would exist within the City of Edmonton structure in order to deal with these issues. Senator Chalifoux brought up the LRT this morning. That was a classic and example of stereotype, assumptions, and myth building.

There were a lot of agencies involved in the development of that movement at that time. We did not have anything in place that could immediately deal with that. The mayor called me to ask, “What are you going to do about it?” My response was “What are we going to do about it?” It was a question of how we would deal with it and develop a communication structure where we could approach these issues — especially in crisis situations such as that one.

We have to ask for calm first. Then we have to look at the issues and ask our community leaders to come and discuss them in a respectful manner. In this way, we will cover more ground and have more clarity on the issues as we move along.

Senator Sibbeston: When the Aboriginal people move to a bigger centre, it is usually because they have a job. Families do not just move from little communities and land on the outskirts of a city and look for a place to stay, and so forth. Jobs bring people to the cities.

I would imagine also that a lot of people come to Edmonton to look for work and improve their situations. I suppose they seek the services that are available in the city. The city provides certain services such as recreation and basic municipal services. Other

l'éducation. La situation change. Cependant, il sera peut-être nécessaire à un moment ou l'autre de regrouper ces voix pour s'attaquer vraiment aux problèmes liés à l'éducation.

Le sénateur Sibbeston: Vous êtes au courant du phénomène de la migration des Autochtones vers les villes. Est-ce le type de question que votre comité examine? Je présume que votre comité fait des recommandations générales aux politiciens municipaux. Vous êtes le «visage autochtone» de l'administration municipale d'Edmonton. Le phénomène de la migration des Autochtones vers les villes fait-il l'objet d'une prise de conscience ou suscite-t-il des préoccupations?

M. Cardinal: Oui. En 2001, Statistique Canada a recensé 42 000 Autochtones dans la ville d'Edmonton. Nous sommes donc le deuxième centre urbain où la population autochtone est la plus forte, derrière Winnipeg. En 2016, ces chiffres devraient avoir augmenté considérablement et Edmonton deviendra la ville du Canada où la concentration de la population autochtone urbaine sera la plus élevée. Si l'on n'instaure pas un processus permettant de communiquer nos doléances, nos préoccupations et nos opinions aux autorités municipales par l'intermédiaire de divers organismes et groupes communautaires, les sources de litiges et les frictions sociales qu'engendre parfois une aussi forte augmentation de la population seront plus nombreuses.

Par conséquent, il est nécessaire d'être en mesure de communiquer une structure de gouvernance qui pourrait être mise en place à l'administration municipale d'Edmonton dans le but d'examiner ces problèmes. Le sénateur Chalifoux a abordé la question du TLR ce matin. C'est un cas classique et représentatif de la tendance à s'appuyer sur des stéréotypes, des hypothèses et des idées fausses.

De nombreux organismes ont participé à la formation de ce mouvement au cours de cette période. Aucune structure qui nous aurait permis de réagir immédiatement n'était en place. Le maire m'a appelé pour me demander ce que je comptais faire. Je lui ai répondu qu'il fallait plutôt se demander ce que nous comptions faire ensemble. Il s'agissait d'adopter une approche commune et d'élaborer une structure de communication nous permettant d'aborder ces problèmes, surtout dans des situations de crise comme celle-là.

Il est d'abord nécessaire de demander que l'on se calme. Ensuite, il est nécessaire d'examiner les problèmes et de demander aux dirigeants de nos communautés d'en discuter posément. Cette façon de procéder nous permettra d'élargir le champ d'investigation et d'avoir une notion de plus en plus précise de la nature des problèmes.

Le sénateur Sibbeston: Lorsque les Autochtones décident d'aller s'établir dans un plus grand centre, c'est généralement parce qu'ils y ont trouvé un emploi. Les familles ne décident pas sans raison de quitter les petites collectivités et les régions rurales situées en périphérie d'une ville pour aller chercher un logement en ville. Ce sont les emplois qui attirent les gens dans les villes.

J'imagine que beaucoup d'autres personnes viennent à Edmonton pour y chercher un emploi et améliorer leur situation matérielle. Je présume que ces personnes se renseignent alors sur les services qui sont accessibles. La municipalité offre certains services,

agencies — federal and provincial — provide housing and social assistance and so forth. In that situation I guess the City of Edmonton is not totally responsible for the fate or the state of Aboriginal people, it is other levels of government. Do you want to comment on that?

Mr. Cardinal: Oftentimes we get caught into the argument and fights about jurisdiction. Who is responsible for whom? Our committee came out of that need.

Ms. Coulter: Along those lines, funding does not follow the client or the person. It goes to the collective. For example, the reserve gets funding to provide services for that individual, but that individual leaves the reserve and comes to the city and then puts an overload onto the services that the City provides. That is why we say we are so overworked.

Mr. Cardinal: Our committee, based on the good graces and the intellectual capacity of our committee members like Mr. Campre and Ms. Coulter, does not have the administrative support to facilitate even more than what we do. A lot of us spend a lot of time — hundreds of hours a month — just to commit to our community. We are asking for financial support, not for the committee's sake, but for sake of the administrative support around us.

We have one individual, Laura Auger, who provides administrative support. According to her job description, she is to provide us with only two days of support each week. That is eight days a month. Yet, she is the “go-to” person for the City of Edmonton; all things concerning Aboriginal concerns and issues are directly sent to her. Of course, she calls us and we all chip in. However, the responsibility and the tasks at hand are insurmountable with this kind of support. We need help. We need to get more administrative support immediately into our administrative structure for the urban affairs committee.

Senator Sibbeston: The topic of governance occasionally arises in relation to Aboriginal people in urban settings. That is a complex issue and it is not easily attainable. The city is not like a little town or reserve where there is an entity and a definite jurisdiction. How do you see that from your perspective? When people talk about urban governance, is that a realistic idea or possibility?

Mr. Cardinal: I think it is. It is a matter of how we coordinate the collective Aboriginal voices while respecting the political jurisdictions that exist — within Indian country and also within the various governments.

We are looking at a process of communication in which the coming together of these different entities can engage in some of the issues of the day. I believe that political leadership has the responsibility to carry out the political end of the arguments and that the communities have responsibilities within their own areas

notamment des services de loisirs et des services municipaux de base. D'autres organismes — fédéraux et provinciaux — offrent des services d'aide au logement et d'aide sociale, par exemple. Je présume par conséquent que la Ville d'Edmonton n'est pas entièrement responsable du sort ou de la situation des Autochtones, mais que cette responsabilité est partagée avec d'autres paliers de gouvernement. Auriez-vous des commentaires à faire à ce sujet?

M. Cardinal: Les questions de compétence sont souvent une source de conflits. On se demande quel est le champ de compétence de chacun. C'est ce besoin qui est à la source de la création de notre comité.

Mme Coulter: À ce propos, le financement ne suit pas le client ou la personne. Il est destiné à la collectivité. Par exemple, la réserve reçoit des fonds pour fournir des services à un individu, mais lorsque l'individu quitte la réserve et va s'établir en ville, il crée une surcharge pour les services municipaux. C'est la raison pour laquelle nous sommes très surchargés.

M. Cardinal: Notre comité, qui subsiste par les bonnes grâces et grâce à la capacité intellectuelle de membres comme M. Campre et Mme Coulter, n'a même pas le soutien administratif qui serait nécessaire pour faciliter notre tâche. Nous consacrons beaucoup de temps — des centaines d'heures par mois — à notre communauté. Si nous demandons de l'aide financière, ce n'est pas pour nous mais pour avoir le soutien administratif nécessaire.

Nous avons une employée, Laura Auger, qui se charge du soutien administratif. D'après sa description de poste, elle doit faire pour nous seulement deux journées de soutien administratif par semaine, soit huit journées par mois. Pourtant, elle est la personne ressource pour la Ville d'Edmonton; toutes les tâches qui sont liées aux problèmes et aux questions autochtones lui sont confiées. Certes, elle nous appelle et nous intervenons. Cependant, les responsabilités et les tâches à accomplir sont insurmontables avec un soutien aussi insuffisant. Nous avons besoin d'aide. L'intégration dans les plus brefs délais d'un soutien administratif supplémentaire à notre structure administrative est essentielle.

Le sénateur Sibbeston: Le problème de la gouvernance se pose à l'occasion à propos des Autochtones qui vivent en milieu urbain. C'est un problème complexe que l'on a de la difficulté à cerner. La situation de la municipalité n'est pas la même que celle d'une petite ville ou d'une réserve où l'on a affaire à une entité qui a une compétence bien délimitée. Quelles sont vos opinions à ce sujet? Pensez-vous que la gouvernance urbaine soit un concept réaliste ou une option?

M. Cardinal: Oui. Il s'agit de coordonner les voix autochtones collectives tout en respectant les compétences politiques en place — en pays indien et dans les divers paliers de gouvernement.

Nous examinons la possibilité d'établir un processus de communication en vertu duquel le regroupement de ces diverses entités permettrait de s'attaquer à certains problèmes. Je pense que les autorités politiques ont la responsabilité de se charger de l'aspect politique des discussions et que les collectivités ont la

to look after what they need. That is why we have the agencies and the organizations that are in place now. They exist to respond to a need.

These voices need to come together. However, there is a disconnect between the agencies, the governments, and the people.

Ms. Coulter: The policies and the policy changes that we are trying to undertake at this time will lead to a form of urban governance as well. That is the only place we really have to start at this point. If we can effect change at the policy level, perhaps that will lead us to another logical conclusion.

Senator Sibbeston: As you say, there is no difference among Aboriginal people who come to the city — whether they are Metis or reserve status, they are all Aboriginal people all trying to survive in an urban milieu. Do you foresee that the most effective urban government would simply be of Aboriginal people rather than broken down into Metis and treaty?

Mr. Cardinal: Yes.

Ms. Coulter: Yes.

Mr. Cardinal: One of the questions is, “Do we have a welcome wagon or a welcome cart?” We will deal with that issue too.

Ms. Coulter: Again, too, the diversity among the Aboriginal cultures themselves would dictate that we would have to focus on the Aboriginal viewpoint, because we not only get Cree people coming here, or the Stoney, we get Blackfoot, we get people from the south, people from the north, Inuit. If we started doing that, then we would fracture ourselves.

Senator Sibbeston: I have some aunts here in the city who moved from the north decades ago, they generally kind of mind their own business. They are not people that necessarily want to come together every week or anything like that. They go to bingos. That is a good gathering spot, or else occasionally to a square dance at the Friendship Centre, so there is a chance for people to see one another.

The situation with Aboriginal people is tough because only a certain number of people that want to be identified. I suspect there are a certain number that want to live their own lives and do not want to be identified or recognized as Aboriginal people.

Ms. Coulter: That is right.

Senator Pearson: I am still on the governance issue. When we were in Winnipeg, we went to visit a very innovative and encouraging program that was run by the Association of

responsabilité de se prendre en charge dans leurs domaines de compétence. C’est la raison pour laquelle les divers organismes existants ont été mis en place. Ils ont été créés dans le but de répondre à un besoin.

Il est nécessaire de réunir ces voix. Il y a cependant un manque de communication entre les organismes, les pouvoirs publics et les individus.

Mme Coulter: Les politiques et les changements stratégiques que nous tentons de mettre en place déboucheront également sur l’instauration d’un certain système de gouvernance urbaine. C’est par là qu’il faut commencer. Si l’on provoque le changement au niveau des politiques, ce changement nous entraînera peut-être vers une autre conclusion logique.

Le sénateur Sibbeston: Comme vous l’avez signalé, on ne fait aucune distinction parmi les Autochtones qui s’établissent en ville; qu’il s’agisse de Métis ou d’Indiens ayant vécu dans une réserve, ce sont des Autochtones qui luttent pour leur survie en milieu urbain. Pensez-vous que le gouvernement urbain le plus efficace soit un gouvernement composé tout simplement d’Autochtones plutôt qu’un gouvernement au sein duquel on fasse une distinction entre les Métis et les Indiens visés par un traité?

M. Cardinal: Oui.

Mme Coulter: Oui.

M. Cardinal: Une des questions qu’il convient de se poser consiste à se demander s’il faut établir un service d’accueil. C’est une question que nous tenterons de régler également.

Mme Coulter: Compte tenu de la diversité des cultures autochtones, il serait nécessaire d’envisager la question dans une perspective autochtone globale; en effet, ce ne sont pas seulement des Cris qui viennent s’établir ici, ni des Stoney, mais aussi des Blackfoot, et des Autochtones du Sud, ainsi que d’autres du Nord, des Inuits. Nos forces seraient éparpillées si nous faisons ce type de distinctions.

Le sénateur Sibbeston: J’ai des tantes originaires du Nord qui se sont établies ici il y a plusieurs dizaines d’années. Ce sont des personnes qui ne se mêlent généralement pas des affaires des autres. Ce n’est pas le type de personnes qui tiennent nécessairement à se réunir tous les semaines. Elles vont au bingo. C’est un bon lieu de rencontre. Elles vont aussi parfois aux soirées de danse carrée organisées au centre d’amitié, où les gens ont l’occasion de se rencontrer.

La situation en ce qui concerne les Autochtones est complexe parce qu’un certain nombre d’entre eux seulement veulent être identifiés comme tels. Je présume que les autres veulent mener leur vie comme ils l’entendent et ne tiennent pas à être identifiés ou considérés comme des Autochtones.

Mme Coulter: C’est bien cela.

Le sénateur Pearson: Toujours à propos de la gouvernance, lorsque nous étions à Winnipeg, nous avons visité un lieu où est mis en oeuvre un programme très innovateur et très encourageant

Manitoba Chiefs. Does the political group run or assist in any of the programs related to young people in the city?

Mr. Cardinal: Yes. For example, the Oteenow employment training program, was established by the treaty areas, and ACES is the Metis component of that. Programs are being delivered. They are created by agencies that are developed by these areas. Yet we have to be careful as to where we cross the line into stepping into that political area.

Senator Pearson: I have noticed that you have made a few comments on that. Whether it is a question of communication or power, the common task is to improve the condition of Aboriginal youth in Edmonton and on all urban centres. That is what this committee is looking at. There is a role for the political organizations, as there is a role for the municipal government, as there is a role for the Government of Alberta, as there is a role for the Government of Canada.

Is there any coordination among these groups? If not, how could it be achieved? This is a shared task.

Mr. Cardinal: We tried that for about three years. It was called the "Edmonton Urban Aboriginal Initiative," and it got bogged down on a number of political angles there. It was unfortunate. The potential was still there. The Urban Aboriginal Strategy is being coordinated through the Alberta Federal Council. They are looking at how they facilitate these kinds of things and support them financially as well.

Senator Pearson: I am assuming that eventually the demographics will drive that way. As more Aboriginal people live within the urban centres, the power will shift, although we may have to wait awhile for that. However, if you have any recommendation for us, let us know.

The Chairman: You have mentioned the media a couple. Has your committee ever met with the editorial boards, or would that be within your mandate?

Mr. Cardinal: That would be within our mandate. I believe we discussed that at the executive subcommittee, but it is something we want to bring back to the bigger committee first.

Ms. Coulter: We publish a newsletter.

Mr. Cardinal: We also have a Web site.

Ms. Coulter: Our Web site is attached to the City's. As to meeting with the outside media, to date there has been no such meeting.

The Chairman: That leads to my next question, about communication. You have raised some very, very interesting facts and figures here. However, does the general Aboriginal

dirigé par l'Association of Manitoba Chiefs (association des chefs du Manitoba). Le groupe politique dirige-t-il certains des programmes pour les jeunes qui sont en place dans la ville ou fournit-il de l'aide?

M. Cardinal: Oui. Par exemple, le centre de formation professionnelle Oteenow a été créé par des groupes d'Indiens visés par les traités et l'ACES est le volet métis de ce programme. Divers programmes sont en place. Ils ont été créés par des organismes qui sont actifs dans ces domaines. Il est toutefois nécessaire d'être vigilant pour ne pas dépasser les limites dans ce domaine politique.

Le sénateur Pearson: J'ai remarqué que vous aviez fait quelques commentaires à ce sujet. Que ce soit une question de communication ou de pouvoir, la tâche commune est d'améliorer la situation des jeunes Autochtones à Edmonton et dans les autres centres urbains. C'est l'objet de notre étude. Les organisations politiques, les administrations municipales, le gouvernement de l'Alberta et le gouvernement fédéral ont un rôle à jouer dans ce domaine.

Y a-t-il une certaine coordination entre ces divers groupes? Dans la négative, comment serait-il possible de coordonner leurs activités? Ils se partagent la tâche.

M. Cardinal: Nous faisons des tentatives dans ce domaine depuis environ trois ans. Nous avons mis en place une initiative appelée «Edmonton Urban Aboriginal Initiative» (initiative autochtone urbaine d'Edmonton), qui a échoué à la suite de diverses attaques politiques. C'est un échec regrettable. Le potentiel est toujours là. La Stratégie pour les Autochtones en milieu urbain est coordonnée par l'Alberta Federal Council. Il étudie les possibilités de faciliter ce type d'initiatives et de leur apporter un soutien financier.

Le sénateur Pearson: Je présume que la tendance s'accroîtra en raison des facteurs démographiques. Le centre de pouvoir se déplacera avec l'augmentation du nombre d'Autochtones qui s'établissent dans les centres urbains; il faudra cependant peut-être attendre encore un certain temps. Si vous avez des recommandations à faire à ce sujet, nous aimerions que vous nous le fassiez savoir.

La présidente: Vous aviez fait allusion deux ou trois fois aux médias. Votre comité a-t-il déjà eu des contacts avec des comités de rédaction ou ce type de contacts fait-il partie de votre mandat?

M. Cardinal: Ce serait conforme à notre mandat. Je pense que l'on a discuté au sous-comité exécutif, mais nous voulons soumettre d'abord la question au comité principal.

Mme Coulter: Nous publions un bulletin.

M. Cardinal: Nous avons également un site Web.

Mme Coulter: Notre site Web est annexé à celui de la municipalité. En ce qui concerne les rencontres avec les représentants des médias extérieurs, nous n'en avons encore jamais eu.

La présidente: Ces considérations m'amènent tout naturellement à ma question suivante qui concerne la communication. Vous avez mentionné des faits et des chiffres extrêmement intéressants à ce

population of Edmonton even know about you? Do they have any connection with you? How does your connection with the community work?

Mr. Cardinal: Unfortunately, we are not terrifically well known as a committee. That responsibility, of course, has been our own. I think it has been limited by the small amount of finances to get the word out that way. Yet I believe we are generating more support from the community in recognizing our role. We have processes by which any individual community member can approach us through Laura Auger, or through our Web site. They can also come to our meetings and bring their concerns forward.

The Chairman: When friendship centres were established, they were needed badly. As communities have evolved and become larger, are friendship centres still as relevant today as they were yesterday? We have so many small community agencies.

If I lived in north Edmonton, I would not go to the friendship centre because it is not in my community. We have a little community agency. As the Edmonton Urban Aboriginal Affairs Committee, what is your feeling about community agencies? I have noticed that across the country a lot of people are saying that they do not go to friendship centres because they are too far away. However, they do go to their little community agencies.

We have a little Aboriginal community centre, and I go to that one. I would like to hear what your opinion is on that.

Mr. Cardinal: I believe that the friendship centres are as valid now as the day they started. They have an important role in the Aboriginal communities.

You have also pointed out that there is also a shift within the Aboriginal communities and agencies. Perhaps the friendship centres are at that stage as well. They are re-inventing themselves.

You are absolutely correct. I am starting to recognize that some of our agencies that deliver services and programs are functioning de facto as Aboriginal centres, drop-in centres, and so forth.

That speaks to something else. We are starting to recognize that Aboriginal people are not being ghettoized in the sense they are only in one part of town. If you have that, then you can have a centre that would serve them. However, when you have a diffusion of the Aboriginal community — not only geographically but also income-wise — you start to see the formation of smaller centres. There is a natural evolution occurring. Sometimes an organization needs to reassess where it is at, how it is delivering its services and how it is responding to the community.

sujet. La population autochtone d'Edmonton est-elle au courant de vos activités? A-t-elle des contacts avec vous? Comment établissez-vous des contacts avec la communauté autochtone?

M. Cardinal: Nous ne sommes malheureusement pas très connus. Nous sommes, bien entendu, responsables de cette situation. Je pense que la communication a été restreinte en raison du budget limité dont nous disposons à cet égard. Je pense que nous générons davantage d'appui de la part de la communauté en reconnaissant notre rôle. Nous avons mis en place des processus qui permettent à tout membre de la communauté autochtone de se mettre en contact avec nous par l'intermédiaire de Laura Auger ou de notre site Web. Les Autochtones peuvent également venir à nos réunions pour y exposer leurs problèmes.

La présidente: Lorsqu'on a créé les centres d'amitié, ils répondaient à un besoin urgent. Étant donné que les communautés ont évolué et se sont agrandies, est-ce qu'ils jouent encore un rôle aussi utile qu'il y a quelques années, compte tenu du nombre élevé de petits organismes communautaires?

Si je vivais dans le nord d'Edmonton, je ne fréquenterais pas le centre d'amitié parce qu'il n'est pas dans mon quartier. Nous avons un petit organisme communautaire. Que pensez-vous des organismes communautaires? À travers le pays, bien des personnes ont signalé qu'elles ne fréquentaient pas les centres d'amitié parce qu'ils sont trop éloignés. Elles fréquentent toutefois les petits organismes de leur quartier.

Nous avons un petit centre communautaire autochtone et c'est là que je vais. J'aimerais que vous nous fassiez part de vos opinions à ce sujet.

M. Cardinal: Je pense que les centres d'amitié ne sont plus aussi utiles qu'à l'époque où ils ont été créés. Ils jouent toutefois un rôle important dans les communautés autochtones.

Vous avez signalé que l'on assiste également à un changement dans les communautés et les organismes autochtones. Les centres d'amitié ont peut-être atteint cette étape également. Ils se remettent en question.

Vous avez parfaitement raison. Je reconnais que certains organismes qui fournissent des services et des programmes jouent en fait le rôle de centres autochtones ou de centres d'accueil, par exemple.

Cette évolution est due à un autre facteur. On commence à prendre conscience du fait que les Autochtones ne vivent plus dans des ghettos et ne sont plus concentrés dans une seule zone de la ville. Quand tous les membres d'une communauté sont établis dans la même zone, on peut implanter un centre à leur intention. Par contre, lorsqu'ils sont disséminés, non seulement sur le plan géographique, mais aussi pour des raisons financières, c'est alors que de plus petits centres sont créés. C'est une tendance naturelle. Un organisme doit parfois faire le point sur la prestation de ses services et sur les besoins auxquels il répond au sein de la collectivité.

The Chairman: Returning to the question of urban governance, what is your opinion on an ombudsman position being created within the City of Edmonton to address the issues relating to Aboriginal people?

Mr. Cardinal: I would ask, “Who is the ombudsman?”

The Chairman: What is your feeling on the role of an ombudsman?

Mr. Cardinal: I think that an ombudsman is a good idea in that it would allow another level of communication. It would have to be developed from the Aboriginal community level. If we create this entity, then what purposes would it serve? What are the jurisdictions? What issues will it be mandated to serve? We do not want to reinvent the wheel and overlap responsibilities with existing organizations that are there.

The Chairman: We are really talking about the migration of people within our own country. You are saying that by 2016 the Aboriginal population will double. We are seeing that already, where the people are moving in.

What is the City doing to address the social support needs for the people moving in? Are the immigrants provided with any special supports?

Another issue the English as a second language, ESL, program. If you do not have a landed immigrant card, you cannot do ESL. A lot of our people do not understand enough English. What are you advising the city in relation to those challenges?

Mr. Cardinal: The Aboriginal agencies and organizations that support our people are not being supported adequately by the province or the city. They are unable to meet the needs of the people coming in. The staff are overworked and underfunded. Those things need to be looked at again.

We recommend a proportional amount of support based on the Aboriginal population. I think we can address some of this anyway within the Aboriginal charter with which we are trying to work.

The Chairman: Ms. Coulter, I know that you have been involved for a long time on the Aboriginal disabled youth. What is your committee doing to address this very serious issue for not only the physically disabled but also the mentally challenged disabled youth?

Ms. Coulter: As I mentioned earlier, there are very few statistics available to give us the background we need to lobby for programs and services for disabled Aboriginal youth. The only

La présidente: Pour en revenir à la question de la gouvernance urbaine, que pensez-vous de la création d'un poste d'ombudsman à l'administration municipale d'Edmonton pour s'occuper des questions concernant les Autochtones?

M. Cardinal: J'aimerais savoir qui est l'ombudsman.

La présidente: Quelles sont vos opinions au sujet du rôle d'un ombudsman?

M. Cardinal: Je pense que la création d'un poste d'ombudsman serait une bonne initiative en ce sens qu'elle permettrait d'établir un autre niveau de communication. Il faudrait que ce soit au niveau communautaire autochtone. Si l'on veut créer cette entité, il est nécessaire de se demander quel serait son objet, quelles seraient les compétences et en quoi consisterait son mandat. Nous ne tenons pas à réinventer la roue ni à provoquer un chevauchement avec les responsabilités de divers organismes qui sont déjà en place.

La présidente: Il s'agit en fait de migration à l'intérieur de notre propre pays. Vous avez mentionné que d'ici 2016, la population autochtone aura doublé. C'est déjà le cas, dans les villes où les Autochtones vont s'établir.

Quelles initiatives la municipalité prend-elle pour répondre aux besoins de soutien social des personnes qui viennent s'établir à Edmonton? Est-ce que des services de soutien spéciaux ont été établis à l'intention des immigrants?

Un autre problème se pose en ce qui concerne le programme anglais, langue seconde. Ceux qui n'ont pas de carte d'immigrant reçu, ne peuvent pas participer à ce programme. Un grand nombre d'Autochtones n'ont pas une connaissance suffisante de l'anglais. Que recommandez-vous à la municipalité en ce qui concerne ce type de problèmes?

M. Cardinal: Les organismes et organisations autochtones qui soutiennent les Autochtones ne reçoivent pas un soutien adéquat de la province ou de la municipalité. Ils ne sont pas en mesure de répondre aux besoins des nouveaux arrivants. Le personnel est surchargé et ne dispose pas de fonds suffisants. Ce sont des questions qu'il est nécessaire d'examiner à nouveau.

Nous recommandons un montant d'aide proportionnel au nombre d'Autochtones. Je pense que nous pourrions régler certaines de ces questions dans le cadre de la charte autochtone que nous nous appliquons à élaborer.

La présidente: Madame Coulter, je sais que vous aidez depuis des années des jeunes Autochtones atteints d'un handicap. Que fait votre comité pour tenter de régler ce grave problème, non seulement en ce qui concerne les jeunes atteints de déficiences physiques, mais aussi ceux qui sont atteints de déficiences mentales?

Mme Coulter: Comme je l'ai déjà mentionné, nous n'avons pas beaucoup de statistiques susceptibles de nous fournir l'information nécessaire pour faire du lobbying en faveur de

data I can find are for Aboriginal people with disabilities who are over the age of 15. Therefore, specific statistics for Aboriginal youth are nonexistent at this point.

That creates all kinds of problems. We do not know what kinds of disabilities that we are dealing with. Another problem is the fact that FAS and FAE were not considered handicaps under the definition of “handicap,” although I hear that is changing.

That would be one thing I would take to an ombudsman if we had one. The programs and services that are available for Aboriginal youth with disabilities are almost nonexistent.

When I was working with the Ben Calf Rope Society, we started one evening per week through the intervention program, and it quickly became overcrowded for Aboriginal youth with disabilities. At the community level, FAS or FAE — or whatever they are calling it now — is a most prevalent problem. Although the Aboriginal Disability Society of Alberta has been working to provide supports and programs, they are too limited in their funding and their abilities to reach that target group.

The Chairman: The sexual exploitation of children is one of Senator Pearson’s priorities — in fact, all of us are very concerned about this issue. Edmonton has a very high population of sexually exploited children. Is your committee addressing anything like that? What is happening in that area there, do you know?

Ms. Coulter: The Edmonton Aboriginal Urban Affairs Committee has a member on the Safer Cities Initiative. I am the current representative. I have been bringing some of those issues forward through this initiative. I am working with the Prostitution Awareness and Action Foundation, whose director, Kate Quinn, works with the prostitutes and the sexually exploited.

We also have that new bill that apprehends those children and that is making a huge difference. We just had a report on that at our last Safer Cities meeting. Again, that committee is not really up to par on issues related specifically to Aboriginal people in the city but I hope to raise these issues through my involvement. I am making a presentation to them at our next meeting to bring them up to date on some of the issues and concerns from Aboriginal Edmontonians.

At this point, however, I am unaware of specific programs for sexually exploited Aboriginal.

Mr. Campre: Our committee has been involved for the last couple of years with the municipality’s Aboriginal workshop. It involves various cities throughout Western Canada. We gather and share ideas and strategies on how we are doing things in each community and how things relate to each other.

l’instauration de programmes et de services pour jeunes déficients autochtones. Les seules données que j’aie pu trouver concernent des Autochtones atteints de déficiences qui sont âgés de plus de 15 ans. Par conséquent, aucune statistique concernant spécifiquement les jeunes Autochtones n’a été établie à ce jour.

Cette carence engendre divers problèmes. Nous ignorons le type de déficiences auxquelles nous avons affaire. Un autre problème est le fait que le SAF et les EAF ne sont pas considérés comme des handicaps en vertu de la définition du terme «handicap», bien qu’il semble que l’on soit en train de remédier à cette lacune.

Il y a un problème dont je ferais part à un ombudsman s’il y en avait un: les programmes et services pour jeunes Autochtones atteints de déficiences sont quasi inexistantes.

Lorsque je travaillais pour la Ben Calf Rope Society, nous avons décidé de consacrer une soirée par semaine aux jeunes Autochtones atteints de déficiences, et le taux de participation à ce programme a dépassé nos capacités peu de temps après sa création. Au niveau communautaire, le SAF ou les EAF constituent un problème très courant. Bien que l’Aboriginal Disability Society of Alberta s’applique à offrir des services de soutien et des programmes, ses moyens financiers et ses capacités sont trop restreints pour pouvoir servir ce groupe cible.

La présidente: L’exploitation sexuelle des enfants est une des priorités du sénateur Pearson. C’est en fait une question qui nous préoccupe tous au plus haut point. Edmonton est une ville où le nombre d’enfants exploités sexuellement est très élevé. Votre comité s’intéresse-t-il à ce type de problème? Êtes-vous au courant des initiatives qui sont prises dans ce domaine?

Mme Coulter: Le Comité des affaires urbaines autochtones d’Edmonton est représenté par un de ses membres à l’initiative Pour des communautés plus sûres. Je suis actuellement la représentante du comité. J’ai attiré l’attention sur certains de ces problèmes dans le contexte de cette initiative. Je collabore avec la Prostitution Awareness and Action Foundation, dont la directrice, Kate Quinn, aide les prostitués et les victimes d’exploitation sexuelle.

Il y a aussi le nouveau projet de loi qui concerne ces enfants et fait une énorme différence. Un rapport a été présenté à ce sujet à notre dernière réunion. Notre comité n’est pas encore à la hauteur en ce qui concerne des problèmes liés spécifiquement aux Autochtones vivant en milieu urbain, mais j’espère attirer l’attention sur ces problèmes dans le cadre de mes activités. Je dois faire un exposé à la prochaine réunion pour mettre mes collègues au courant de certains problèmes et de certaines préoccupations des Autochtones d’Edmonton.

Je ne connais toutefois en ce moment aucun programme axé spécifiquement sur les Autochtones exploités sexuellement.

M. Campre: Depuis deux ans, notre comité participe à l’atelier municipal sur les Autochtones auquel participent également diverses villes de l’ouest du Canada. Nous nous réunissons pour échanger des idées et communiquer de l’information sur les stratégies adoptées dans les diverses collectivités et sur les liens entre les diverses initiatives.

We have been involved with it the last couple of years. In fact, we hosted it last year. We are going to continue that support in the years to come. It has been a key strategy to gather various voices and ideas from Western Canada within the Aboriginal community and come up with viable solutions to meet some of the needs within the municipalities.

We have met with Damon Johnson in Winnipeg, and he is at the corporate level within the City of Winnipeg. They have an Aboriginal Affairs portfolio. I could see something like that working in our city. Corporate managers tend to talk among their peers where there is a little more understanding. Coming from the volunteer sector, our voice is somewhat limited within the city. I feel that an Aboriginal Affairs portfolio established within the City of Edmonton might meet some of the needs and criteria of our Aboriginal community.

Ms. Coulter: They may be able to come to some kind of tripartite agreements to address some of the jurisdictional concerns for funding through an Aboriginal Affairs department in the City. We might be able to amalgamate all of that funding in that one spot, and that, again, would speak to the urban governance as well. We are lobbying for that.

The Chairman: I would like to thank all three of you very, very much. Your presentations have been very interesting and enlightening. It is not that late in the day that we cannot get excited about some of the things that your committee is doing — especially with respect to addressing the needs of the Aboriginal youth within our city.

The Chairman: Thank you so much for coming, Mr. Donald. It is very, very important that we hear about the cultural component and how it affects our youth within the urban centres, and what it has done to assist our youth to stay away from the criminal elements within the cities.

Mr. Lyle Donald, Coordinator, Edmonton Metis Cultural Dance Society: I would like to talk about the program at our cultural centre as well as a couple of other issues.

Our Metis Cultural Dance Society started in 1997. At the time, my mother, Georgina, had been with the Canadian Native Friendship Centre since 1963. Part of her mandate over there was to take on the cultural component and focus on the Metis traditional dance and culture. My dad was a dancer and all of us kids are dancers. My two sons and daughter — whom you see on the posters — are dancers. Those little ones in the front are my grandchildren. We have four generations of dancers within our family right now.

We feel that it is very important to pass on this tradition and culture, because there are hardly any more people within the Metis community practicing the culture and the dance. You have probably heard presentations across the country about the native language dying and how bad it is. That is also happening within our other cultural components such as dance and music, which

Nous participons à cet atelier depuis deux ans. En fait, c'est nous qui l'avons organisé l'année dernière. Nous maintiendrons notre appui au cours des prochaines années. C'est une stratégie clé visant à rassembler les opinions et les idées des membres de la collectivité autochtone des diverses régions de l'ouest du Canada afin d'élaborer des solutions viables répondant à certains besoins dans les municipalités.

Nous avons rencontré Damon Johnson à Winnipeg, qui est un représentant de la corporation de la Ville de Winnipeg. La municipalité de Winnipeg a instauré un portefeuille des affaires autochtones. Je pense qu'une initiative semblable pourrait être efficace à Edmonton. Les gestionnaires municipaux ont tendance à discuter entre pairs, car ils se comprennent un peu mieux. Étant donné que cela vient du secteur bénévole, nos opinions ont une influence très restreinte au sein de l'administration municipale. Je pense que le portefeuille des affaires autochtones qui a été créé à la municipalité d'Edmonton répond à certains besoins et à certains critères de la collectivité autochtone.

Mme Coulter: On arrivera peut-être à établir des ententes tripartites pour régler certains problèmes de compétence qui se posent au niveau du financement, par l'intermédiaire d'un département des affaires autochtones. On arrivera peut-être à regrouper tout le financement à ce niveau, ce qui contribuerait également à régler la question de la gouvernance urbaine. Nous faisons du lobbying à cette fin.

La présidente: Je vous remercie infiniment. Vos exposés étaient très intéressants et très instructifs. Nous sommes enthousiasmés par certaines de vos initiatives, surtout celles qui visent à répondre aux besoins des jeunes Autochtones de notre ville.

La présidente: Je vous remercie d'être venu, monsieur Donald. Il est extrêmement important que nous entendions des commentaires sur les activités culturelles et l'influence qu'elles ont sur les jeunes Autochtones vivant en milieu urbain en les aidant à rester à l'écart des éléments criminels.

M. Lyle Donald, coordonnateur, Edmonton Metis Cultural Dance Society: Je compte vous donner des informations sur le programme de notre centre culturel et aborder également deux ou trois autres sujets.

La Metis Cultural Dance Society a été créée en 1997. Ma mère, Georgina, travaillait pour le Canadian Native Friendship Centre depuis 1963. Elle était notamment en charge du volet culturel, et plus particulièrement des danses et de la culture traditionnelles des Métis. Mon père était danseur et nous étions danseurs également. Mes deux fils et ma fille — que vous voyez sur ces affiches — sont des danseurs. Les tout petits que vous voyez à l'avant-plan sont mes petits-enfants. Dans notre famille, nous en sommes à la quatrième génération de danseurs.

Nous estimons qu'il est très important de transmettre cette tradition et cette culture parce que le nombre de membres de la collectivité métisse qui pratiquent encore la culture et la danse traditionnelles est extrêmement réduit. Au cours de vos déplacements à travers le pays, vous avez probablement entendu des commentaires sur le problème de la disparition des langues

are a big part of our livelihoods. I imagine the music will still go on, because we have a lot of fiddle players still around. Nick, here, is still practicing — so he is living proof.

However, the dancing has really changed a lot. Back in the old days, we used to practice and have a lot of competitions with our traditional dances such as the Reel of Eight, the Drops of Brandy, and the Duck Dance. These are traditional Metis dances that have been passed down through hundreds of years. Ever since some of the other groups started picking up these other dances, the fancy dances they do with their clickers and everything, it seems to have attracted a better crowd, so they have gotten out of the culture side just to get a better audience, I guess you would say.

We are trying to keep this traditional value in place. As I said, my mother started this in 1963. In 1993, she took an early retirement from the Canadian Native Friendship Centre. She was not ready to retire yet, so she told the centre, “If I am going, then I am taking my dance group with me. I have had these kids for a long time.” Most of them were her grandchildren anyhow, so one way or the other she would have had the group. They agreed to it because it was a part of the program that they did not want to continue.

When she retired, we did it independently through my mom’s house. We took bookings and still continued. In 1997 we incorporated as a society. We got a few small grants out of the Alberta Foundation for the Arts and a few places like that. In 1998, the UMAC program started to develop and they had some funds for pilot projects. We put together a proposal and applied for that funding.

Among Metis groups, we were about the only group that followed that practice. It was not easy to get the money, but we did have a bit of an advantage because we were representing an area that was not being taken care of in the community.

With our first little bit of funding, we leased a building. We found good place that used to be a pawnshop and we felt like we were at home when we first moved in there. Our kids took a lot of pride in it. They cleaned up the place. We had to redo the floors, clean all the walls and everything. It was our own building. A lot of the kids came out and helped with the cleanup.

I guess that is part of teaching, you know, is having pride. The kids had enough pride to say, “Hey, we have got our own building. Let’s take care of it and let’s make it worth something.”

As we got a few more dollars in, we started the promotion side. Since my mother and I have started this, we have not been paid. We are not staff members, and we put a lot of our own time into

autochtones et sur son acuité. C’est une tendance que l’on observe également dans d’autres domaines culturels comme la danse et la musique, qui constituent un de nos principaux moyens de subsistance. Je suppose que la musique ne disparaîtra pas parce qu’il reste encore beaucoup de violoneux. Nick en est la preuve vivante; il pratique encore.

Dans le domaine de la danse, par contre, la situation a beaucoup changé. Autrefois, nos danses traditionnelles comme le Reel of Eight, la Drops of Brandy et la Duck Dance étaient encore très pratiquées et de nombreuses compétitions de danse étaient encore organisées. Ce sont des danses métisses traditionnelles qui ont été transmises au cours des siècles. Depuis que d’autres groupes ont adopté d’autres types de danses, des danses plus sophistiquées pratiquées avec des claquettes, ils sembleraient avoir attiré un auditoire plus large. Je pense donc que certains groupes ont négligé le côté culturel pour avoir un auditoire plus large.

Nous nous efforçons de maintenir cet héritage. Comme je l’ai mentionné, ma mère a commencé en 1963. En 1993, elle a pris sa retraite anticipée du Canadian Native Friendship Centre. Elle n’était pas encore prête à prendre sa retraite et elle a signalé aux responsables du centre que si elle devait partir, elle emmènerait avec elle son groupe de danse parce qu’elle travaillait avec ces jeunes depuis des années. La plupart d’entre eux étaient ses petits-enfants et elle aurait de toute façon amené le groupe avec elle. Les responsables ont donc accepté parce que c’était un volet du programme qu’ils ne voulaient pas maintenir.

Après avoir pris sa retraite, elle a donc poursuivi ses activités à la maison. Nous avons pris des inscriptions et avons maintenu le groupe de danse. En 1997, nous nous sommes constitués en société. Nous avons reçu de petites subventions de l’Alberta Foundation for the Arts (fondation pour les arts de l’Alberta) et de quelques autres organismes semblables. En 1998, le programme des centres urbains polyvalents pour les jeunes Autochtones s’est développé et avait un peu de fonds pour des projets pilotes. Nous avons préparé un projet et présenté une demande de fonds.

Nous sommes à peu près le seul groupe métis qui ait procédé ainsi. Nous avons eu beaucoup de difficulté à obtenir les fonds, mais nous avons un léger avantage parce que nous représentions un secteur qui n’avait pas été pris en charge par la communauté.

Avec les premières subventions que nous avons obtenues, nous avons loué un édifice. Nous avons trouvé un bon endroit qui avait été une boutique de prêteur sur gages. Nous nous sentions comme chez nous quand nous nous y sommes installés. Les enfants en étaient très fiers. Ils ont fait du nettoyage. Nous avons dû refaire les planchers, nettoyer les murs et faire bien d’autres travaux. C’était notre édifice. Beaucoup de jeunes venaient nous aider.

Je pense que la fierté que l’on peut en tirer fait partie de l’enseignement. Les enfants avaient la fierté de pouvoir dire «C’est notre bâtiment. Prenons-en soin et faisons-en quelque chose de bien».

Quand nous avons reçu un peu plus de fonds, nous en avons investi dans la promotion. Depuis que ma mère et moi avons mis ce projet en place, nous n’avons pas été rémunérés. Nous ne

it. The UMAC program only pays for the youth worker and a finance person, because you have to make sure that your finances are in place.

In the last presentation, I think I heard Ms. Coulter say that UMAC is a form of project funding that is not long term. One of our problems is that we have to justify ourselves every year to get funding every year. However, I have to say that the UMAC program did open that door for us to get started and do some promotions. It also gave us an opportunity for other young people to learn dance and fiddle.

We also started to share our building. There are a lot of other developing groups out there that need space for meetings and operations. We have been able to help a lot of other groups get established. We felt it was only right to share.

We have struggled with some issues in the past. One problem had to do with getting funding from the two cultural groups – the Alberta Foundation for the Arts, and the Canada Council for the Arts. Although our group had been together for well over 10 years and we had been travelling the country and promoting our culture, they felt that we were not established. In the “arts community” — whatever that is — we were not recognized as an arts or a cultural group.

We finally did find enough money through our program to promote ourselves properly. We made an instructional video on Metis dancing and on the music that goes along with it. At one time, those grants were only given to groups like the Gabriel Dumont Institute. When other groups were finally given a chance to put those kinds of proposals together, we made two videos that show our form of dance.

One video focused on the square dance and square dance calling. That is where people get us mixed up. A lot of people think that our kids are square dancers but they are not; they are Metis dancers first. We do square dancing. The old traditional square dances that we do always included a square dance caller, and we had our own traditional dances back then also, with the square dance calling were just for the Aboriginal community.

We also put out a cassette tape on the person that taught our kids how to dance. His name is Moise White. He spent 10 years with our kids — teaching them, travelling with them, taking them to different functions and calling the square dance. In 1998, he became ill. He has a form of Alzheimer's and recently he had two legs amputated from diabetes. Before the diabetes kicked in, we wanted to make sure that before the Alzheimer's progressed, we could make some recordings of his old square dance calls. We

faisons pas partie du personnel et nous y consacrons de nombreuses heures. Le programme des centres urbains polyvalents pour jeunes Autochtones ne finance que le salaire du travailleur auprès des jeunes et celui de la personne responsable des finances, parce qu'il faut s'assurer que les finances soient en ordre.

Je crois avoir entendu Mme Coulter mentionner que le programme des centres urbains polyvalents pour les jeunes Autochtones est axé sur le financement de projets et qu'il n'accorde pas de financement à long terme. Un de nos problèmes est que nous devons justifier nos dépenses chaque année pour renouveler le financement. C'est toutefois ce programme qui nous a permis de démarrer et de faire de la promotion. Il a en outre donné à d'autres jeunes l'occasion d'apprendre à danser et à jouer du violon.

Nous avons ensuite partagé notre édifice avec d'autres groupes. De nombreux autres groupes en formation ont besoin de locaux pour leurs réunions et leurs activités. Nous avons pu aider plusieurs autres groupes à s'établir. Nous pensions qu'il était logique de partager nos locaux avec eux.

Nous avons dû faire face à quelques problèmes. Nous avons notamment eu de la difficulté à obtenir des fonds de deux organismes culturels — l'Alberta Foundation for the Arts et le Conseil des arts du Canada. Même si notre groupe était en place depuis plus de 10 ans et que nous avons fait la promotion de notre culture à travers le pays, ces deux organismes estimaient que nous n'étions pas établis. Dans le «milieu des arts» — quel que soit le sens de cette expression —, nous n'étions pas considérés comme un groupe artistique ou culturel reconnu.

Nous avons finalement réuni suffisamment de fonds pour faire de la promotion efficace. Nous avons réalisé une vidéo sur les danses métisses et sur la musique d'accompagnement. À une certaine époque, les subventions de ce genre n'étaient accordées qu'à des organismes comme le Gabriel Dumont Institute. Quand d'autres groupes ont eu l'occasion de demander des subventions pour ce type d'initiative, nous avons réalisé deux vidéos sur notre type de danse.

Une vidéo était axée sur la danse carrée et sur l'animation de danse carrée (calling). De nombreuses personnes pensent que nos jeunes sont des danseurs de danse carrée, mais ce n'est pas le cas; ils sont avant tout des danseurs métis. Nous faisons de la danse carrée. Les danses carrées traditionnelles que nous pratiquons incluent toujours un animateur (caller). Nous avons également nos propres danses traditionnelles, mais la danse carrée avec animateur n'était pratiquée que par la communauté autochtone.

Nous avons en outre produit une cassette sur la personne qui apprenait aux enfants à danser. Il s'agit de Moise White. Il a enseigné la danse pendant une dizaine d'années à nos enfants et a voyagé avec le groupe; il a accompagné les enfants à diverses représentations et il animait les danses carrées. En 1998, il est tombé malade. Il était atteint d'une forme d'Alzheimer et on l'a amputé dernièrement des deux jambes à cause du diabète. Avant que le diabète et que la maladie d'Alzheimer ne progressent, nous

took him into a recording studio and we did that. We also made a video later that we could use to show the dancers while he was calling.

We have been travelling all over the country. Because our dance group gives lessons to members of our community for free, we are able to recruit out of our community. Currently, about 50 kids that come out twice a week to do dancing. On Saturdays we have fiddle lessons. We have about nine youth and probably about nine adults that come out. The ages range from six years to 62 years old. There is a lot of interest out there in both dancing and in the music.

Recently we were surprised to see that the parents of the kids who have been dancing have also taken an interest. They want to learn how to dance now and have asked for adult lessons. Because it is not part of the UMAC program to provide lessons to adults, they will pay for them.

The great thing is that this shows that the kids are interested and that they want to take this home with them and then they get their parents interested. This has been a major achievement within our organization and within our community. We have always tried to include parents.

As I said earlier, our dancers have travelled all across the country. Because we have been able to promote ourselves, we are now an established cultural organization.

I would like to stress the importance of our culture. I will give you an example. Two years ago we were asked to go to Isle la Crosse in Saskatchewan, which was having their 225th anniversary. Isle la Crosse is the oldest Metis community in Canada. They asked us to come and retrain their kids who were doing all the other modern-day square dances. It was hard to believe that in such an old community that the older people were not helping out the young people.

On the first night, I watched the square dancers. They were doing all the old traditional dances and I could not see the need for us to be there. Yet, for some reason, their older people were not included and I guess opened a door for us. Maybe youth work better with youth. It was an odd experience — good, but odd. Our older people should take more pride in this.

I think one of the biggest issues that we do have in the Province of Alberta is the lack of prevention programs. We have tried to tap into different systems within the education and social services system from the cultural side. The province would not recognize a prevention program and they do not give dollars for that. They say that it is hard to see the change in the community. How can you tell if that preventive program worked? It does not matter what kind of stats we can provide them with, they do not know how many on the other side we are keeping out of trouble.

voulions faire des enregistrements d'animation de danse carrée. Nous l'avons amené dans un studio d'enregistrement. Nous avons également réalisé plus tard une vidéo que nous pouvions projeter pour les danseurs pendant qu'il faisait l'animation.

Nous nous sommes déplacés à travers le pays. Étant donné que nous offrons des cours de danse gratuits aux membres de notre collectivité, nous n'avons pas de problèmes de recrutement. Actuellement, une cinquantaine de jeunes viennent danser deux fois par semaine. Le samedi, nous avons des leçons de violon. Environ neuf jeunes et probablement neuf adultes y participent. Les âges varient entre 6 et 62 ans. La danse et la musique suscitent beaucoup d'intérêt.

Dernièrement, à notre grand étonnement, les parents des enfants qui dansent ont également manifesté de l'intérêt. Ils veulent maintenant apprendre à danser et ont demandé que nous organisions des leçons pour adultes. Étant donné que les leçons pour adultes ne sont pas subventionnées dans le cadre du programme des centres urbains polyvalents pour les jeunes Autochtones, ils financeront les cours eux-mêmes.

Ce qui est passionnant, c'est que cet intérêt témoigne de l'influence qu'a l'intérêt manifesté par les enfants sur leurs parents. C'est un accomplissement dont notre organisation et notre collectivité ont lieu d'être fières. Nous nous sommes toujours efforcés de faire participer les parents.

Comme je l'ai déjà mentionné, nos danseurs se sont déplacés à travers le pays. Grâce à la promotion que nous avons faite, nous sommes devenus un organisme culturel reconnu.

J'insiste sur l'importance de notre culture. Il y a deux ans par exemple, on nous a demandé de nous rendre à Isle la Crosse, en Saskatchewan, qui fêtait son 225^e anniversaire. Isle la Crosse est la plus vieille localité métisse du Canada. On nous a demandé de donner des cours aux enfants de cette collectivité qui pratiquaient toutes les autres danses carrées modernes. Nous avons de la difficulté à croire que dans une communauté aussi ancienne, les Aînés n'aidaient pas les jeunes.

Au cours de la première soirée, j'ai observé les danseurs. Ils pratiquaient toutes les vieilles danses traditionnelles et je ne voyais pas l'utilité de notre présence. Pourtant, pour une raison ou pour une autre, les Aînés n'étaient pas inclus et je présume que c'est précisément pour ça que nous avons été invités. Les jeunes apprennent peut-être plus facilement avec des jeunes. C'était une expérience étrange, intéressante mais étrange. Nos Aînés devraient en tirer plus de fierté.

Je pense qu'un des plus gros problèmes qui se pose dans la province de l'Alberta est l'absence de programmes de prévention. Nous avons tenté d'exploiter divers systèmes du volet culturel des services éducatifs et sociaux. La province refusait de reconnaître un programme de prévention et d'octroyer des fonds à cette fin sous prétexte qu'il était difficile d'observer des changements au sein de la communauté. Comment savoir si le programme de prévention a été efficace? On a beau leur communiquer des chiffres, les autorités provinciales ignorent à combien de jeunes nous avons pu éviter des ennuis grâce à la prévention.

Ms. Coulter talked about our statistics and how many kids we have in care. I was a single parent for 13 years, and I also worked in the Social Services area as a family support worker. It is hard to make it out there without having a good support system. A lot of child welfare files would not be open if they had proper support in place for families. I faced these challenges 12 years ago. Can you imagine how difficult it is today with the cost of rent, gas and everything? It is very hard for a single-parent family to make it nowadays. There are many challenges out there and governments — especially local governments — have to be open to how they can help and support low-income families.

The UMAC program was a blessing in disguise for more than just our project. There are 11 other projects here in the city of Edmonton — that means there are 11 other ones besides the friendship centre that are run by Aboriginal groups. That has given our people a lot more opportunity to get that extra service, extra help that they need in the community. I applaud Canadian Heritage for getting this project going. I do not know if Sheila Copps really knew what she did when she got this project going, but it has helped out the Aboriginal community a lot. I applaud her for it.

I only wish the province would complement the funding that other organizations contribute. The province will contribute funds for a youth worker but they do not support the administration to oversee the project. For my mother and I have donated out time for the past three or four years.

We have another problem in that we do not have any access to the Aboriginal Human Resource Development Agreement, AHRDA. The AHRDA funding goes directly to the Aboriginal representative organizations; a lot of those funds pay for top-heavy administration. We have not been able to access the exact figures because when you go to an assembly, they do not give you the full breakdown.

However, we estimate that administratively they are at about 42 per cent of funding dollars they are using. It is difficult to access the funding that does come down to the community because it is a political system. If you are not liked within the political community, you are shunned and you suffer. If you are strong enough, you survive, but a lot of people that are not that strong. They also use the funding to set up their own services that compete against other entrepreneurs — Metis entrepreneurs, Aboriginal entrepreneurs that are out there.

It is stressful to try to get by without being able to rely on support from your community. I expected the City of Edmonton's urban affairs committee to be more supportive than they have been. I expected we would have more access to city council. I do

Mme Coulter a mentionné certains chiffres concernant les Autochtones et a signalé combien de jeunes Autochtones ont été pris en charge. J'ai été chef de famille monoparentale pendant 13 ans et j'ai été actif dans le secteur des services sociaux comme travailleur des services de soutien à la famille. On a beaucoup de difficulté à s'en sortir en l'absence d'un système de soutien efficace. De nombreux dossiers des services d'aide à l'enfance n'auraient pas été ouverts si des services de soutien efficaces avaient été en place pour les familles. J'ai fait face à ces difficultés il y a 12 ans. Elles sont certainement beaucoup plus considérables de nos jours, compte tenu du coût du loyer, du gaz et de tous les autres frais de base. De nos jours, un chef de famille monoparentale a beaucoup de difficulté à s'en sortir. Les difficultés sont nombreuses et les gouvernements — surtout les gouvernements locaux — doivent être réceptifs afin de savoir comment ils peuvent aider et soutenir les familles à faible revenu.

Le programme des centres urbains polyvalents pour les jeunes Autochtones s'est avéré très utile dans bien d'autres cas que notre projet. Dans la ville d'Edmonton, 11 autres projets — c'est-à-dire 11 autres projets que le centre d'amitié — sont administrés par des organismes autochtones. Ces initiatives ont donné aux Autochtones de nombreuses possibilités d'obtenir les services et l'aide supplémentaires dont ils ont besoin. Je félicite Patrimoine canadien pour cette initiative. J'ignore si Mme Sheila Copps savait à quoi s'attendre lorsqu'elle a lancé ce projet, mais il a beaucoup aidé la communauté autochtone. Je l'en félicite.

Si seulement la province pouvait compléter le financement offert par d'autres organismes. La province est disposée à octroyer des fonds pour un jeune travailleur mais elle refuse de financer l'administration nécessaire pour superviser le projet. Ma mère et moi consacrons notre temps à ce projet depuis trois ou quatre ans.

Un autre problème qui se pose est que nous n'avons pas accès à l'Entente de développement des ressources humaines autochtones. Les fonds octroyés dans le cadre de cette stratégie sont destinés aux organismes autochtones représentatifs; une proportion importante de ces fonds sert à financer une administration très lourde. Nous n'avons pas eu accès aux chiffres exacts, parce que quand on assiste à une assemblée, on n'y donne pas des informations détaillées sur la ventilation des dépenses.

Nous estimons cependant que les frais d'administration absorbent environ 42 p. 100 des fonds. On a de la difficulté à avoir accès aux fonds qui sont distribués à la communauté parce que c'est un système politique. Si vous n'avez pas les faveurs de la communauté politique, on vous évite et vous êtes désavantagé. Si vous êtes assez fort, vous survivez, mais beaucoup de personnes n'ont pas la résistance nécessaire. On utilise également les fonds pour instaurer des services qui font concurrence à d'autres entrepreneurs, aux entrepreneurs métis et aux entrepreneurs autochtones.

C'est stressant d'essayer de s'en sortir sans pouvoir compter sur l'aide de votre communauté. Je m'attendais à ce que le Comité des affaires urbaines de la Ville d'Edmonton nous aide davantage qu'il ne l'a fait. Je m'attendais à ce que nous ayons plus facilement

not mean to be critical, but it just does not seem like the message is getting across to city council about a lot of the things that are happening in the city.

Bill Smith is our current mayor. I like the guy very much but he is more focused on making a beautiful city. He is not focused on the social issues that are affecting us as community members here. We had a very strong community. A lot of our people like living in the downtown core. I guess you call it the inner city. They have been trying to move our people out to the different areas across the city, but they always end up downtown where their friends are and where the services are. We need a better voice here within the City of Edmonton. We have to let them know about some of the issues.

I am glad that the senate is going around to the different urban settings right now. I would like to compliment Senator Chalifoux and also the committee here for travelling around to hear so many different presentations. Sometimes it seems that our voice is only heard once, and if you only get that one chance, you have to try to get in as much as you can.

The last time we had a voice was the Royal Commission on Aboriginal Peoples, RCAP. That was about eight or nine years ago. We hope to get some better support systems in place — not only for the Aboriginal community but also the whole community as one. We have a lot of problems with Aboriginal people, but there are a lot of non-aboriginal people struggling out there as well.

Before I go, I would like to tell you about an event that is coming up called “Fiddle and Bow.” We put this show together last year to give our Metis performers across Western Canada a chance to play on a good venue. Last year we had it at the Alberta provincial museum. Senator Chalifoux emceed for us. We wanted to get our people out of the bars. A lot of the singers we have here play the bar circuit and have never played a proper concert hall.

Our fiddle players come from across Western Canada and from the Northwest Territories. We want to keep the music and the dance alive. However, the entertainers that we have all sing their own traditional songs that have Metis themes. We included them in this venue because some of the songs are so beautiful and reflect on the past. They also sing about the present. It is good to have that and give a little pride into our community.

We also have our Metis Fest every November in the week of November 16, the day Louis Riel was hanged. We want to show that no matter what they did to our leader back then, we are still here, we prevail, and we go on. We are a very proud people. About 3,000 people come to Metis Fest. Ms. Coulter was saying

accès au conseil municipal. Je ne voudrais pas critiquer, mais il semblerait que le conseil municipal ne soit pas au courant de la plupart des problèmes qui se posent dans la ville.

Bill Smith est notre maire actuel. Je le trouve très sympathique, mais il axe surtout ses efforts sur l’embellissement de la ville. Il ne s’intéresse pas particulièrement aux questions sociales qui nous touchent en tant que membres de la communauté. Nous avons une communauté très forte. Un grand nombre d’Autochtones vivent dans les vieux quartiers. Je présume que c’est ce que vous appelez le centre-ville. On a tenté de déplacer les membres de notre collectivité dans divers quartiers, mais ils finissent toujours par échouer au centre-ville où sont leurs amis et les services. Il est nécessaire que nous soyons mieux représentés dans l’administration municipale d’Edmonton. Il est essentiel que nous la mettions au courant de certains problèmes.

Je suis heureux que vous teniez des audiences dans divers milieux urbains. Je tiens à féliciter le sénateur Chalifoux et les autres membres du comité de s’être déplacés pour entendre un aussi grand nombre de témoignages. Nous avons parfois l’impression que nous n’arriverons à nous faire entendre qu’une fois et, lorsque nous en avons l’occasion, nous tentons de faire passer le plus de messages possible.

La dernière fois que nous avons eu l’occasion de nous faire entendre, c’était devant la Commission royale sur les peuples autochtones. C’était il y a environ huit ou neuf ans. Nous espérons qu’on mettra en place des systèmes de soutien plus efficaces — pas seulement pour la communauté autochtone mais aussi pour toute la collectivité. Les Autochtones sont aux prises avec de nombreux problèmes, mais un grand nombre de non-Autochtones ont également de la difficulté à survivre.

Avant de m’en aller, je voudrais vous signaler un événement qui aura lieu bientôt, le «Fiddle and Bow». Nous avons organisé ce spectacle l’année dernière pour donner aux artistes métis des diverses régions de l’ouest du Canada l’occasion de jouer dans une salle intéressante. L’année dernière, le spectacle a eu lieu au Musée provincial de l’Alberta. Le sénateur Chalifoux était maîtresse de cérémonie. Notre but était d’attirer les Autochtones hors du circuit des bars. Un grand nombre de nos chanteurs ont fait des tournées dans les bars et ils n’avaient jamais eu l’occasion de jouer dans une salle de concert digne de ce nom.

Nos violoneux viennent de toutes les régions de l’ouest du Canada et des Territoires du Nord-Ouest. Nous voulions perpétuer la tradition de la musique et de la danse. Les artistes participants chantent tous leurs chansons traditionnelles à thèmes métis. Nous les avons inclus dans ce spectacle parce que certaines chansons sont très belles et qu’elles sont un témoignage de notre passé. Les artistes chantent également des chansons à thèmes contemporains. Nous sommes heureux de cette initiative, qui est une source de fierté pour notre communauté.

Nous organisons également une Metis Fest annuelle en novembre; elle a lieu la semaine du 16 novembre, c’est-à-dire le jour où Louis Riel a été pendu. Nous tenons à montrer qu’en dépit du sort que l’on a réservé à notre chef, nous sommes toujours là et la vie continue. Nous sommes un peuple très fier.

earlier that their council gives out some recognition awards. At our event, we have the "Louis Riel Gala," where we recognize two people that were a big part of our organization.

The first person we recognized was one of our dancers, a young fellow named Joey Gladue. He danced with us for nine years. He started with us when he was nine years old. He was a six-time Canadian dance champion back in 1999. He was one of the kids who took pride in helping to clean up the studio. He was so proud that we had our own place. In 1999, we were going up to a competition in Prince Albert, Saskatchewan. He and his family left a little bit earlier than we did. On their way, they got into a car accident and he was killed. He had just turned 18.

We have talked about kids in education. Joey was 18 years old and he was just starting Grade 10. He had been out of school for a couple of years. He was probably the most polite and brave little kid around but he just could not make it in school. He was finally getting into a college that was going to accept him into an adult setting, which is what he needed. He was getting all ready to do that and died on the long weekend in September. His brother still dances with us.

Every Saturday during the Metis Fest, we have the Joey Gladue memorial to recognize him. We also have a scholarship under his name. The scholarship is dedicated to youth who are in high school. There are two \$500 scholarships — one for a male and one for a female. It is to help our young people to make it through school, give them a little bit of help for clothes or whatever they need. The scholarship is not based on marks. The marks do have a bit of standing, but we focus on community involvement, volunteer time and so on. Joey was a very good volunteer. He helped us; he helped the friendship centre and a number of other Aboriginal groups. We recognize is the involvement part, not the educational marks.

We also have Delia Grey scholarship. She was an elder in our community. Delia knew the culture very well. She knew the people. She was a walking encyclopaedia of Metis. She knew all the family trees. If you told her that you were related to the Durocher up in Fort Assiniboine, she would name off all the people who were in the family. She told a lot of stories. She also knew all the old-time dances and all the old-time music. She helped our group out a lot. Our kids loved her a lot too.

Her family set up the scholarship through our organization. It was set up for single parents or kids of single-parent families who are in post-secondary education. We have been covering those costs out of our own budget that we have for Metis week. We do not make any money on Metis week, but we usually break even.

Environ 3 000 personnes assistent à la Metis Fest. Mme Coulter a mentionné tout à l'heure que son conseil distribuait des prix d'excellence. Dans le cadre de cet événement, nous organisons le «Gala Louis Rie» au cours duquel nous rendons hommage à deux personnes qui ont joué un rôle marquant au sein de notre organisation.

La première personne à laquelle nous avons rendu hommage est un de nos danseurs, un jeune appelé Joey Gladue. Il a dansé avec nous pendant neuf ans. Il s'est joint à notre groupe à l'âge de 9 ans. Il a été six fois champion canadien de danse en 1999. C'est un des jeunes qui étaient fiers de nous aider à nettoyer le studio. Il était extrêmement fier que nous ayons nos propres locaux. En 1999, nous avons participé à un concours à Prince Albert, en Saskatchewan. Il a pris la route avec sa famille un peu avant nous. Ils ont eu un accident pendant le trajet et il a été tué. Il venait d'avoir 18 ans.

Nous avons fait des commentaires sur les jeunes et les études. Joey avait 18 ans et il venait d'entrer en 10e année. Il avait «déroché» pendant deux ans. C'était probablement un des jeunes les plus polis et les plus braves, mais il n'arrivait pas à réussir dans ses études. Il avait enfin pu s'inscrire dans un collège qui l'acceptait dans un milieu adulte, ce dont il avait besoin. Il se préparait à reprendre ses études lorsqu'il a perdu la vie au cours du long week-end de septembre. Son frère danse encore avec nous.

Tous les samedis, pendant la Metis Fest, nous rendons hommage à la mémoire de Joey Gladue. Nous offrons également une bourse qui porte son nom. La bourse est destinée à des jeunes qui font des études secondaires. Deux bourses de 500 \$ — une pour un garçon et une pour une fille — sont décernées. Le but de cette bourse est d'aider des jeunes à poursuivre leurs études, de leur accorder un peu d'aide pour acheter des vêtements ou pour d'autres dépenses nécessaires. La bourse n'est pas attribuée en fonction des notes. Les notes interviennent dans la décision, mais nous attachons surtout de l'importance à l'activité communautaire, au bénévolat et à d'autres critères. Joey était un bénévole très actif. Il nous a aidés; il a aidé le centre d'amitié et plusieurs autres groupes autochtones. Nous nous basons donc surtout sur l'action communautaire et pas sur les notes scolaires.

Nous avons également créé la bourse Delia Grey. Delia était une Aînée de notre communauté. Elle connaissait très bien la culture. Elle connaissait les gens. C'était une encyclopédie vivante sur tout ce qui concerne les Métis. Elle connaissait tous les arbres généalogiques. Si vous lui disiez que vous étiez apparenté aux Durocher de Fort Assiniboine, elle citait le nom de tous les membres de la famille. Elle racontait beaucoup d'anecdotes. Elle connaissait également à fond les danses et la musique traditionnelles. Elle aidait beaucoup notre groupe. Nos jeunes l'aimaient beaucoup.

Sa famille a créé cette bourse par l'intermédiaire de notre organisation. Cette bourse est destinée aux chefs ou aux enfants de familles monoparentales qui font des études secondaires. Nous couvrons ces coûts avec le budget que nous avons pour la Semaine des Métis. Nous ne réalisons pas de bénéfices sur cet événement,

However, we did not run the event to make money; we do it for the recognition of our culture, for Louis Riel, and for Delia and Joey.

The Chairman: It is so finish this session with a success story. Through all the struggles and trials and tribulations that your organization has had, it is good to hear a success sorry.

Senator Pearson: I am deeply committed to the importance of cultural expression for young people and think that it should be supported.

The Canada Council at one time had a strong program for children's culture but it seems to have vanished. For a while, Canadian Heritage was in the process of developing a program for young artists but it also seems to have vanished.

It is essential, not only culturally in the sense of the Metis culture, but also from the point of view of nurturing new young artists and the support and the audience that they need.

You obviously are an example of what can happen when you take up and recuperate a dance form and so on. You have obviously raised the whole awareness around it.

Although you have had a lot of problems getting the money, we would like to be able to cite you as a model. This should be done for a variety of different groups. Our whole Canadian society would be augmented if we can provide more supports for young people — both as performers and audience.

Mr. Donald: Exactly. We have actually acted as young ambassadors of the City of Edmonton for 16 years now. Yet the city still does not recognize us, although we do a lot of shows in front of city council and the mayor. Even though we do travel right across North America, there is no recognition at all.

Senator Pearson: Does Edmonton have an arts council?

Mr. Donald: Yes, they do. We have applied for funding through them three or four times. They give you about 3 per cent of your total budget. For the first couple years that we applied, I think we had a budget of \$4,000 or \$5,000. Even then, they turned us down. So we gave up. When you apply too many times, people encourage you to go back, but once you get kicked a couple times, you do not really want to go back.

Senator Sibbeston: I commend you for the work and effort and involvement in this. I cannot help but think that as a nation is healthy, so they dance. It is really true. Up in the north, as things were tough, they did not dance. Yet, as they became stronger, there was dancing. That is happening within the Metis and square dancing in the north. It is coming back.

mais nous couvrons généralement nos frais. Nous n'avons pas organisé cet événement pour faire des bénéfices mais pour commémorer notre culture et pour rendre hommage à la mémoire de Louis Riel et à celle de Delia et de Joey.

La présidente: Je suis très heureuse que cette séance se termine sur une histoire de réussite. C'est très encourageant après les difficultés, les épreuves et les tribulations que votre organisation a connues.

Le sénateur Pearson: J'attache beaucoup d'importance à l'expression culturelle pour les jeunes et je crois que les initiatives dans ce domaine méritent un appui.

Le Conseil des arts du Canada avait mis en place un programme culturel pour les enfants, mais il a apparemment disparu. Patrimoine canadien avait également entrepris d'élaborer un programme pour les jeunes artistes, mais le projet semble avoir été abandonné.

C'est non seulement essentiel pour préserver la culture métisse, mais aussi pour aider de jeunes artistes et leur donner l'appui et l'auditoire nécessaires.

Vous êtes la preuve de ce qu'on peut accomplir quand on décide de préserver un certain type de danse. Vous avez de toute évidence contribué à le faire mieux connaître.

Même si vous avez eu beaucoup de difficultés à obtenir des fonds, nous aimerions pouvoir vous citer comme modèle. Divers groupes devraient vous imiter. Notre société n'en serait que meilleure si l'on accordait davantage d'aide pour les jeunes — qu'il s'agisse des artistes ou des spectateurs.

M. Donald: Exactement. Nous sommes en fait les jeunes ambassadeurs de la Ville d'Edmonton depuis 16 ans. Pourtant, bien que nous ayons donné plusieurs de spectacles en présence des membres du conseil municipal et du maire, nous ne sommes pas encore reconnus par l'administration municipale. Bien que nous nous soyons déplacés dans toute l'Amérique du Nord, nous n'avons pas encore obtenu cette reconnaissance.

Le sénateur Pearson: Y a-t-il un conseil des arts à Edmonton?

M. Donald: Oui. Nous avons présenté une demande de fonds à trois ou quatre reprises. Le conseil des arts octroie un montant équivalent à environ 3 p. 100 du budget total de l'organisme bénéficiaire. Les deux premières années où nous avons présenté une demande, je pense que notre budget était de l'ordre de 4 000 \$ ou 5 000 \$. Malgré cela, notre demande a été rejetée. Nous avons donc abandonné. Quand on présente souvent des demandes, on vous encourage à recommencer, mais lorsque votre demande a été rejetée à deux ou trois reprises, vous n'avez plus l'envie de recommencer.

Le sénateur Sibbeston: Je vous félicite pour vos efforts et votre participation dans ce domaine. Je ne peux m'empêcher de penser que la danse est l'image d'une nation saine. C'est très vrai. Les habitants du Nord ne dansaient pas lorsque leur situation était particulièrement précaire. Ils se sont remis à danser après qu'elle se soit améliorée. C'est le cas en ce qui concerne les Métis et avec la danse carrée dans le Nord. Ce sont des traditions qui refont surface.

A lot of little communities down in the valley have their drum dancing. The Metis square dancing is coming back and making advancements all along the McKenzie Valley. It is encouraging to hear the history of your group. They all look so beautiful, and the music is just charming. It is a sign of health; it is a sign of vitality and happiness.

We have had a little residential school society for a few years. For the very first time last summer, we had a dance. We say that this is a sign of our healthiness. We are getting over all the sadness and depression of the residential schools. I commend you.

The Chairman: You did not mention the influence that your organization has on the children. You mentioned the parents a little bit. Entire families come in from Lac La Biche — which is about two and a half hours' northeast of here — every week so that their children learn to dance. Mr. Donald's grandchildren are three and four years old. They love to dance. Their self-esteem is incredible.

It is not just bringing back the culture; it is bringing back our children. If it were not for the dance, Mr. Donald's own children could have been in trouble.

We are ending an on an upbeat note. I want to thank you very, very much. Not all of the members of this committee could be here. Some are back in Ottawa because the senate is sitting. However, every senator on this committee will know what has happened in Winnipeg, Vancouver, and Edmonton.

The committee adjourned.

De nombreuses communautés de la vallée pratiquent la danse à tambour. La danse carrée métisse refait son apparition dans toute la vallée du McKenzie. C'est encourageant d'entendre l'histoire de votre groupe de danseurs. Ils sont tous très beaux et la musique est extrêmement agréable. C'est un signe de santé, de vitalité et de bonheur.

Pendant quelques années, nous avons une petite société de danse au pensionnat. Nous avons organisé une danse pour la première fois l'été dernier. Nous pensons que c'est un signe de santé. Nous surmontons la tristesse et la dépression engendrées par les problèmes liés aux pensionnats. Je vous félicite.

La présidente: Vous n'avez pas mentionné l'influence qu'a votre groupe sur les enfants. Vous avez fait brièvement allusion aux parents. Des familles entières viennent toutes les semaines de Lac La Biche — localité située au nord-est d'Edmonton, à environ deux heures et demie de route — pour que leurs enfants apprennent à danser. Les petits-enfants de M. Donald sont âgés de 3 et 4 ans. Ils adorent danser. Ils ont beaucoup d'estime de soi.

Ce type d'initiative ne fait pas uniquement revivre la culture; elle remet aussi nos enfants dans le droit chemin. Sans la danse, les enfants de M. Donald auraient peut-être mal tourné.

C'est sur cette note optimiste que nous nous séparerons. Je vous remercie. Certains membres de notre comité n'ont pas pu participer à cette séance. Ils ont dû retourner à Ottawa parce que le Sénat siège. Cependant, tous les membres du comité seront au courant des discussions qui ont eu lieu à Winnipeg, à Vancouver et à Edmonton.

La séance est levée.

Le vendredi 21 mars 2003 (après-midi):

De l'Église Sacred Heart:

Révérénd James L. Holland, O.M.I.

Des Écoles catholiques de la ville d'Edmonton:

Heather Jacobson, Social Worker, Aboriginal Learning Centre.

De l'Aboriginal Justice Initiatives Unit:

Bronwyn Shoush, Director.

De la Ville d'Edmonton:

Lewis Cardinal, Chair, Edmonton Aboriginal Urban Affairs Committee;

Debbie Coulter, Member, Edmonton Aboriginal Urban Affairs Committee;

Rob Campre, Member, Edmonton Aboriginal Urban Affairs Committee.

Du Edmonton Metis Cultural Dance Society:

Lyle Donald, coordinateur.

Le vendredi 21 mars 2003 (après-midi):

De l'Église Sacred Heart:

Révérénd James L. Holland, O.M.I.

Des Écoles catholiques de la ville d'Edmonton:

Heather Jacobson, travailleuse sociale, Centre d'apprentissage autochtone.

De l'Aboriginal Justice Initiatives Unit:

Bronwyn Shoush, directrice.

De la Ville d'Edmonton:

Lewis Cardinal, président, Comité des affaires urbaines autochtones d'Edmonton;

Debbie Coulter, membre, Comité des affaires urbaines autochtones d'Edmonton;

Rob Campre, membre, Comité des affaires urbaines autochtones d'Edmonton.

Du Edmonton Metis Cultural Dance Society:

Lyle Donald, coordinateur.



If undelivered, return COVER ONLY to:

Communication Canada – Publishing
Ottawa, Ontario K1A 0S9

*En cas de non-livraison,
retourner cette COUVERTURE SEULEMENT à:*

Communication Canada – Édition
Ottawa (Ontario) K1A 0S9

WITNESSES

Friday, March 21, 2003 (a.m.)

From Edmonton Catholic Schools:

Sonja Willier, Language Arts Facilitator, Aboriginal Learning Centre;

Pam Sparklingeyes, Cultural Coordinator, Aboriginal Learning Centre.

From the Ben Calf Robe School:

Sean McGuinness, Principal.

From the Northern Alberta Institute of Technology:

Eva Stang, Aboriginal Liaison, Coordinator.

From the Amiskwaciy Academy:

Shirly McNeil, Assistant Vice-Principal;

Theresa Cardinal, Student Services.

From the University of Alberta:

Lewis Cardinal, Director of Native Student Services;

Brenda Jones-Smith, Coordinator.

From the Edmonton Public Schools:

Donna Leask, Supervisor, Aboriginal Education.

TÉMOINS

Le vendredi 21 mars 2003 (avant-midi):

Des Écoles catholiques de la ville d'Edmonton:

Sonja Willier, animatrice linguistique, Centre d'apprentissage autochtone;

Pam Sparklingeyes, coordonnatrice culturelle, Centre d'apprentissage autochtone.

De l'École Ben Calf Robe:

Sean McGuinness, directeur.

Du Northern Alberta Institute of Technology:

Eva Stang, coordonnatrice de la liaison avec les Autochtones.

De l'Académie Amiskwaciy:

Shirly McNeil, assistante de la directrice adjointe;

Theresa Cardinal, administratrice.

De l'Université de l'Alberta:

Lewis Cardinal, directeur des Services aux étudiants autochtones et

Brenda Jones-Smith, coordonnatrice.

Des Écoles publiques de la ville d'Edmonton:

Donna Leask, superviseure, Éducation autochtone.